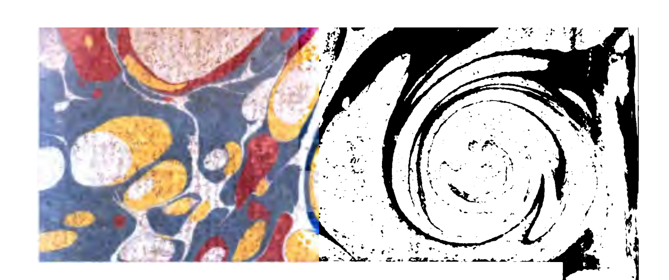
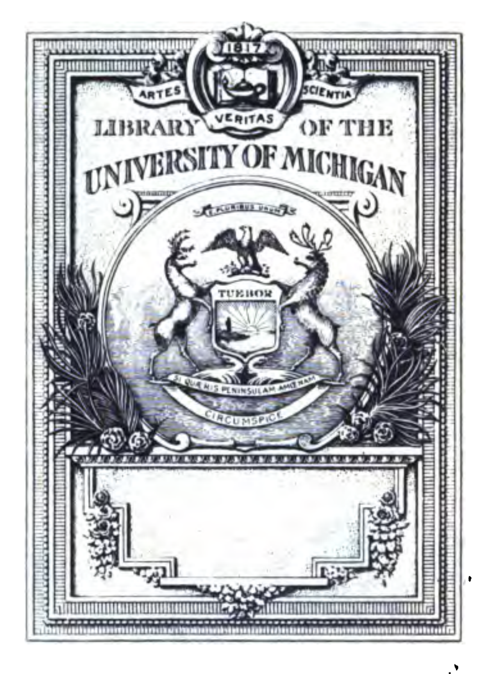




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE




Linguet, Simon Nicolas Henri

THÉATRE ESPAGNOL.

Cum flueret lutulentus, erat quod tollere velles.
HORAT.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez DE HANSY, le jeune, Libraire, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXX.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.

PIECES

Contenues en ce I Volume.

ERRATA.

EPITRE, *pag.* iv, *l.* 16, *doute, son*, lisez doute à son.

Avertissement, *p.* xxxj, *l.* 11 & 12, autrement dans, *lis.* autrement. Dans.

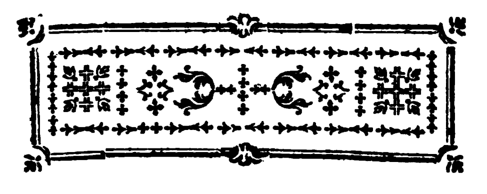
p. xliij, *l.* 4 & 5, *Espasnola*, lis. *Española*.

p. 119, *l.* 17, faire, *lis.* faite.

p. 254, *avant derniere ligne*, cruel, *lisez* cruelle.

p. 392, *l.* 9, Belise, *lis.* si Eliso.

On a oublié quelques (*à part*) que le lecteur suppléera facilement.



A

L'ACADÉMIE ESPAGNOLE.

MESSIEURS,

CET Ouvrage est destiné à faire connoître quelques-unes des productions qui ont le plus enrichi votre Langue, & à en inspirer le goût. Il ne peut être mieux adressé qu'à un Corps spécialement consacré à la perfectionner, & qui s'en acquitte avec tant de succès.

Un tel hommage pourroit, ſans injuſtice, être regardé de la part d'un Français comme l'effet de la reconnoiſſance. Vous avez autrefois été nos maîtres en tout genre, mais ſur-tout dans les Arts de l'eſprit. Vos Ecrivains nous ont été plus utiles, il faut l'avouer, que ceux mêmes des Grecs & des Romains. Ceux-ci nous ont offert des modeles plus corrects; mais ſi les Romanciers & les Comiques Eſpagnols ne nous avoient préparés à la lecture des Sophocles & des Térences, il eſt plus que probable que nous n'aurions jamais penſé à imiter ces derniers. C'eſt la beauté des eaux du ruiſſeau qui nous a engagés à remonter juſqu'à la ſource.

Je ne ſais pourquoi cette vérité s'eſt obſcurcie parmi nous. Il eſt

sûr que les Français doivent plus cent fois aux Espagnols qu'à tous les autres peuples de l'Europe. On ne nous parle que du siecle de Léon X, & des efforts du génie chez les Italiens à cette époque heureuse. Il semble qu'ils soient les seuls auteurs de la régénération des Lettres, & que la lumiere qui a pour lors éclairé l'Europe, soit partie de Rome exclusivement. Il est cependant très-vrai que l'Italie ne nous a rendu à cet égard presque aucun service. Ce n'est point chez elle que nos Prosateurs, ni nos Poëtes se sont formés.

C'est chez vous, Messieurs, c'est dans les bons Auteurs Castillans, que les nôtres ont puisé la premiere idée des beautés qu'ils ont prodiguées sur le théatre &

dans leurs écrits. Le Dante, l'Arioste, le Tasse même, n'ont point fait d'éleves parmi nous. Lopes de Véga, Guillen de Castro, Calderon, en ont fait. C'est à eux, sans contredit, que notre supériorité dramatique est due. Sans le Cid & les contradictions qu'il a essuyées, Corneille ne se seroit probablement jamais élevé à Cinna, ni à Polieucte: or le nom seul de cette belle imitation rappelle dans quelle Langue il en a trouvé l'original. Son frere Thomas, bien inférieur, sans doute, son aîné, mais digne cependant d'occuper un rang parmi les Poëtes dramatiques du premier âge de notre théatre, n'a presque été que le traducteur des Espagnols. Moliere lui-même, ce restaurateur, ou plutôt ceérita-

ble créateur de la Comédie, a puisé dans cette source féconde.

Sans parler de ces génies supérieurs à qui vos leçons ont été si utiles, il est sûr que tous les Ecrivains agréables dont les productions étoient l'aurore du beau jour qu'a répandu le siecle de Louis XIV, se sont formés chez vous, & chez vous seuls. Voiture, Benserade, &c. étoient pour ainsi dire plus Espagnols que Français. Votre Langue étoit alors aussi commune à Paris que l'idiome national : elle faisoit les délices de tous les honnêtes gens. De son union avec la nôtre, il résultoit dans celle-ci une douceur, une majesté qui lui avoient été jusques-là inconnues.

Ces fictions ingénieuses appel-

lées Nouvelles, *où l'on trouve ſouvent une force & une délicateſſe dont notre ſiecle n'a plus d'idée, contribuoient infiniment à la polir. Elles étoient toutes traduites, ou du moins imitées de l'Eſpagnol. C'eſt une choſe remarquable qu'elles ſoient en général beaucoup mieux écrites que les pieces de théatre du même tems. La ſeule raiſon qu'on en puiſſe donner, c'eſt qu'elles approchoient davantage de leurs modeles.*

L'influence des originaux ſur les copies, étoit ſi ſenſible, qu'il n'y avoit pas juſqu'à nos plus mauvais Auteurs qui ne gagnaſſent à prendre des Eſpagnols pour guides. Scarron, lui-même, ce malheureux inventeur du plus mépriſable genre d'écrire qui ait ja-

mais existé, ce bouffon insupportable qui ne plaisante jamais en vers sans s'avilir, qui n'a su prodiguer dans ses pieces de poésie que des bassesses grossieres, ou des équivoques dégoûtantes; Scarron devient un tout autre homme dans ses Nouvelles en prose qui ne sont que des extraits ou des traductions de vos bons livres. Il y a de lui dans ce genre des morceaux qui feroient honneur à la meilleure plume de notre siecle, & que le goût le plus épuré ne désavoueroit pas.*

* Des mauvais ouvrages de Scarron, il faut pourtant distinguer son *Roman comique*, livre singulier, unique dans son genre, qui durera autant que la Langue, & dont on auroit presque droit de regretter que Scarron soit l'Auteur. Il est écrit aussi purement que les Provinciales, & n'a certainement pas peu contribué à la perfection de la Langue Française. On peut observer qu'un de ses principaux ornemens consiste dans des Nouvelles Espagnoles que Scarron a eu soin d'y enchasser.

Nous pouvons donc ſans honte, & nous devons reconnoître hautement les ſervices que vous nous avez rendus. Il eſt vrai que par la ſuite les diſciples ſe ſont trouvés en état de s'acquitter avec uſure envers leurs maîtres. Nos Poëtes, aidés par la réflexion, par le développement du goût, par l'étude des anciens, ont été plus loin que leurs modeles dans tout ce qui dépend plus de l'art que de la nature. Ils ſont devenus dignes d'être imités par ceux mêmes qui leur avoient d'abord ſervi d'exemple. La rigoureuſe obſervation des regles, ou, ce qui eſt à peu près la même choſe, des bienſéances, les a menés dans l'art de plaire plus loin que ceux qui le leur avoient enſeigné.

Vos Ecrivains commencent, Meſſieurs, à ſentir la néceſſité de ce joug aſſujettiſſant, mais utile, qui, en réprimant les écarts du génie, lui aſſure des ſuccès plus éclatans & plus durables. Déja pluſieurs Auteurs célebres d'entre vous, eſſaient de ſe renfermer dans les limites inconnues à l'enthouſiaſme bouillant & capricieux de vos prédéceſſeurs. On a donné à Madrid des Tragédies purement écrites & ſagement compoſées. Ces eſſais ne peuvent être ſuivis que de la réuſſite la plus heureuſe.

La correſpondance ſolidement établie entre deux nations ſi long-tems rivales, mais faites pour s'eſtimer & pour s'aimer, rendra communes à toutes deux les

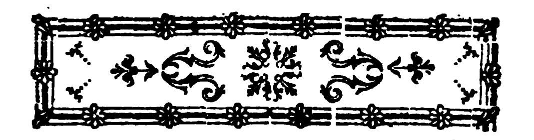
richesses littéraires que chacune d'elles possede. Il n'est pas à craindre que la rivalité dans ce commerce, en tarisse jamais la source. Il nous sera certainement à tous plus de plaisir & peut-être plus d'honneur, que ces guerres sanglantes, ces divisions cruelles qui nous ont autrefois rendu les fléaux & les tyrans des deux mondes.

Puisse cette espérance être réalisée, & mon hommage être agréé de vous comme la preuve la plus sincere & la plus désintéressée du respect avec lequel je suis,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

L ***.



AVERTISSEMENT.

L'OUVRAGE que l'on publie ici manque à la littérature. Un Jésuite très-ſavant * nous a mis en état de prendre quelque idée du théatre des Grecs. Un homme de beaucoup d'eſprit & de goût **, nous a donné une connoiſſance parfaite du théatre Anglois. Reſtoit le théatre Eſpagnol qui n'eſt pas plus indigne que les deux autres de l'attention des amateurs de la littérature.

Il offroit une moiſſon beau-

* Le Pere Brumoi.

** M. de la Place.

coup plus abondante. Il n'y a point d'Ecrivains en aucune Langue qui ayent approché de la fécondité des Auteurs Eſpagnols. On prétend que Lopes de Véga a laiſſé plus de deux mille deux cents pieces, & Calderon plus de quinze cents.

Cette prodigieuſe, cette inconcevable fertilité ſeroit moins étonnante, ſi leurs pieces reſſembloient à celles des Jodelles, des Hardis, foibles & mépriſables créateurs de l'Art dramatique parmi nous. Les productions de la ſcene Caſtillane ne ſont pas perfectionnées, il eſt vrai; mais il y en a bien peu où, à travers les biſarreries du caprice le plus ſingulier, le plus inconſéquent, on n'apperçoive des étincelles du génie le plus admi-

rable. On en jugera quand on aura lu le petit nombre de pieces que j'ai cru devoir d'abord mettre ſous les yeux des lecteurs.

Je m'étois propoſé de les faire précéder par un diſcours en forme ſur le théatre Eſpagnol, ſur ſon origine, ſur la beauté des mœurs qui y regnent, ſur le mépris des regles qui n'empêchent pas une nation ſpirituelle de s'y plaire & de le goûter avec tranſport, & ſur beaucoup d'autres objets intéreſſans. Deux raiſons m'en ont empêché. 1°. Une profeſſion entiérement étrangere à ce genre d'occupation, ne m'a pas permis de m'y livrer autant que je l'aurois ſouhaité. 2°. Ces recherches, ou les ſpéculations qui en auroient été le fruit, n'au-

roient presque pu servir qu'à l'amusement, & mon dessein étoit de faire un ouvrage utile. Celui-ci, à ce que je crois, peut l'être dans la situation actuelle de notre théâtre.

Le rafinement du goût, ou, si l'on veut, sa dépravation, ne permet plus aux Poëtes de se borner à la simplicité qui a fourni tant de chefs-d'œuvres à leurs prédécesseurs. Il faut aujourd'hui de grands mouvemens sur la scène. Il faut des actions intriguées; on cherche à affecter les yeux & l'esprit, plus encore que le cœur. Les Pieces Espagnoles sont des trésors inépuisables de ces especes de ressources, dont le génie peut tirer un très-grand parti. Les jeunes-gens qui se plaignent que les

ſituations leur manquent, & que rien n'eſt ſi difficile que d'en trouver de neuves, n'ont qu'à lire, ſur-tout, les Comédies de Calderon ; ils verront bientôt qu'ils ſe trompent.

Il n'y a preſque aucune de ces Pieces qui ne pût fournir la matiere d'un Roman très-intéreſſant, & même le Roman ſeroit tout fait. Il ne s'agiroit que de mettre en récit les ſcenes dialoguées. Cette eſpece de propriété des Drames Eſpagnols, n'étoit pas inconnue au célebre le Sage. Il en a, de cette maniere, traduit plus d'une, dont il a enrichi ſon *Gilblas*, ſans en rien dire, & ce ne ſont pas les morceaux les plus foibles de ſon livre. Son Hiſtoire d'Aurore de Guſman, par exem-

ple, eſt tirée mot pour mot de la Comédie intitulée, *Todo es enredos amor*, de Dom Auguſtin Moreto, & il en eſt de même de pluſieurs autres.

Preſque toutes les *Nouvelles* qui ont eu, avec juſtice, un ſi grand ſuccès dans le ſiecle dernier, étoient auſſi des drames métamorphoſés en narrations. Il en coûtoit peu aux Auteurs Français pour intéreſſer leurs lecteurs : mais il eſt étonnant que ces mêmes Ecrivains qui traduiſoient ſi bien en proſe, rendiſſent auſſi mal les mêmes productions quand ils les accommodoient au théatre & qu'ils eſſayoient de les donner en vers. A cet égard, les Eſpagnols n'ont point été heureux. On a lieu d'être ſurpris que celles de leurs

pieces qu'ont traduites Scarron & ses imitateurs, n'aient pas dégoûté pour jamais les Français de recourir à cette source ! elle devoit leur paroître bien infecte dans les essais qui en étoient tirés.

J'en citerai quelques exemples. Ils sont nécessaires pour justifier les Dramatiques Espagnols contre le mépris que plusieurs personnes leur témoignent, fondées uniquement sur ce qu'elles ont entendu dire qu'ils avoient servi de modeles à ces revoltantes copies.

Scarron a donné *Jodelet Maître & Valet*. C'est l'*Amo Criado* de *Francisco de Rojas*. On n'imagineroit pas les bassesses, les vilenies dont le Traducteur a souillé sa misérable imitation.

Voici ce que dit dans l'Eſpagnol un Valet qui remontre à ſon Maître qu'il ne doit pas devenir amoureux ſur la ſeule vue d'un portrait.

« Dites-moi, Monſieur, pou-
» vez-vous compter que ce coup
» d'œil ne vous abuſe point? Le
» Peintre a-t-il pu repréſenter
» ſur ſa toile, ſi la femme qu'il
» peignoit eſt ou fiere, ou dou-
» ce, ou ſpirituelle, ſi elle eſt
» mal-propre ou non? Le pin-
» ceau le plus élégant vous ap-
» prendra-t-il ſi elle a les dents
» ſaines, & ſi ſa taille eſt exem-
» pte de défauts? Un portrait
» peut-il vous inſtruire de
» ſon humeur, de ſes inclina-
» tions? Voilà pourtant ce qu'il
» eſt intéreſſant d'examiner dans
» une fille dont on veut faire ſa

» femme ; mais ſi la peinture ne » peut à cet égard vous donner » aucune lumiere, comment » eſt-il poſſible que vous vous » livriez à un amour qui n'a » d'autre motif que la vue d'un » tableau » ?

Voici comment Scarron a traveſti ce morceau que je viens de rendre littéralement.

Vous êtes donc de ceux qu'une ſeule peinture
Remplit de feu gregeois & met à la torture ;
Et ſi Monſieur le Peintre a bien fait un mu-
ſeau,
S'il s'eſt heureuſement eſcrimé du pinceau,
S'il vous a fait en toile une adorable idole,
L'original peut être une fort belle folle.
Sa bouche de corail peut enfermer dedans
De petits os pourris au lieu de belles dents.
Un portrait dira-t-il les défauts de ſa taille ?
Si ſon corps eſt armé d'une Jaque de maille ?
S'il a quelques égouts outre les naturels,
Accident très-contraire aux appétits charnels ?
Enfin ſi ce n'eſt point quelque horrible ſque-
lette,

Dont les beautés la nuit sont dessous la toilette.
Ma foi, si l'on vous voit de femme mal pourvu,
Puisque vous coëffez devant que d'avoir vu,
Vous ne serez pas plaint de beaucoup de personnes.

Le Maître ne se corrige pas par cette remontrance. Il espere que son propre portrait qu'il a envoyé à cette maîtresse qu'il n'a pas encore vu, produira sur elle un effet aussi prompt. Le Valet soutient le contraire, & la raison, c'est qu'ayant été chargé de l'envoi, ce n'est pas le portrait de son Maître, mais le sien propre qu'il a fait partir par méprise. A cet aveu le Maître désolé dit dans l'Espagnol : » Malheureux, que dira mon » Inès en voyant ton visage »! Dans le Français il s'écrie :

Eh! qu'aura-t-elle dit de ta face cornue,
Chien? Qu'aura-t-elle dit de ton nez de blereau,
Infâme?

Le Maître, pour s'assurer de l'effet qu'aura produit cet échange, imagine de passer pour le Valet, tandis que Jodelet occupera sa place. Pour l'engager à se prêter à ce stratagême, il ne lui dit rien que de sensé & d'honnête dans l'Espagnol. Dans le Français, voici comme il parle.

Toi, mangeant comme un *chancre* & buvant comme un *trou*,
Paré de chaînes d'or comme un Roi du Pérou..... &c.

Jodelet repond:

Potages mitonnés, savoureux entremets,
Bisques, pâtés, ragouts, enfin dans nos entrailles,

Vous ferez digérés ; & vous lâches canailles,
Courtifans de Madrid, luifans, polis & beaux,
Nous vous en fournirons des cocus de Burgos.

Ces horreurs ne font qu'un échantillon de celles dont la piece Françaife eft remplie. La fuite eft encore plus dégoûtante. Par-tout où Rojas eft familier, Scarron eft bas : par-tout où le premier eft naturel, le fecond devient rampant, ordurier & quelque chofe de pis. Tel eft ce propos qui feroit vomir tous les corps-de-garde du monde.

N'avez-vous point fur vous quelque bon cure-oreille ?
Je ne puis dire quoi me chatouille dedans :
Hier, je rompis le mien en m'écurant les dents.

Il n'y a pas un mot dans l'Efpagnol qui ait pu en donner la

moindre idée. En voilà bien aſſez pour juſtifier ce que j'ai oſé avancer : & s'il falloit encore de nouvelles preuves, on n'auroit qu'à comparer la piece de Calderon que je donne ici ſous le titre de *ſe défier des apparences*, avec la maniere dont Scarron l'a traduite en vers ſous celui de *la fauſſe apparence*, on verra combien ce cruel homme avoit l'art de gâter tout ce qu'il touchoit, & d'avilir l'original à qui il faiſoit l'affront de le choiſir pour l'imiter.

Un des grands reproches que l'on fait aux Poëtes Eſpagnols, c'eſt la longue durée de leurs Pieces & la quantité d'événemens qu'elles embraſſent. Je ne ſais ſi nous ne les apprécions pas un peu trop, d'après nos

principes & nos uſages. Il me ſemble que leur maniere même de les diviſer, & le nom qu'ils donnent à ces diviſions, devroient ſuffire pour rendre les critiques un peu plus circonſpects. Ils ne les comptent point comme nous par *Actes*, mais par *Journées*, & chaque Piece en renferme trois. Ils offrent donc à l'eſprit & à l'œil du ſpectateur, un champ plus vaſte. Si nous avons pû étendre par tolérance juſqu'à vingt-quatre heures une action qui n'en occupe réellement pas plus de deux à la repréſentation, pourquoi ne feroit-il pas permis aux Eſpagnols de reculer auſſi un peu les bornes qu'ils ſe ſont preſcrites, & de prendre huit jours, quinze jours, au lieu de trois qu'ils ont

annoncés? Cette réflexion pourroit mener loin.

Je n'ai traduit que des Comédies : on me demandera pourquoi je n'ai pas donné quelques Tragédies ; ma réponse sera simple : c'est que les Espagnols n'en font point, ou du moins qu'il n'est pas possible de les distinguer des Drames, dont le sujet est plus commun. Ils prennent indifféremment pour Interlocuteurs, des Rois, des Princes, des Ministres, des Paysans, des Bourgeois, & même la scène plaisante se passe souvent entre les premiers, tandis que l'attendrissement & l'infortune qui le produit, tombent sur les autres.

M. du Perron de Castera, Auteur peu connu, qui a essayé, il y a trente ans, de don-

ner des extraits de quelques Pieces Espagnoles, a avancé le même principe que j'adopte ici. Un des membres de l'Académie Royale de Madrid *, a fait une dissertation exprès pour le combattre. Il a entrepris de prouver en regle, que ses compatriotes avoient des Tragédies; mais ses efforts mêmes semblent peu favorables à son sentiment.

1°. Il paroît très-embarrassé à trouver des exemples pour le justifier : il en cherche dans l'antiquité. Il va fouiller dans des recueils inconnus; il en tire des pieces oubliées qu'il décore du nom de Tragédies, & sentant lui-même combien des preuves

* Dom Montiano y Luyando.

de cette espece ont peu de solidité, il tâche de suppléer à la valeur qu'elles n'ont pas, par des raisonnemens ingénieux : mais quand un fait est réel, ce n'est guere par des raisonnemens qu'on se met en peine de l'établir. Assurément il seroit fâcheux pour nous qu'on fût obligé d'écrire en forme pour démontrer que Racine & Corneille ont fait des Tragédies. Si nous en étions réduits-là, il n'y auroit point de dissertation qui pût faire croire à notre Melpomene.

2°. Les exemples même que cite Dom Montiano y Luyando me paroissent combattus par ses propres assertions. Il détruit de sa main les principes qu'il a posés : il se trouve par hasard dans l'o-

céan dramatique de Lopes de Véga, une piece que cet intariſſable Auteur a ornée du nom de Tragédie. C'eſt la *Roma Abraſada*. Dom Montiano penſe qu'elle ne le mérite point, parce que c'eſt une hiſtoire détaillée de Néron (*Menuda hiſtoria*) depuis la mort de Claude juſqu'à celle de cet abominable tyran, d'où il réſulte, ſuivant lui, que Lopes de Véga s'eſt bien mépris en donnant à un pareil ouvrage le nom de *Tragédie*.

Je le veux croire; mais il en réſulte donc auſſi contre Dom Montiano y Luyando, que Lopes de Véga lui-même n'avoit point d'idée de ce qui pouvoit conſtituer la *Tragédie*, qu'il employoit ce terme au haſard, ſans

y attacher d'autre signification que celle qu'emporte ordinairement le mot *Drame*. Or, si un homme qui a fait deux mille deux cens pieces de théatre, n'a jamais songé à ce que c'étoit qu'une Tragédie, même en donnant ce titre à ses productions, on peut assurément bien en conclure que le reste de ses compatriotes n'avoit pas d'idées plus fixes sur ce genre d'ouvrages. Aussi Lopes de Véga en faisant un Poëme particulier sur l'art du théatre, l'a-t-il intitulé simplement, *Arte nueva de hazer comedias*. Cette expression lui a paru embrasser toute l'étendue du sujet qu'il alloit traiter.

Il confirme cette opinion par la maniere dont il parle dans un autre Poëme intitulé le *Laurier*

d'Apollon. Il y fait l'éloge de Chriſtophe de Virvès, Auteur aſſez célebre dans le Royaume de Valence. « Repoſes en paix, » lui dit-il, eſprit ſingulier à qui » les Poëtes *comiques* ont dû » leurs meilleurs principes, tu as » fait de célebres *Tragédies* ».

O ingenio ſingular! En paz repoſa
A qui en las muſas *comicas* debieron
Los mejores principios que tuvieron;
Celebradas *tragedias* eſcribiſte.

Aſſurément il eſt clair que les mots *comicas* & *tragedias*, ſont là pris dans le même ſens. Lopes ne les a employés tous deux que pour ne pas ſe répéter. Il a voulu varier ſon expreſſion ſans changer l'idée. Quand il dit que le Légiſlateur des Muſes comiques a fait des Tragédies fameuſes,

il n'entend pas que le même homme ait été à la fois un Corneille & un Moliere : mais que ses ouvrages pouvoient indistinctement s'approprier deux dénominations entre lesquelles il ne sentoit point de différence.

Lopes de Véga n'est pas le seul Écrivain Espagnol qui ait écrit & vécu dans cette opinion. Villegas ne pensoit pas autrement dans une piece où il déplore l'avilissement des lettres, & l'indignité des mains qui osoient les cultiver : il dit à son valet d'écurie : « Pense qu'il y a eu à Tolede un Tailleur qui a su faire » des *Comédies* & s'assurer les » faveurs des Muses. Tu es Palfrenier, fais donc aussi des » *Tragédies* » ?

Que si bien consideras en Toledo
Huvo sastre, que pudo Hacer *comedias*
Y parar de las musas el de nuedo.
Moço de mulas eres haz *tragedias*.

Voilà précisément la même méprise, ou la même confusion que je viens de remarquer dans Lopes de Véga. Il est clair que Villegas assimile également ces deux mots, qu'il n'y soupçonne pas d'autre différence que celle du son, & il seroit aisé de prouver que tous les Ecrivains Espagnols en ont fait autant. Les distinctions établies entre la Comédie & la Tragédie, sont pour eux des inventions modernes.

Je n'ai vu jouer à Madrid, aucune tragédie. J'y ai assisté à la représentation d'une Piece de *Metastasio*, traduite en Castil-

lan ; mais outre que c'eſt un ouvrage moderne, il ne m'a point paru que cette nouveauté ait beaucoup réuſſi. L'Auteur même de la diſſertation en faveur des Tragédies, a eſſayé d'être à la fois, le précepte & le modele. Il a fait de vraies Tragédies * ; on les lit avec intérêt ; mais autant que j'en puis juger, c'eſt un genre nouveau qui n'a pas encore été conſacré par les ſuffrages de la nation.

Je ne ſais ſi je dois prévenir les lecteurs des libertés que je me ſuis permiſes dans ma traduction. Je ne me ſuis point piqué d'une exactitude ſcrupuleuſe,

* Virginie & Ataulphe.

quant aux mots, ni même quelquefois quant aux idées. Cette fidélité minutieuse dans un ouvrage de la nature de celui-ci, seroit un moyen assuré de n'être pas lu. Il y a des différences si essentielles dans le génie national, que ce qui plaît à Madrid, auroit fort bien pu ennuyer à Paris, ou même exciter un sentiment encore plus désagréable.

Par exemple, dans presque toutes les Pieces Espagnoles, on trouve au commencement un long récit, où le *Galan* *, ou la *Dama* **, & quelque-

* C'est ce que nos Comédiens appellent l'*Amoureux*.

** L'*Amoureuse*. Nos rôles à manteaux, les Espagnols les désignent par le mot de *viejos*, & nos Crispins sont ce qu'ils appellent des *graciosos*.

fois tous deux enſemble, racontent & développent le ſujet de la Piece. Ils préparent aux événemens qui vont ſuivre. Ces narrations ſont hériſſées de deſcriptions ſi empoulées, de termes & d'idées ſi giganteſques, qu'il ne feroit pas même poſſible de les rendre en Français, loin de pouvoir les y faire paroître ſupportables.

J'ai vu, en Eſpagne, applaudir ces morceaux avec tranſport, dans les repréſentations, & cependant il me ſembloit que l'Acteur en augmentoit encore le ridicule, par un jeu forcé, par des geſtes hors de la nature; mais les Eſpagnols y ſont accoutumés. Ces déclamations qui nous paroiſſent biſarres, fatigantes, ont pour eux un char-

me inexprimable. Comme c'eſt pour des Français que j'écris, j'ai fait main-baſſe, ſans héſiter, ſur ces ornemens, ou déplacés, ou incompatibles avec notre maniere de voir & d'apprécier les choſes.

Il en eſt de même des plaiſanteries en général. C'eſt ſurtout dans la bouche des valets qu'elles ſe trouvent, & même d'un ſeul valet, appellé du nom générique de *Gracioſo*. C'eſt le bouffon de la Piece. L'Acteur qui ſe deſtine à cet emploi ſe fait un bredouillement ſingulier, un ton de voix naſal & rude, qui donne à tout ce qu'il dit un très-grand agrément, du moins pour des oreilles familiariſées à ſes inflexions. Il ne paroît jamais ſans exciter de

grands éclats de rire, & ils redoublent dès qu'il ouvre la bouche.

Cependant ce qu'il hasarde paroît souvent très-insipide aux étrangers. Ce sont presque toujours des équivoques assez froides, des jeux de mots ou indécens, ou impossibles à traduire, & plus souvent des plaisanteries basses, du moins à nos yeux, mais qui réussissent sur la scène Castillane.

Je n'ai point balancé non plus à les retrancher. Je n'ai pas cru que pour faire connoître le génie Espagnol à des Français, il fallût absolument le présenter avec la fraise & la golille. Il conservera toujours, même après avoir perdu ces ornemens de mode, assez de traits caracté-

riftiques pour qu'on puiffe en prendre une jufte idée dans ma traduction.

J'ai donné toutes les Pieces dialoguées d'un bout à l'autre *. Mes amis me confeilloient de me borner à des extraits. Je fais que cette méthode a fes avantages : on a la facilité de faire connoître plus de Pieces & de n'en traduire que les endroits les plus dignes d'être confervés. Je l'avoue, mais il faut convenir auffi que les intervalles, les coupures qui fe trouvent dans des pieces ainfi mutilées, en rendent la lecture pénible & bien moins fatisfaifante. Rien ne pré-

* Excepté la troifieme de ce volume dont je n'ai traduit que les deux premieres Journées, par la raifon que l'on verra.

pare ces morceaux. Ils se trouvent comme noyés dans une analyse nécessairement seche & froide. Ils participent nécessairement aussi à cette froideur, à cette sécheresse. Quelque beaux qu'ils soient d'ailleurs, ils n'ont plus la même vivacité, le même intérêt.

Je ne doute pas que cette méthode n'ait beaucoup contribué au peu de réussite de l'essai du Théatre Espagnol, publié par M. Duperron de Castera, il y a une trentaine d'années. Je sais que le Pere Brumoi & M. de la Place, ont adopté cette maniere & avec succès : mais ils l'ont soutenue par des talens que je n'ai point, & d'ailleurs elle étoit peut-être plus praticable dans les Théatres qu'ils

ont traduits, que dans celui-ci. Au reste, sans blâmer personne, je rends compte de ce que j'ai fait & de ce que j'ai cru devoir faire.

Je donne ici trois Pieces de Lopes de Véga, six de Calderon, & quelques autres de différens Auteurs moins connus, quoiqu'ils méritent de la réputation. J'y ai joint quelques Intermedes ou petites Pieces, afin d'en faire connoître le genre.

Je ne crois pas avoir rien à dire au public sur le choix que j'ai fait. J'ai pris les Pieces qui m'ont paru les plus propres à remplir le but que je m'étois proposé, c'est-à-dire, d'une part, à donner une idée du Théatre Espagnol, & de l'autre à fournir des ressources au nôtre. Je

me suis pour cela attaché aux Auteurs les plus connus hors de l'Espagne, & sur-tout à Calderon, génie singulier, dont on ne prononceroit le nom qu'avec vénération, s'il étoit né Grec, & qui auroit laissé très-peu de chose à faire aux Corneilles & aux Racines, s'il étoit né Français.

Je sais qu'en Espagne même, il a trouvé des Censeurs : dernierement encore, un Sçavant estimé *, dans une Préface publiée à la tête des Comédies de Michel de Cervantes, s'est appliqué à diminuer, autant qu'il l'a pu, la gloire de Calderon. Il l'appelle le second corrupteur

---

* Dom Blaise Antoine Nassare y Ferriz, Auteur estimé en Espagne.

du Théatre Eſpagnol. (Lopes de Véga eſt le premier, ſuivant cet écrivain.) A l'en croire, ce n'eſt pas chez eux qu'il faut chercher des Pieces capables de faire honneur à la langue Eſpagnole. *No ai que buſcar eſtas Comedias entre làs de Lope de Vega, ni las de Dom Pédro Calderon, ni de otros que los miraron.*

« Si la Comédie Eſpagnole, » ajoute-t-il plus bas, dans ſon » origine & dans ſes progrès, » avoit la moindre reſſemblance » avec les compoſitions de Lopes » de Véga & de Calderon, j'a- » voue qu'elle mériteroit toutes » les critiques que l'on en a fai- » tes; mais il s'en faut bien que » cela ſoit. Nous avons des Co- » médies entierement conformes » aux regles de la raiſon & de

» l'art, & *qui ne cedent en rien* » *à celles du célebre Moliere*, » ni de son imitateur Vicher» ley ». *Si fue la Comedia Espaſnola en sus principios, y progressos, como Lope, y Calderon la Vistieron, confessarè que nuestro Theatro merece las reprehensiones que le dàn, y aun mayores; pero ni fue, ni es assi: Comedias tenemos ajustadissimas à la razon, y al arte, y que en* nada son inferiores à las del famoso Moliere, *à las de su imitador Wicherley.*

Un pareil jugement prononcé par un homme de lettres, compatriote de ceux même qu'il condamne, est, au premier coup d'œil, capable de faire une grande impression. J'avoue que malgré ma persuasion intime du

contraire, j'en aurois été frappé, si l'Auteur même, qui a porté cette décision rigoureuse, ne fournissoit des raisons qui l'affoiblissent, ou plutôt qui la détruisent.

1°. En célébrant avec tant d'enthousiasme les génies supérieurs à Calderon, qui ont donné des Pieces si régulieres & si admirables, il n'en nomme pas un. Il n'indique pas un seul de leurs ouvrages. C'en est déja assez pour rendre son assertion suspecte.

2°. Ces Comédies si estimables, ces Auteurs si dignes de louange ne sont point connus, du moins hors de l'Espagne, & les noms des prétendus corrupteurs du goût, de Lopes, de Calderon, sont devenus célebres

par toute l'Europe. Je crois que cette feconde raifon eft abfolument tranchante contre l'arrêt de Dom Naffare y Ferriz.

Les étrangers font les véritables appréciateurs du mérite des écrivains. Je ne dis pas que tout homme dont on ne parle point hors de fon pays, en foit dépourvu, mais j'affirme que celui dont la réputation a franchi les frontieres de fa patrie, en a néceffairement. Or, comme Lopes & Calderon ont eu cet avantage, & qu'ils l'ont eu prefque exclufivement fur tous leurs compatriotes, il s'enfuit qu'ils leur font en effet fupérieurs, & que le Théatre Efpagnol n'a point d'écrivains à qui il doive plus de refpect. S'il falloit même prendre un parti entre ces

deux, je ne balancerois assurément pas à mettre Calderon au premier rang, quoique Dom Nassare y Ferriz lui accorde à peine même le second, dans l'infériorité à laquelle il les réduit tous deux. Au reste, les lecteurs vont en juger.

Si cet essai réussit, il se trouvera sans doute quelque homme de lettres qui pénétrera dans la mine dont j'ai à peine effleuré la veine. Je souhaite que les essais que j'en présente fassent adopter ce projet par un écrivain en état de le bien remplir.



LA CONSTANCE A L'ÉPREUVE,

En Espagnol,

LA ESCLAVA DE SU GALAN,

COMÉDIE

De LOPES DE *VEGA* CARPIO.

PERSONNAGES.

Dom JUAN.

Dom FERNAND, *pere de Dom Juan.*

LÉONARD, } *Gentilshommes.*
RICHARD, }

Dona HÉLÉNA.

SÉRAPHINE, *sœur de Léonard.*

FLORENCIO.

ANTONIO, *ami de Dom Fernand.*

FABIO, *Valet de Dom Fernand.*

PÉDRO, *Valet de Dom Juan.*

ALBERTO, *Valet de Dona Héléna.*

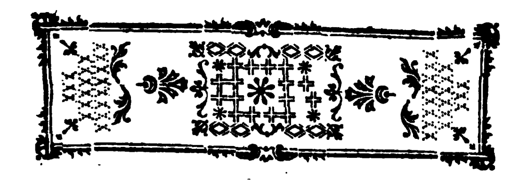
INÈS, *Suivante de Dona Héléna.*

FINETTE, *Suivante de Séraphine.*

Un NOTAIRE.

PERSONNAGES MUETS.

LA



LA CONSTANCE A L'ÉPREUVE.



PREMIERE JOURNÉE

SCENE PREMIERE.

DONA HÉLÉNA, DOM JUAN.

DONA HÉLÉNA.

C'EN est assez, Dom Juan.

DOM JUAN.

Que dites-vous?

DONA HÉLÉNA.

Je crains de vous fâcher.

DOM JUAN.

Non ; parlez, je vous écouterai avec patience.

DONA HÉLÉNA.

Ecoutez donc : je ſuis fille d'un Américain de bonne maiſon ; je ſuis née au Mexique même. Mon pere, après avoir amaſſé quelque bien, s'eſt tranſporté en Eſpagne avec ſa modique fortune : il a fixé ſa demeure à Seville, & il y eſt mort après m'avoir élevée dans la retraite la plus profonde. Vous avez ſu en pénétrer l'obſcurité : vos yeux & l'amour y ont porté la lumiere ; mais c'eſt pour notre malheur commun. Vous êtes pourvu d'un bénéfice qui vaut, à ce qu'on prétend, cinq mille ducats de rente, & votre pere vous preſſe vivement de vous engager dans les ordres, pour vous aſſurer ce riche revenu. Il ne faut donc plus penſer à nous marier, ni, par conſéquent, à nous voir ; car vous ne voudriez pas, ſans doute, vous expoſer à me faire perdre l'honneur, après vous être mis dans l'impoſſibilité

de me le rendre. Je n'ai été instruite qu'hier de cette cruelle particularité, & il étoit tems. Un de mes oncles qui me tient lieu de pere, arrivoit pour me marier avec son fils : la connoissance de votre infidélité m'a décidée plus facilement à lui obéir. Ce projet, qui dans tout autre tems m'auroit déchiré le cœur, m'a paru une consolation. Je pourrois vous représenter combien je méritois peu le silence insidieux que vous avez gardé, & vous reprocher d'avoir abusé une amante aussi tendre par de fausses protestations d'attachement, tandis que vous ne vous occupiez que de votre prochaine ordination. Mais j'oublie ces trop justes sujets de plainte : j'avoue que vous faites bien : je vous pardonne une trahison utile. Je ne puis vous blâmer d'obéir si docilement à votre pere, quand cette soumission est payée de cinq mille ducats de rente.

DOM JUAN.

Vous m'accablez, charmante Héléna, par la modération même avec laquelle vous me rappellez ces tristes vérités. Je mourrois de honte & de

remords si j'étois criminel; mais mon cœur est pur comme le vôtre, & l'odieux nom de traître n'a jamais pu m'être appliqué. Quand je vous ai vue, & que j'ai commencé à vous adorer, je n'avois ni projet de fortune, ni idée d'aucune espece, autre que celle de vous aimer; je m'y suis livré sans réserve. Mon pere m'a procuré, sans m'en avertir, le bénéfice funeste qui vous allarme. Ses intentions, quand elles m'ont été connues, m'ont déchiré le cœur. J'en atteste ici le Dieu que je révere, l'amour éternel que j'ai pour vous; si je ne vous en ai rien dit, c'est que je n'ai pas voulu vous exposer à partager ma douleur. Ma passion s'est accrue avec mon désespoir, & mon respect avec ma passion. Vous vous en souvenez : vous m'avez vu à vos genoux plus ardent & non moins circonspect : ce n'est point là le procédé de la trahison, ni le caractere d'une ame perfide. Si pourtant vous êtes absolument déterminée à me punir d'une faute dont je ne suis pas coupable, apprenez à votre tour à quoi je suis résolu. Bénéfice, devoir, fortune, je suis prêt à tout mépriser, à tout mettre à vos pieds. Voilà ma

main; je vous jure de ne la donner qu'à vous, & de ce pas je vais tout préparer pour vous épouser, au hasard de tout ce qui peut en arriver.

DONA HÉLÉNA.

Arrêtez.

DOM JUAN.

Je ne puis.

DONA HÉLÉNA.

Qu'allez-vous faire ?

DOM JUAN.

Ce que l'amour me commande.

DONA HÉLÉNA.

Mais vous êtes fou.

DOM JUAN.

Je serois encore plus malheureux en vous perdant.

DONA HÉLÉNA.

Vous vous déshonorez.

DOM JUAN.

Un honneur de ce genre ne doit point entrer en comparaison avec le bonheur.

DONA HÉLÉNA.

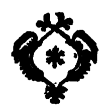
Et votre fortune.....

DOM JUAN.

N'avez-vous pas vu des enfans lâcher ſans regret une piece d'or pour obtenir une fleur qu'ils deſirent? Je les imite. Mon amour ſacrifie ſans honte ce vil intérêt aux deſirs ardens que votre beauté lui inſpire. (*Il s'en va.*)

DONA HÉLÉNA.

Hélas! quoique je ſouhaite qu'il perſiſte, il m'eſt ſi cher que je tremble du danger auquel il va s'expoſer pour moi. Ne vaudroit-il pas mieux tâcher de ſe réduire à l'indifférence, que de ſe nuire réciproquement à force d'amour? Qu'une femme qui eſt aimée & qui aime eſt à plaindre! De quelque côté qu'elle ſe tourne, elle ne voit que des ſujets de chagrin ou d'inquiétude. (*Elle s'en va.*)



SCENE II.

Le théatre change : il représente le devant de la maison de Dom Fernand.

DOM FERNAND, ANTONIO.

ANTONIO.

J'EN suis aussi affligé que si j'y étois intéressé.

DOM FERNAND.

Pour moi je m'en console : il me reste encore quelque chose, Dieu merci.

ANTONIO.

Sera-t-il dit que la force ou l'adresse ne pourront rien contre ces misérables revoltés de Hollandais (1).

DOM FERNAND.

Qu'y faire ? L'Angleterre les soutient : mais leur supériorité, après

(1) Cette Piece a été composée dans le tems de la séparation des Provinces-Unies & de leur soulévement contre l'Espagne. Les Armateurs Hollandais désoloient le commerce de leurs anciens maîtres.

tout, n'eſt pas ſi conſtante qu'ils n'ayent bien leur part des revers. Celui ci eſt venu de notre négligence....

ANTONIO.

Depuis la mort de ce coquin de Drake (2), quel avantage avons-nous remporté?

DOM FERNAND.

Celui de Porto-Rico tout nouvellement, & mille autres.

ANTONIO.

Combien enfin vous ont-ils pris?

DOM FERNAND.

Dix mille pieces à peu près; mais il m'en reſte encore cent mille: voilà la ſucceſſion que je deſtine à mon fils.

ANTONIO.

Avec tant de bien tout le monde eſt ſurpris du parti que vous lui faites prendre.

DOM FERNAND.

Je tâche de l'engager dans l'état eccléſiaſtique pour des raiſons particu-

---

(2) Amiral Anglais, célebre alors par ſes ſuccès contre les Eſpagnols.

lieres que je ne veux pas dire à tout le monde. D'ailleurs il y entre par une belle porte. Je lui fais avoir d'emblée un canonicat de cinq mille ducats, & qui pourra, avec mes soins, monter bientôt à dix.

ANTONIO.

Il n'y a rien de mieux. Mais enfin il me semble qu'il auroit été plus satisfaisant de voir transmettre votre bien & votre nom à sa postérité.

DOM FERNAND.

Cela ne se peut. J'ai pour le mariage une répugnance invincible.

ANTONIO.

Oh! oh! & qu'y trouvez-vous à redire?

DOM FERNAND.

C'est un sacrement fort respectable, sans doute. Mais enfin vous êtes mon ami, écoutez-moi & je vais vous ouvrir mon cœur.

ANTONIO.

Je vous écoute.

DOM FERNAND.

Vous savez que je suis passé jeune aux Indes avec du bien : j'y ai épousé

une fille de condition & belle; mais bientôt la propriété produisit sur moi son effet ordinaire, mon cher ami; elle me dégoûta, & je préférai à ma femme une Créole fiere, emportée qui lui cédoit beaucoup en agrémens; car ainsi va le monde. Les gens mariés vont au loin chercher la laideur au préjudice des charmes qu'ils ont sous leur main. Mon amour pour cette Créole fut redoublé par des secrets qu'elle mit en usage. J'eus d'elle ce Dom Juan que vous voyez aujourd'hui auprès de moi, & comme je n'ai point eu d'enfans légitimes, toute mon affection s'est réunie sur lui.

ANTONIO.

Vous m'étonnez fort. Quoi! Dom Juan est bâtard!

DOM FERNAND.

Que lui importe? Il est bien fait, riche, & je lui ai obtenu des lettres de légitimation. Or, soit foiblesse en moi, soit effet des enchantemens de mon ancienne maîtresse, je ne puis soutenir l'idée de le voir soumis à un joug dont je me suis si mal trouvé. Voilà pourquoi je me donne tant de soins pour l'en écarter.

ANTONIO.

Que fait-il à présent?

DOM FERNAND.

Il se promene apparemment avec un livre dans le jardin.

ANTONIO.

Ce jeune homme-là paroît avoir bien du goût pour l'étude.

DOM FERNAND.

Oh! un goût inexprimable. Cela va au point que je suis obligé de l'arracher de son cabinet. Il est avec cela d'une sagesse merveilleuse. N'est-ce pas une chose étrange à son âge, qu'il ne connoisse pas seulement une femme dans Seville & sur-tout étant bâti comme il l'est?



SCENE III.

DOM FERNAND, ANTONIO, LÉONARD.

LÉONARD.

Cela mérite bien qu'on vous en fasse compliment, & je m'en acquitte avec plaisir; mais en vérité je ne vous pardonne pas, mon cher Dom Fernand, d'avoir paru dans une pareille occasion faire si peu de cas de nous. Est-ce ainsi qu'on néglige ses amis & ses voisins?

DOM FERNAND.

Parlez-vous de ma perte? Mais aller vous en instruire, n'auroit-ce pas été vous importuner, plutôt que vous donner des marques de confiance?

LÉONARD.

De perte! je ne sache pas que vous en ayez fait aucune, & si cela est j'en suis bien fâché. Mes plaintes ont un autre fondement; il s'agit du mariage de votre fils Dom Juan; c'est le

mystere que vous y mettez qui me chagrine.

DOM FERNAND.

Vous voulez railler, apparemment; je vous le permets.

LÉONARD.

Je ne raille point : il est actuellement chez l'Official avec son valet, à solliciter la dispense des bancs.

DOM FERNAND.

Bon! ferme; vous n'êtes pas difficile à persuader à ce qu'il me paroît.

LÉONARD.

Vous ne le seriez pas plus que moi, si vous l'aviez vu comme je viens de le voir.

DOM FERNAND.

Dom Juan!

LÉONARD.

Dom Juan.

DOM FERNAND.

Vous l'avez vu!

LÉONARD.

Sans cela viendrois-je vous le dire?

❋

SCENE IV.

DOM FERNAND, ANTONIO, LÉONARD, DOM JUAN, PÉDRO.

DOM JUAN.

ENFIN, crois-tu que nous réussissions ?

PÉDRO.

Prenez garde, Monsieur, voilà le cher pere qui pourroit nous entendre. Vous seriez perdu s'il étoit instruit de nos projets. Il vient à vous : ai, ai, ai.

DOM FERNAND.

Dom Juan.

DOM JUAN.

Monsieur.

DOM FERNAND.

Je vous croyois, mon fils, occupé à vous promener dans le jardin.

DOM JUAN.

J'en reviens aussi. Je répete mes leçons pour cette these que je dois

bientôt soutenir. Je travaille à m'en tirer de maniere à nous faire honneur à tous deux.

DOM FERNAND.

Il n'y a rien de mieux. Mais dites-moi un peu ce que c'est qu'un bruit qui se répand de mariage, de dispense pour vous.

PÉDRO.

Oimé, nous sommes morts.

DOM JUAN.

Moi, mon pere, que dites-vous-là?

PÉDRO.

Vive-dieu! quand nous étions tout seuls, nous n'étions pas tout seuls.

DOM FERNAND.

Mon fils, il est inutile de vous chagriner & de rougir. Je sais combien les peres se méprennent quelquefois au goût de leurs enfans; je ne veux point gêner vos inclinations. Parlez-moi à cœur ouvert : je suis riche, vous êtes mon héritier; instruisez-moi de vos desseins : vous mettez bien un valet dans votre confidence; voudriez-vous en exclure votre pere?

DOM JUAN.

Monsieur.....

DOM FERNAND.

Eh bien, parlez?

PÉDRO.

Avouez donc vîte. Qu'attendez-vous?

DOM JUAN.

A vous dire le vrai, mon pere, ce n'étoit que par complaisance que je paroissois pencher pour l'église. Dans le fond cet état me convient peu : j'aime une fille honnête, vertueuse, peu avantagée de la fortune.....

DOM FERNAND.

Comment, traître! puis-je t'entendre parler ainsi sans te percer mille fois le cœur.... (*Il veut tirer son épée, ses amis l'en empêchent.*)

LÉONARD.

Quoi! contre votre fils! Perdez-vous la raison?

ANTONIO.

Ah! Seigneur Dom Fernand.

DOM FERNAND.

Qu'il s'ôte de mes yeux.

PÉDRO.

Nous nous ſommes laiſſés prendre bien mal-adroitement.

LÉONARD.

Modérez-vous donc.

DOM FERNAND.

Comment! que je me modere. Le miſérable qu'il eſt, croit-il qu'un bénéfice de cette richeſſe ſe retrouve tous les jours? Que je ne le voie plus.

ANTONIO.

Il vous obéira : là, un peu de patience.

DOM FERNAND.

Je veux bien lui laiſſer la vie, mais qu'il ſorte de Seville tout-à-l'heure. Tout le bien que je lui deſtinois, je vais le donner au premier couvent. Holà, vous autres : (*Aux gens de ſa maiſon.*) qu'on me jette par la fenêtre ſes livres, ſes habits, tout ce qui lui appartient. Va-t-en ſcélérat.

PÉDRO, *à genoux.*

Et moi, Monſieur, je ne penſe pas à me marier.

DOM FERNAND.

S'il t'arrive ſeulement de remettre le pied dans la maiſon, je te ferai pendre à ma croiſée.

LÉONARD.

Prenez garde, mon ami, que le peuple s'amaſſe aux éclats de votre voix.

ANTONIO.

Entrez pour vous remettre. (*Ils entrent tous trois.*)

SCENE V.

DOM JUAN, PÉDRO.

PÉDRO.

NOUS voilà bien dans nos affaires.

DOM JUAN.

Que veux-tu ? voilà les fruits de l'amour.

PÉDRO.

Ma foi, Monſieur, ſi l'on ſavoit où exiſte ce chien d'arbre-là, ce ne ſeroit pas trop mal fait que de le met-

tre en pieces non, pour en détruire la graine. Qu'allons-nous devenir?

DOM JUAN.

Il faut être fidele & mourir.

PÉDRO.

Ils ferment la porte au moins.

DOM JUAN.

Il m'a déja fermé son cœur.

PÉDRO.

Vous vous attendrissez.

DOM JUAN.

Ah! Pédro, quel changement! Hier des valets, une maison, un équipage, & plus que tout cela un pere! & aujourd'hui..... seul & la porte fermée!

PÉDRO.

Elle se r'ouvriroit bientôt, si vous vouliez dire un mot & recevoir demain la tonsure.

DOM JUAN.

Non: quand il devroit m'en coûter tout mon sang, rien ne peut me faire renoncer à l'amour de ma chere Héléna.

PÉDRO.

Monsieur, depuis la guerre de Troye, ce nom-là est de mauvais présage. Il a toujours fait brûler les villes & brouillé les maisons. Mais voulez-vous que je vous donne un bon avis?

DOM JUAN.

Donne.

PÉDRO.

Campez-là votre petit collet, prenez-moi un bel habit galonné & un plumet. Répandez le bruit que vous partez pour aller servir en Italie : faites-le parvenir jusqu'à votre pere, & obtenez la permission d'aller lui baiser la main pour recevoir sa bénédiction, & vous verrez.

DOM JUAN.

Ses paroles annonçoient un cruel ressentiment.

PÉDRO.

Bon! je me soucie bien de ces fureurs-là. A la moindre petite larme qu'il sentira couler tout doucement sur sa main, tandis que vous la porterez à votre bouche, sa colere fondra

comme de la cire (3), & il deviendra plus doux qu'un mouton.

DOM JUAN.

Ah! Héléna, ma chere Héléna, que tu me coûtes de maux! mais que je trouve de douceur à les souffrir pour toi!

PÉDRO.

Monsieur, voilà qu'on nous déménage.

(*On jette par la fenêtre des livres, des habits & des meubles.*)

DOM JUAN.

Quel spectacle! Ceux qui connoissent l'amour approuveront ma conduite; ceux qui ne le connoissent pas y trouveront de la folie, en voyant qu'il ne me reste pour tout bien dans le monde que ma passion. (*Il s'en va.*)

---

(3) L'Espagnol dit: il deviendra plus tendre qu'une *pomme de terre cuite. Mas tierno que una patata cocida.*

✻

SCENE VI.

SÉRAPHINE, RICHARD, FINETTE, *avec un voile.*

SÉRAPHINE.

Ne me ſuivez pas.

RICHARD.

Ah! cruelle, vos mépris m'ôteront la vie; mais ils ne me feront jamais manquer aux égards que je vous dois.

SÉRAPHINE.

Mais, en vérité, pourſuit-on les gens juſques dans les rues pour leur parler de mariage?

RICHARD.

Tranquilliſez-vous, je jure de ne plus vous en parler: je me bornerai à déplorer.....

SÉRAPHINE.

Et quoi?.....

RICHARD.

Le mauvais choix que vous avez fait.

SÉRAPHINE.

Que voulez-vous dire ?

RICHARD.

Que vous êtes bien à plaindre de vous être ainſi fixée.

SÉRAPHINE.

Serois-je plus heureuſe ſi c'étoit à vous que je me fuſſe arrêtée ?

RICHARD.

En vérité, je le crois : non pas que Dom Juan n'ait d'excellentes qualités. Mais quel fruit eſpérez-vous d'une conſtance qui a pour objet un homme dévoué au ſervice de l'égliſe ? Se livrer à une paſſion quand on n'eſt pas inſtruit des obſtacles qui doivent la combattre, c'eſt commettre une faute pardonnable ; mais s'obſtiner à l'une quand on eſt informé des autres, c'eſt une imprudence que rien ne peut excuſer.

SÉRAPHINE.

Puiſque vous me parlez avec tant de franchiſe, Monſieur, je dois vous répondre avec la même naïveté. Dom Juan a été élevé avec moi ; ſon pere étoit le plus grand ami du mien, & l'eſt encore de mon frere Léonard.

RICHARD.

Eh bien!

SÉRAPHINE.

Mon penchant pour lui s'est fortifié avec l'âge. D'abord c'étoit amitié; mais qu'il y a peu d'intervalle de ce sentiment à l'amour! Il me marquoit de la tendresse; Dieu sait de quel retour je le payois, lorsque tout-à-coup, soit qu'il se soit lassé d'être constant, soit qu'un autre objet m'ait enlevé son cœur, il a cessé de m'aimer, ou plutôt il ne m'a plus montré que de l'aversion. J'ai voulu pénétrer le sujet de sa froideur; je l'ai fait suivre le jour & la nuit, je n'ai rien découvert, & c'est ce qui me tue. Je suis peut-être la premiere femme à qui il soit arrivé d'être jalouse, sans pouvoir se justifier à elle-même ce triste sentiment. Il essaie de me rassurer à force de sermens & de galanteries; mais en amour rien n'est si suspect que les sermens & la galanterie. Il m'afflige par les efforts même qu'il hasarde pour me consoler. Je sais que cette passion n'a point d'objet & n'en sauroit avoir; mais est-ce un remede suffisant, hélas! pour m'en guérir, que cette funeste connoissance?

connoiſſance ? Jugez vous-même, Monſieur, après ce que je viens de vous avouer, ſi vous pouvez eſpérer de changer une inclination ſi ſolidement affermie, & qui, après s'être voilée ſi long-tems ſous le nom de l'amitié, a acquis aujourd'hui tous les caractères de la paſſion la plus vive, mais la plus malheureuſe.

RICHARD.

Je me rendrai digne, Madame, de l'honneur que vous me faites ; je répondrai à votre confiance par des efforts capables de la juſtifier. Je ne vous dirai point que je ceſſerai de vous aimer : vous pouvez penſer d'après votre propre exemple que je n'y réuſſirois pas ; mais du moins je cacherai la flamme qui ne ceſſera de me dévorer. J'attendrai loin de vous que le tems la modere ; mais vous n'en ſerez pas moins la ſouveraine de mon cœur, & perſonne n'occupera cette place que vous n'aurez pas voulu remplir. (*Il s'en va.*)



SCENE VII.

SÉRAPHINE, FINETTE.

SÉRAPHINE.

Il est honnête.

FINETTE.

Il l'est tant que j'en suis toute pénétrée. Vous lui avez fait là une cruelle confidence.

SÉRAPHINE.

Prends ce voile, Finette : il faut épuiser jusqu'au bout la rigueur de mon sort.

FINETTE.

C'est une terrible chose que l'amour.

SÉRAPHINE.

L'inconstance est pire encore cent fois.

SCENE VIII.

SÉRAPHINE, FINETTE, LÉONARD.

LÉONARD.

Séraphine.

SÉRAPHINE.

Eh bien, mon frere, d'où venez-vous?

LÉONARD.

Vous me voyez tout surpris de deux choses dont je viens d'être témoin dans la maison de Dom Fernand. La premiere, c'est que Dom Juan se marie.

SÉRAPHINE.

Dom Juan!

LÉONARD.

Ce n'est pas sans raison que cette nouvelle vous étonne.

SÉRAPHINE.

Il se marie? Mais vous m'apprenez-

là le plus incroyable incident... Dom Juan!

LÉONARD.

Lui-même, le fils de notre voisin.

SÉRAPHINE.

Cela se peut-il?

LÉONARD.

En vérité c'est une cervelle bien folle. Son pere s'est épuisé pour son éducation : voilà de l'argent bien employé : un petit fou, un extravagant, une tête éventée qui s'amourache d'une inconnue, qui sacrifie son bien, son honneur, à quoi? à un petit plaisir dont il ne lui restera demain que la honte & le regret! La seconde chose qui m'a surpris, ce n'est pas d'avoir vu le pere irrité; il y a assurément de quoi l'être. Mais sa colere est montée au point, qu'après avoir voulu percer son fils de sa propre épée, il l'a mis à la porte & lui a fait jetter dans la rue, par la fenêtre, son linge, ses livres, ses habits, enfin tout son équipage. Mais cela paroît vous affliger.

SÉRAPHINE.

Et qui prendra part à un tel mal-

heur, si ce n'est nous qui sommes depuis l'enfance liés avec cette maison ?

LÉONARD.

Entrons-y, & tâchons de consoler le pere ; je crains qu'il n'en tombe malade, tant son emportement étoit violent

SÉRAPHINE, *à part.*

Hélas! tout-à-l'heure je me croyois au comble du malheur : j'éprouve à présent que je n'étois qu'au commencement de mes peines.

SCENE IX.

DOM JUAN, PÉDRO, *en uniformes avec des plumets, &c.*

DOM JUAN.

Eh bien! me voilà équipé comme tu l'as voulu.

PÉDRO.

Dites comme le veut l'état de vos affaires.

DOM JUAN.

Voudra-t-il me recevoir ? Infortuné que je suis ! faut-il que je me voie exclus, sans oser y rentrer, de cette maison où tout m'obéissoit il n'y a qu'un moment.

PÉDRO.

Vous y rentrerez : allez, laissez-moi faire.

DOM JUAN.

Frappe donc ?

PÉDRO.

Un moment, s'il vous plaît, on ne nous déménage plus. Mais s'il étoit resté par hasard quelque petit meuble, & qu'on m'en affublât la tête.....

DOM JUAN.

Frappe, poltron.

PÉDRO.

Avez-vous bien répété votre rôle ?

DOM JUAN.

Je le sais à merveille : il est écrit dans mon cœur.

PÉDRO.

Vous lui baiserez la main bien tendrement.

DOM JUAN.

Oui.

PÉDRO.

Et vous pleurerez. Il faut pleurer, ſur-tout ; c'eſt-là le nœud.

DOM JUAN.

Eh! oui, frappe & tais-toi.

(Pédro frappe.)

SCENE X.

DOM JUAN, PÉDRO, DOM FERNAND.

DOM FERNAND.

Qui eſt-ce?

DOM JUAN, *à genoux.*

Un homme, Monſieur, qui ne mérite pas d'être appellé votre fils, puiſqu'il a pu perdre votre tendreſſe. Ne pouvant plus vivre ici ſous vos yeux avec vos amis, je vais en Flandre chercher la mort au milieu des combats; & plût au Ciel qu'elle pût m'anéantir au premier pas qui m'éloignera de vous!

DOM FERNAND.

Allez, Monſieur, partez; mais ne comptez plus me revoir de vos jours.

DOM JUAN.

Vous en apprendrez bientôt la fin; mais du moins par ces jours infortunés que je tiens de vous, donnez-moi votre main à baiſer avant que je vous quitte; ne me refuſez pas votre bénédiction.

DOM FERNAND.

C'eſt votre pardon qu'il faudroit mériter, & non pas une vaine bénédiction.

DOM JUAN.

Quoi! rien ne vous touche! rien ne vous émeut!

DOM FERNAND.

Eh! mes remontrances ont-elles eu ſur vous plus de pouvoir?

DOM JUAN.

Je n'étois pas propre à l'état auquel vous me deſtiniez.

DOM FERNAND.

Falloit-il pour cela changer votre habit contre un uniforme? Rendez graces à mon reſpect pour ce même

état que vous osez dédaigner. Si je n'avois eu quelque ménagement pour ce caractere que vous deviez bientôt recevoir, vous ne seriez peut-être plus en état de me braver comme vous le faites. Allez, ne reparoissez point ici, & que je n'entende plus jamais parler de vos extravagances.

PÉDRO.

Une larme, il s'attendrit.

DOM JUAN.

Il faut donc que je vous quitte.

DOM FERNAND.

C'en est fait.

DOM JUAN.

Je suis bien digne de pitié.

DOM FERNAND.

Va, enfant prodigue, va.

PÉDRO.

Une larme, Monsieur.

DOM JUAN.

Hélas! le véritable enfant prodigue fut bien autrement accueilli par son pere.

DOM FERNAND.

Oui, sans doute, mais il se repentoit du moins.

PÉDRO.

Une petite larme.

DOM FERNAND.

D'ailleurs il avoit des droits à la ſucceſſion paternelle, & Dom Juan devroit ſe rappeller qu'il n'en a point. Adieu : ſongez à ne plus approcher d'ici. (*Il s'en va.*)

SCENE XI.

DOM JUAN, PÉDRO.

DOM JUAN.

Est-il parti ?

PÉDRO.

Hélas! oui; je n'ai rien vu de ſi dur que le cœur de ce méchant vieillard. Etes-vous donc le premier fils qui ſe marie ?

DOM JUAN.

Je ne puis le blâmer; je lui ai manqué.

PÉDRO.

Ma foi, à dire le vrai, vous avez

raïson. Que ne retournez-vous donc vous jetter à ses pieds?

DOM JUAN.

Et Héléna, où est-elle?

PÉDRO.

Mais chez elle apparemment, où elle pense délicieusement au jour de vos nôces.

DOM JUAN.

Allons la voir. Dans l'extrémité où je suis, je n'ai point de tems à perdre pour prendre un parti.

PÉDRO.

Vous l'épousez donc toujours?

DOM JUAN.

Elle en a ma parole.

PÉDRO.

Eh bien! promettre est un, & tenir est un autre.

DOM JUAN.

Qu'oses-tu dire, malheureux?

PÉDRO.

Eh! là, là, la maxime n'est pas si mauvaise.

DOM JUAN.

Suis-moi.

SCENE XII.

Le théatre représente la maison de Dona Héléna.

DONA HÉLÉNA, INÈS.

DONA HÉLÉNA.

Tu as beau m'assurer que tu l'as vu, je n'en suis pas moins inquiette.

INÈS.

Etrange condition des amans! ils font la défiance même pour les sujets de joie, & n'ont de crédulité que quand il est question de s'affliger.

DONA HÉLÉNA.

Quoi! ma chere Inès, tu as vu ce soir Dom Juan habillé en militaire?

INÈS.

Je l'ai vu de mes yeux.

DONA HÉLÉNA.

Ah Dieu! se pourroit-il que ma fortune prît une tournure si favorable? Mais, hélas! je n'ose m'en flatter.

Pourroit-il quitter pour moi tant de richesses, une place si honorable, un état si glorieux ! O Amour ! pardonne ; tu peux tout faire & tout inspirer ! Mais combien le vil intérêt ne t'enleve-t-il pas d'adorateurs ?

SCENE XIII.

DONA HÉLÉNA, INÈS, DOM JUAN, PÉDRO.

INÈS.

On frappe.

DOM JUAN, *à Pédro.*

Entre, animal & ne frappe point.

PÉDRO.

Vous vous regardez donc déja ici comme le maître ?

DOM JUAN.

Je viens, Madame, accomplir la parole que je vous ai donnée. Je viens vous renouveller la promesse d'être à vous. Mais, hélas ! de quel triste aveu faut-il qu'elle soit suivie ! Cet accord

que nous espérions tenir si caché, a été su : mon pere en est furieux, & il me déshérite. Pour l'éprouver, je me suis mis dans l'équipage où vous me voyez : je lui ai laissé entrevoir que je partois pour la Flandre ; il n'en a pas été ému : il m'a même refusé sa bénédiction ; il est vrai qu'il n'a pas été plus loin : il ne m'a pas accablé de sa malédiction, comme le font tant d'autres peres qui ne songent pas que Dieu dans sa colere les exauce quelquefois. Cette observation mêle quelque douceur à l'amertume qui me dévore. Je vois qu'il ne m'est pas tout-à-fait défendu d'espérer de me réconcilier un jour avec lui, & de vous posséder de son aveu. Mais pour le présent il faut m'absenter de Seville, & laisser à sa colere le tems de se calmer. Dans un mois je reviendrai ici sonder son cœur, & sans doute il sera mieux disposé. Adieu, chere moitié de moi-même ; je ne prétends pas que vous me deviez rien ; mais je vous supplie seulement d'examiner s'il est possible de faire plus que je ne fais pour vous.

DONA HÉLÉNA.

Hélas ! mon cher Dom Juan, votre

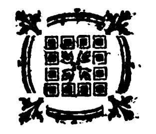
vue avoit fait naître la joie dans mon ame, & votre cruel discours y porte le désespoir. Où donc vous retirez-vous ?

DOM JUAN.

A la Cour. De-là j'emploierai des amis pour adoucir l'esprit irrité de mon pere. Adieu, tout ce que je vous demande.....

DONA HÉLÉNA.

Arrêtez. C'est m'outrager que de prétendre me rien rappeller de ce que je dois faire. Allez, vous verrez si je suis indigne de tant d'amour.





SECONDE JOURNÉE.

Entre cette Journée & la précédente il s'est écoulé un mois.



SCENE PREMIERE.

LÉONARD, PÉDRO, DOM JUAN.

LÉONARD.

Je vous loue fort d'être revenu avec tant de précautions : vous auriez très-mal fait d'en agir autrement.

DOM JUAN.

Le ressentiment de mon pere m'a forcé de m'exiler de Seville. L'espérance de le trouver calmé m'y ramene : vous qui êtes son ami, vous pouvez m'aider à me réconcilier avec lui.

LÉONARD.

A vous dire le vrai, mon pauvre

Dom Juan, je ne ſais comment m'y prendre; ſa colere eſt toujours auſſi vive: je ſais même qu'à préſent il ſonge à acheter un Eſclave à qui il ſe propoſe de laiſſer tout ſon bien.

DOM JUAN.

Etrange paſſion! Eh! trouvera-t-il jamais un Eſclave plus fidele, plus attaché que moi?

LÉONARD.

Je l'ai encore vu hier, & il m'a paru tenir fortement à ce projet.

PÉDRO.

Ma foi, Monſieur, prenez garde à vous, car le voilà lui-même.

DOM JUAN.

Ah! malheureux que je ſuis! je n'oſe ſoutenir ſes regards. Adieu, mon ami, nous nous reverrons.

(*Il s'en va avec Pédro.*)



SCENE II.

LÉONARD, DOM FERNAND, FABIO.

DOM FERNAND.

NON, je ne ſaurois te croire. Quoi! tu l'as vu?

FABIO.

Oui, Monſieur, je l'ai vu.

DOM FERNAND.

Ah! mon cher Léonard, ſavez-vous ce que vient de m'apprendre Fabio? Il ſoutient que mon ſcélérat eſt ici. C'eſt ſans doute l'envie de me couvrir de honte qui l'y conduit.

LÉONARD.

On ne vous a point trompé: il y eſt en effet; mais le triſte état auquel la miſere l'a reduit, devroit bien calmer votre reſſentiment.

DOM FERNAND.

Ne me parlez pas en ſa faveur; qu'il devienne ce qu'il pourra: le ſang

me bout, rien que de ſonger à lui.

LÉONARD.

Vous y réfléchirez, mon cher voiſin, & vous verrez le parti que vous aurez à prendre. Pour moi je vous en demande bien pardon; mais je ne le laiſſerai point périr faute de ſecours. Ma maiſon eſt à ſon ſervice, & il pourra en uſer comme de la ſienne.

(*Il s'en va.*)

DOM FERNAND, *courant après lui.*

Gardez-vous-en bien : quelque unis que nous ſoyons à préſent, nous nous brouillerons pour la vie s'il entre chez vous.

FABIO.

Que vous importe qu'il le reçoive ou non chez lui ?

DOM FERNAND.

Et ne vois-tu pas qu'étant ſi près, il faudra néceſſairement que nous nous rencontrions quelquefois ?

FABIO.

Ah ! Monſieur, en vérité c'eſt pouſſer la rigueur trop loin.

SCENE III.

Les mêmes, ALBERTO, *en Officier de Marine.*

ALBERTO, *à part.*

On n'a jamais vu dans le monde une idée pareille; mais enfin il faut que j'obéisse.

DOM FERNAND.

Qui est cet homme qui paroît me chercher?

FABIO.

Il a l'air d'un Capitaine de vaisseau.

DOM FERNAND.

Que me veut-il? Je gage qu'il vient encore me prier pour mon pendard.

ALBERTO.

J'ai appris, Monsieur, qu'ayant perdu votre fils, vous cherchiez partout un Esclave qui ait assez de mérite & de talens pour vous consoler. J'ai à vendre une fille qui réunit tous les talens & toutes les graces. Si vous êtes curieux.....

DOM FERNAND.

Je ne cherchois pas une fille ; mais ſi celle-là eſt ſi extraordinaire, je veux bien la voir.

ALBERTO.

Vous ne trouverez rien dans le monde qui la vaille. Auſſi eſt-elle diablement chere.

DOM FERNAND.

Eſt-elle noire ?

ALBERTO.

Fi ! me ſoupçonnez-vous de me mêler d'une pareille marchandiſe ?

DOM FERNAND.

Elle eſt donc mulâtre ?

ALBERTO.

Pas davantage.

DOM FERNAND.

Qu'eſt-elle donc ?

ALBERTO.

Elle vient en droite ligne des Indes orientales. C'eſt une priſe des Portugais dans ces riches contrées : ils l'ont changée à Malthe pour des perles. Le

Patron d'un bâtiment l'a conduite en Espagne par le Cap de Bonne-Espérance où je l'ai achetée : vous allez la voir. Entrez, Barbe.

SCENE IV.

Les mêmes, DONA HÉLENA *avec une marque sur le visage* (3).

DONA HÉLÉNA.

J'EMBRASSE vos genoux, Monsieur.

DOM FERNAND.

Que faites-vous donc, ma fille ? Voilà une charmante personne.

FABIO.

Admirable.

(3) C'est ce qu'on appelle aux Isles *Estamper* un Esclave. On lui applique sur une partie du corps quelconque, une lame d'argent mince & bien chauffée, sur laquelle on a gravé le nom ou les armes du maître. Cette marque est ineffaçable. Cette méthode a lieu sur-tout chez les Espagnols & les Portugais.

DOM FERNAND.

Les Anciens faiſoient ſouvent uſage de l'adoption. Ils donnoient aux enfans de leur choix la préférence ſur ceux qu'ils ne tenoient que de la nature. Je ſongeois tantôt à les imiter & à me donner un fils en achetant un Eſclave bien né; je ne m'en dédis point, & je ferai pour cette belle enfant ce que j'aurois fait pour un garçon. Combien en voulez-vous?

ALBERTO.

Mille pieces.

DOM FERNAND.

Vous aviez raiſon de dire qu'elle étoit chere.

ALBERTO.

C'eſt encore pour rien. Vous en conviendrez quand vous la connoîtrez à fond. Elle a de l'eſprit comme un ange. Vous voyez ſa figure & ſa taille. Elle chante, elle danſe, elle écrit à ravir. Tous les talens, tous les agrémens de ſon ſexe, elle les a au ſuprême degré.

DOM FERNAND.

Mais quel eſt donc, charmante Barbe, le cruel qui a eu l'inhumanité

de vous marquer ainsi sur le visage, au hasard, de vous défigurer?

DONA HÉLÉNA.

Ce sont les marques de la fureur d'un amant dédaigné. Mon ancien maître ne m'a ainsi traitée que parce que j'ai osé préférer l'honneur à ses caresses. Il m'a, dans sa rage, condamnée à porter toute ma vie un monument non équivoque de mon attachement pour la vertu.

DOM FERNAND.

Voilà qui est admirable. Allons, Monsieur, quand une chose me plaît, je n'y regarde pas de si près; je vais vous compter votre argent.

ALBERTO.

Elle est à vous. (*A part.*) Le cœur me fend de la voir dans cet état.

DOM FERNAND.

Barbe, ne craignez rien; votre esclavage auprès de moi sera bien doux. Je ne vous demande que de me dédommager à force de tendresse, de l'ingratitude d'un fils qui m'a quitté. (*Dom Fernand s'en va avec Alberto.*)

SCENE V.

DONA HÉLÉNA, FABIO.

DONA HÉLÉNA, *à part.*

AMOUR! passion fatale, à quelle extrémité m'as-tu réduite! me voilà esclave, & de qui? Mais, où vais-je m'arrêter? Je ne suis pas encore quitte envers ce cher & malheureux amant. Il a tout perdu, tout sacrifié pour moi. Je serai sa débitrice jusqu'au moment où j'aurai réussi à lui faire tout recouvrer; mais il faut faire semblant d'ignorer l'état de cette maison, pour mieux couvrir mon stratagême. (*Haut.*) Y a-t-il une Dame ici?

FABIO.

Non, il n'y en a point.

DONA HÉLÉNA.

Et des enfans?

FABIO.

Il y en a un.

DONA HÉLÉNA.

De quel âge?

FABIO.

De vingt ans ou environ.

DONA HÉLÉNA.

A quoi se destine-t-il ?

FABIO.

Hélas ! on n'en sait rien. Une coquine, que Dieu confonde, a trouvé moyen de l'ensorceler. Avant cela, il vouloit se faire prêtre. Aujourd'hui, il ne pense qu'à se marier.

DONA HÉLÉNA.

Comment s'appelle-t-il ?

FABIO.

Dom Juan.

DONA HÉLÉNA.

Comment est-il bâti, à peu près?

FABIO.

Il est fait à peindre.

DONA HÉLÉNA.

Oh ! oh ! tant pis pour l'Esclave.

FABIO.

Elle n'en a rien à redouter. Il n'est point à la maison.

DONA HÉLÉNA.

Comment !

FABIO.

Hélas ! oui : ſon pere l'én a chaſſé pour cette belle idée de mariage.

DONA HÉLÉNA.

Quoi ! pour cela ſeulement ?

FABIO.

N'en eſt-ce pas aſſez ?

DONA HÉLÉNA.

Je ne dis pas cela. Y a-t-il beaucoup de domeſtiques ?

FABIO.

Une cuiſiniere, une vieille gouvernante, & moi qui mene toute la maiſon.

DONA HÉLÉNA.

Comment cela ?

FABIO.

J'en ſuis le cocher.

DONA HÉLÉNA.

Vous occupez vraiment une place importante.

FABIO.

Par ma foi, il ne tiendra qu'à vous d'en partager lès honneurs & les profits. Depuis que je vous ai vue, il m'a pris une rage de me marier.

DONA HÉLÉNA.

Voilà une déclaration tout-à-fait touchante.

FABIO.

Elle rit, c'est signe que je lui plais.

(*Il veut l'embrasser.*)

DONA HÉLÉNA.

Arrêtez : vous attraperez.... (*Elle lui donne un soufflet.*) un bon soufflet.

FABIO.

Vous avertissez un peu après coup, au moins.

DONA HÉLÉNA.

C'est ma méthode ; je n'avertis jamais auparavant.

FABIO.

Par ma foi vous frappez trop fort, Adieu.

DONA HÉLÉNA.

Je suis bien folle de m'arrêter avec cet imbécille. (*Ils s'en vont.*)



SCENE VI.

Le théatre représente la maison de Léonard.

SÉRAPHINE, DOM JUAN, PÉDRO.

SÉRAPHINE.

QUOI! vous flattez-vous que je vous saurai quelque gré d'être venu ici, quand je vois que la nécessité seule vous y réduit?

DOM JUAN.

Ne le croyez pas.

SÉRAPHINE.

Que je ne le croye pas. Et qui veux-tu épouser, perfide?

DOM JUAN.

Je me suis bien attendu, en entrant ici, à vous trouver un peu en colere; mais je n'ai rien trouvé de mieux pour vous appaiser, que de venir vous parler moi-même.

SÉRAPHINE.

Veux-tu me tromper d'une façon encore plus cruelle? Va je ne ſuis que trop inſtruite. Je n'ai que tes paroles, & ton cœur eſt fixé auprès d'une autre.

PÉDRO.

En vérité, Madame, c'eſt à vos paroles plutôt qu'on ne peut rien comprendre. De quoi vous plaignez-vous? Vous portez la mort dans le ſein du plus tendre, du plus fidele des amans. C'eſt vous qu'il adore, c'eſt vous qu'il veut épouſer.

SÉRAPHINE.

Moi!

PÉDRO.

Et qui ſeroit-ce donc? Votre frere vous a-t-il nommé quelqu'autre perſonne? Y a-t-il un homme au monde qui oſât vous ſoutenir le contraire?

SÉRAPHINE.

Ah! Pédro! tu me rends la vie; mais en ce cas, mes reproches étoient donc bien injuſtes?

PÉDRO.

En doutez-vous? C'eſt pour vous ſeule qu'il a ſouffert, qu'il eſt exilé,

déshérité. Ah ! le cœur me fend d'y ſonger ſeulement.

SÉRAPHINE.

Eh bien, Dom Juan, c'eſt à l'amour à excuſer les fautes de l'amour. Pardonnez-moi la froideur de ma réception, en faveur du motif qui en étoit la cauſe.

DOM JUAN.

Ma fidélité me coûte cher. Hélas ! je compromets ma fortune, mon honneur, ma vie....

SÉRAPHINE.

Vous n'aurez rien perdu. Le don de ma main va tout réparer. Il eſt donc bien vrai que c'eſt à moi que vous aſſurez votre foi ?

DOM JUAN.

Et à qui aurois-je pu faire de ſi grands ſacrifices ?

SÉRAPHINE.

Va, je me défiois de mon étoile plus que de ton cœur ; mais je crois entendre mon frere : je te quitte. J'ai peine à renfermer ma joie. Comptez ſur un attachement éternel & digne de tout ce que vous avez fait pour moi.

(*Elle s'en va.*)

SCENE VII.

DOM JUAN, PÉDRO.

DOM JUAN.

MALHEUREUX! qu'as-tu fait ? Quelle idée d'aller persuader à Séraphine que c'est elle que j'épouse ?

PÉDRO.

Ma foi, Monsieur, dans l'état où vous êtes, on a besoin d'amis, & j'ai vu l'heure où cette femme-là alloit vous étrangler, si vous ne lui aviez point parlé de mariage.

DOM JUAN.

Et comment veux-tu que je lui tienne la parole que tu lui viens de donner pour moi ?

PÉDRO.

Bon, bon, autant en emporte le vent. Il s'agit du présent, nous nous tirerons de l'avenir comme nous le pourrons.

DOM JUAN.

Il faut bien me laisser conduire

comme il le veut ; mais la nuit tarde bien à venir. Quand pourrai-je voir ma chere Héléna ? Quand pourrai-je me jetter ſans riſque à ſes genoux ?

PÉDRO.

Ma foi, à votre place, je n'irois pas encore ce ſoir. Vous allez donner des ſoupçons à Séraphine, il faut la ménager.

DOM JUAN.

Il m'en coûtera la vie. Marchons. J'expirerai cette nuit d'impatience & de regret, s'il faut que je la paſſe ſans voir Héléna.

PÉDRO.

Un moment.

DOM JUAN.

Tes remontrances ſont vaines ; il faut que je la voie. (*Ils s'en vont.*)



SCENE VIII.

Le théatre représente la maison de Dom Fernand.

DOM FERNAND, DONA HÉLNÉA.

DOM FERNAND

Je suis si satisfait de vous, ma chere Barbe, que désormais j'entends qu'il n'y ait pas ici la moindre différence entre vous & moi.

DONA HÉLÉNA.

Je pardonne en ce moment, à la fortune, tous les outrages dont elle m'a accablée. Elle a tout réparé en me procurant le bonheur de vous appartenir.

DOM FERNAND.

C'est à moi qu'elle a fait le plus beau présent. Enfin, vous êtes la maîtresse chez moi. J'entends que tout vous soit soumis. Je ne veux plus rien avoit de caché pour vous; & pour vous le prouver, j'ai à vous faire une

confidence importante. Ecoutez, que je vous ouvre mon ame : j'ai un fils.

DONA HÉLÉNA.

Je le ſais, Monſieur, & je n'ignore même rien de ce qui lui eſt arrivé. Léonard m'a informé de tout.

DOM FERNAND.

Vous ſavez donc l'étrange folie qui lui a renverſé la tête. Au moment de recevoir les ordres, il lui a pris une fureur de ſe marier, & cette manie m'a ſi fort déplu, que je crois que je l'aurois tué s'il n'avoit prudemment pris le parti de ſe retirer. Il eſt aujourd'hui de retour à Séville, & un de mes voiſins l'a reçu chez lui, à mon grand déplaiſir : il eſt trop près de moi ; la tendreſſe que j'ai pour lui ne me laiſſe point de repos. Je l'aime avec paſſion, ma chere enfant, quoique j'affecte en apparence le reſſentiment le plus inflexible ; mais j'ai des raiſons pour ne pas me trahir, & vous êtes la premiere à qui j'aie fait part de cet important ſecret.

DONA HÉLÉNA.

Je ne ſuis pas indigne de votre confiance, Monſieur.

DOM FERNAND.

On m'a dit qu'il étoit malade, languiſſant. Savez-vous ce que vous avez à faire : il faut que vous le voyez & que vous faſſiez ſemblant d'y aller & de l'aſſiſter à mon inſçu. Parlez beaucoup de mon inflexibilité, & ayez ſoin qu'il ne manque de rien, de façon pourtant que vous paroiſſiez prendre tout ſur vous. Si tu l'avois vu, ma belle enfant, tu avouerois qu'il mérite bien l'attachement que j'ai pour lui. Ce n'eſt point parce que je ſuis ſon pere, mais dans tout Séville il n'y a pas un garçon bâti comme lui. Fais-lui paſſer du linge, & remets-lui en cachette ces cinquante écus-là. Il eſt dans la miſere, & j'en ſouffre plus que lui. Tu m'entends bien ?

DONA HÉLÉNA.

A merveille, & je vous admire en même tems. Cette bonne œuvre ne ſera pas perdue. Vous aurez quelque jour la conſolation de le revoir digne de vos bontés.

DOM FERNAND.

Si, quand tu auras fait connoiſſance avec lui, tu pouvois le détourner, peu à peu, de ce malheureux mariage, &

le ramener à se laisser ordonner prêtre, je te ferois ta fortune.

DONA HÉLÉNA.

Ah ! Monsieur, croyez-vous que mes conseils fassent jamais ce que n'ont pu faire vos ordres & vos menaces ? Mais je vous promets d'y travailler & avec zele.

DOM FERNAND.

Va donc, & que le ciel bénisse tes bonnes intentions. (*Il s'en va.*)

SCENE IX.

DONA HÉLÉNA, *seule*.

O SORT, je cesse de me plaindre de toi ! Quand ce vieillard auroit lu dans mon ame, il n'auroit pas pu me donner des ordres plus agréables. Après une si longue absence, je vais donc voir Dom Juan ! le voir pour le soulager, & le soulager sans risque de donner la moindre prise aux soupçons ! Les marques de ma tendresse paroîtront en être d'obéissance, & je gagnerai l'amitié du pere, en signalant

mon amour pour son fils. Je vais le voir avec tous ces agrémens, ces charmes qui ont porté à mon cœur une atteinte si profonde. Son pere me les vantoit : hélas ! à qui en parloit-il ? Ils me coûtent assez cher pour que j'en puisse apprécier le pouvoir. Courons les remplir, ces fonctions si douces, si précieuses, dont on me fait un devoir, tandis que j'aurois sollicité, comme une grace, le bonheur d'en être chargée. (*Elle s'en va.*)

SCENE X.

RICHARD, FLORENCIO.

FLORENCIO.

On n'est pas toujours maître de son amour comme on le voudroit.

RICHARD.

J'ai juré de ne plus voir Séraphine ; mais je n'aurois jamais pu, sans un miracle, accomplir mon serment, & ce miracle m'est arrivé. Un instant a suffi pour chasser de mon cœur cet amour qui l'importunoit, & y en allu-

mer un autre qui le remplit délicieusement.

FLORENCIO.

Cela n'est pas si miraculeux. C'est le proverbe, un clou chasse l'autre.

RICHARD.

Je ne m'y attendois pas ; c'est le hasard qui a présenté à mes yeux un prodige de beauté. J'y ai vu les plus beaux yeux, la plus belle taille, l'air le plus noble & le plus dégagé ; enfin, toutes les graces qui peuvent se trouver dans un corps humain, tout cela se trouve réuni dans une Esclave qui demeure ici près.

FLORENCIO.

Une Esclave !

RICHARD.

Oui.

FLORENCIO.

Fi donc.

RICHARD.

Pour en juger, attends que tu l'aies vue.

FLORENCIO.

Quoi ! une vilaine Négresse !

RICHARD.

Non, c'eſt une Indienne.

FLORENCIO.

Ma foi, ce n'étoit pas la peine de quitter une maîtreſſe cruelle pour en prendre une qui va vous déshonorer.

RICHARD.

Tiens, la voilà : regarde ſi tu as jamais rien vu de plus beau.

SCENE XI.

RICHARD, FLORENCIO, DONA HÉLÉNA, FABIO, *portant un panier couvert.*

FABIO.

Entrons : voilà la maiſon.

DONA HÉLÉNA.

Quoi ! déja !

FABIO.

Eſt-ce que vous voudriez qu'elle fût au bout de la ville ? Il me ſemble

que vous auriez grande dévotion à *Saint-Trotet* (4).

DONA HÉLÉNA.

Voyez dans la maison s'il y a quelqu'un.

RICHARD.

Eh bien, que dis-tu ?

FLORENCIO.

Ma foi, toutes les perles, toutes les roses de l'univers, ont été rassemblées pour former cette créature-là.

RICHARD.

Tu ne me trouves donc plus si blâmable de l'aimer ?

FLORENCIO.

Voilà le laquais qui entre dans la maison de Séraphine.

RICHARD.

Il y va faire quelque message de la part de Dom Fernand. Charmante étrangere...

---

(4) *La devotion de San Troton te obliga.* Le mot & l'idée Espagnole sont parfaitement rendus par ce proverbe à demi-burlesque, dont Gui Patin, si je ne me trompe, est l'Auteur.

DONA HÉLÉNA.

Arrêtez, Monſieur ; je ne puis vous entendre ſeulement, que l'homme qui m'accompagne ne ſoit de retour.

RICHARD.

Vous avez bien peu de reconnoiſſance.

DONA HÉLÉNA.

Et de quoi en aurois-je ?

RICHARD.

L'amour n'en doit-il pas faire naître dans le cœur de ceux qui en ſont les objets ?

DONA HÉLÉNA.

Je ne vois pas que ce principe, quand il feroit vrai, puiſſe m'engager à rien.

RICHARD.

Ne voyez-vous pas que je vous adore ?

DONA HÉLÉNA.

Vous plaiſantez.

RICHARD.

Quelle preuve voulez-vous de ma paſſion ? Vous faut-il de l'or, des bijoux ?

DONA HÉLÉNA.

N'allez pas plus loin, je ne ſuis point à vendre, & tout ce que je cherche, eſt ici.

RICHARD.

J'entends. Vous aimez Léonard.

DONA HÉLÉNA.

Et Dom Juan ne mériteroit-il pas bien la préférence ?

RICHARD.

C'eſt lui qui poſſede votre cœur !

DONA HÉLÉNA.

Il eſt mon maître, & voilà tout. Amoureux comme il l'eſt d'une femme qu'il veut épouſer, il ne s'amuſeroit pas à d'autres.

RICHARD.

Eh bien, recevez-moi pour votre eſclave, à vous, adorable Indienne ; & pour gage de ma ſoumiſſion, acceptez ce diamant. Quelque brillant qu'il ſoit, il recevra plus d'éclat de votre main, qu'il ne pourra lui en donner.

DONA HÉLÉNA.

S'il faut vous parler férieuſement, je vous avertis pour la derniere fois,

de cesser des tentatives dont vous n'avez rien à espérer.

RICHARD.

Eh bien, je vous acheterai de Dom Fernand.

DONA HÉLÉNA.

M'acheter ! sachez que tout votre bien ne suffiroit pas pour payer la courroie d'un de mes souliers ; mais voilà l'homme que j'attendois, retirez-vous.

RICHARD.

Je saurai, à force d'adresse ou d'argent, réduire cette impertinente fierté. (*Il s'en va.*)

SCENE XII.

DONA HÉLÉNA, FABIO.

FABIO.

VOILA Dom Juan qui me suit. Il a voulu venir vous recevoir.

DONA HÉLÉNA.

Cela est bon. Retournez au logis.

Son pere m'a chargée de lui parler sans témoins.

FABIO.

Je reviendrai vous prendre dans une heure. Mais qui étoient les freluquets qui vous parloient-là ?

DONA HÉLÉNA.

Des étourdis qui me faisoient des propositions.

FABIO.

Des propositions ! Vive-dieu, si je les y retrouve, ils sentiront si j'ai la main légere. Des propositions !

DONA HÉLÉNA.

Est-ce par-là que vient Dom Juan ?

FABIO.

Oui.

DONA HÉLÉNA.

A revoir donc.



SCENE XIII.

DONA HÉLÉNA, DOM JUAN, PÉDRO.

DOM JUAN.

Je ſuis au déſeſpoir, Pédro. Elle n'y eſt point, & on ne ſait où elle eſt.

PÉDRO.

Que vouliez-vous qu'elle fît ? Son oncle & ſon couſin lui ont fait violence, apparemment.

DOM JUAN.

A quelle violence pouvoit elle céder, quand elle étoit inſtruite que je devois revenir pour lui donner la main ?

PÉDRO.

Oui. Mais vous avez été ſi longtems, qu'elle aura conçu quelque inquiétude. Il n'y a rien de ſi facile à abattre & à tourner que l'eſprit d'une femme.

DOM JUAN.

Non, non, elle m'a trompé la perfide, & elle a voulu me tromper. J'en

vois la preuve dans le ſilence de ſes domeſtiques, dans leur affectation à ſoutenir qu'ils ne ſavent ni ce qu'elle eſt devenue, ni qui l'a enlevée. Ah! me voilà revenu de ce funeſte amour. Retournons, retournons à cet état paiſible...

PÉDRO.

Monſieur, croyez moi; voyons d'abord cette Eſclave de votre pere, qui, dit-on, eſt la maîtreſſe de la maiſon, & gardons-nous de changer une ſeconde fois ſi promptement d'uniforme; ce feroit apprêter à rire à toute la ville.

DOM JUAN.

Elle eſt bien faite.

PÉDRO.

Elle a bonne façon.

DOM JUAN.

De ma vie, je n'ai vu de femme d'un plus grand air.

DONA HÉLÉNA.

Le cœur me bat. Monſieur, permettez vous qu'une eſclave vous embraſſe humblement les genoux?...

DOM JUAN.

Qu'entends-je! ciel! ô ciel! quels accens!

PÉDRO.

Vive-dieu, Monsieur; nous rêvons tous deux, je crois.

DOM JUAN, *en se jettant à ses genoux.*

Oui, c'est elle, c'est elle-même. Que je ne perde pas une seule de ces larmes précieuses qui assurent mon bonheur. Ah! Madame! qu'avez-vous fait? où êtes-vous? Par quel étrange événement... Vous ici! vous dans cet équipage!...

DONA HÉLÉNA.

Oui, Dom Juan, oui, c'est moi-même. Et quelle autre que moi auroit osé former le projet que j'ai exécuté? Pour vous rendre le cœur de votre pere, je me suis faite son esclave: pour vous rétablir dans vos droits, j'ai renoncé à tous les miens; je n'y ai point de regret, si vous sentez le prix de ce sacrifice, & si vous m'en donnez la seule récompense dont je sois jalouse, c'est-à-dire, un amour pareil à celui qui en a été le mobile.

DOM JUAN.

Cet esclavage, belle & courageuse Héléna, éternise votre empire & les droits

droits que vous avez bien voulu donner à mon pere, vous en ont acquis de bien sacrés sur moi. Soyez sûr que tout ce que l'amour & la reconnoissance peuvent mettre de sentimens dans une ame, existent dans la mienne, &....

SCENE XIV.

DONA HÉLÉNA, DOM JUAN, PÉDRO, SÉRAPHINE, FINETTE.

PÉDRO.

Séraphine qui vient, Monsieur.

DONA HÉLÉNA.

Qui est cette Séraphine ?

SÉRAPHINE.

On m'a dit que votre Esclave étoit ici. Je suis curieuse de la voir.

DOM JUAN.

Barbe, cette Dame s'appelle Séraphine, la sœur de Léonard, le meilleur ami de mon pere.

DONA HÉLÉNA.

L'ami de Monsieur votre pere a une bien charmante sœur.

SÉRAPHINE.

Elle a assez bonne mine. Je veux la demander à Dom Fernand, pour me servir quand nous serons mariés.

DONA HÉLÉNA.

Quoi ! Madame, c'est avec vous que Monsieur se marie ?

SÉRAPHINE.

Mais du moins on me l'a dit.

DONA HÉLÉNA.

Je suis perdue.

DOM JUAN.

Allez, Barbe, retournez au logis. Vous vous arrêtez ici.

DONA HÉLÉNA.

Vous avez raison, Monsieur; vous n'avez plus besoin de moi. (*Elle veut s'en aller.*)

FINETTE, *à Séraphine.*

Il y a là-bas du monde, Madame, qui vous attend.

SÉRAPHINE.

Qui ?

FINETTE.

Votre bonne amie Isabelle.

SÉRAPHINE.

J'y vais. Pardon, Monsieur, je reviens tout-à-l'heure. (*Elle s'en va.*)

SCENE XV.

DOM JUAN, DONA HÉLÉNA. PÉDRO.

DOM JUAN.

UN moment donc, Barbe. Attendez que Pédro vous reconduise.

DONA HÉLÉNA.

Que j'attende ingrat! & pourquoi faire? Est-ce pour publier ta trahison & ton infamie?

DOM JUAN.

Arrête-la, Pédro.

PÉDRO.

Eh! Madame, doucement. Ne sortez point sans savoir le sens des folles expressions de cette belle Dame qui vous a tant choquée.

DONA HÉLÉNA.

Eh ! que m'importe de le ſavoir ? N'eſt-il pas aſſez clair par lui-même ?

DOM JUAN.

Si c'eſt à vous à vous plaindre de l'erreur où eſt cette pauvre fille, je ſuis coupable, je l'avoue, & digne de toute votre indignation.

DONA HÉLÉNA.

Que venez-vous me dire, perfide ? N'ai-je pas entendu ? Ce qu'elle a dit eſt-il ſuſceptible d'interprétation ?

DOM JUAN.

Si vous refuſez de m'écouter, je ne me juſtifierai jamais.

DONA HÉLÉNA.

Voilà donc le prix de ma liberté. Voilà donc comme tu me payes de ce que j'ai fait. Ah ! malheureuſe ! lis, cruel ! lis ſur mon viſage les monumens de ma foibleſſe & les preuves de ta lâcheté !

PÉDRO.

Madame, avec ce déſeſpoir vous lui mettez la mort dans le cœur, &, en vérité, il eſt innocent.

DONA HÉLÉNA.

Innocent ! qu'il aille chercher quelque infortunée plus crédule, à qui il puisse le persuader. Pour moi, je vais ensevelir, loin d'ici, ma honte & ma douleur. Adieu.

DOM JUAN.

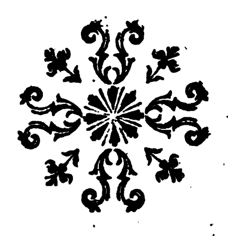
Suis-la.

PÉDRO.

J'y cours.

DOM-JUAN.

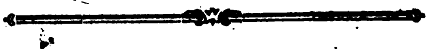
Je suis perdu & mon malheur est au comble.





TROISIEME JOURNÉE.

Entre cette Journée & la précédente il s'est encore écoulé plusieurs jours.



SCENE PREMIERE.

FLORENCIO, RICHARD.

FLORENCIO.

VOILA donc où aboutissent les emportemens des peres. Dom Juan est à présent avec le sien mieux que jamais.

RICHARD.

Son titre seul emporte son excuse. Voilà pourtant Dom Juan bien heureux d'avoir pu se réconcilier avec lui.

FLORENCIO.

Ne le redoutez-vous pas un peu? Pour moi je le croirois presque amoureux de sa belle Esclave. Ne remarquez-vous pas son assiduité à la maison?

RICHARD.

Je n'ose même y penser. Mon choix m'humilie déja assez sans que j'aille encore m'avilir par des soupçons deshonorans pour moi par leur objet.

FLORENCIO.

Est-il possible qu'une fille de cette espece ait tant de pouvoir sur vous, tandis que vos vœux seroient si bien reçus ailleurs.

RICHARD.

Ah! mon ami, l'amour ne consulte point la raison, quand il engage un cœur.

SCENE II.

RICHARD, FLORENCIO, DOM FERNAND, FABIO.

DOM FERNAND.

Il y a là-dedans quelque chose que je ne comprends pas ; Barbe n'est plus gaie comme elle l'étoit. Elle avoit autrefois l'air si satisfait, aujourd'hui c'est la tristesse même.

FABIO.

Eh! eh! Monſieur, voilà Dom Juan de retour; toute votre tendreſſe eſt pour lui; Barbe eſt un peu négligée, & peut-être que cela l'afflige.

DOM FERNAND.

Quoi! tu crois qu'elle ſeroit jalouſe de mes égards pour mon fils, qu'elle prétendroit être au même rang avec lui dans mon cœur!

FABIO.

Mais quand cela ſeroit, à qui la faute, s'il vous plaît? N'avez-vous pas commencé par la traiter comme votre propre fille? Voilà un grand changement. Il eſt tout naturel qu'elle s'en reſſente, à moins qu'il ne faille attribuer ſa mélancolie à quelque intrigue qu'elle trameroit avec ce Gentilhomme qui rode jour & nuit autour de chez vous.

DOM FERNAND.

Oh! le Capitaine qui me l'a vendue m'a cautionné ſa ſageſſe.

FABIO.

Si ce n'eſt pas cela, elle eſt donc jalouſe dans l'ame de la réception que vous avez faite à Dom Juan.

DOM FERNAND.

Est-ce là le Gentilhomme dont tu parlois tout-à-l'heure ?

FABIO.

Lui-même.

RICHARD, *à Florencio.*

J'ai imaginé un moyen pour mettre fin à mon suplice ; car sans la ressource de l'art, je ne viendrois jamais à bout de toucher ce cœur-là.

FLORENCIO.

Elles s'accommodent mieux de leurs égaux ; mais après tout, que ne l'achetez-vous ?

RICHARD.

Il n'y faut pas penser ; il ne la donneroit pas pour un million : mais je crois qu'il nous regarde, éloignons-nous. *Ils s'en vont.)*



SCENE III.

DOM FERNAND; FABIO.

DOM FERNAND.

Si elle devenoit trop difficile, je ſaurois bien lui apprendre à reſpecter ma maiſon.

FABIO.

Ce ne ſont peut-être que des fumées de jeunes gens, de ces projets évaporés qui ſont fondés ſur la baſſeſſe de l'état de cette fille & la facilité apparente de réuſſir auprès d'elle.

DOM FERNAND.

Dom Juan tarde bien à revenir.

FABIO.

La chaſſe mene ſouvent plus loin qu'on ne veut.

DOM FERNAND.

Je ne ſuis pas fâché de lui en voir le goût. Peut-être cela lui fera-t-il perdre celui du mariage?

SCENE IV.

DOM FERNAND, FABIO, DOM JUAN, DONA HÉLÉNA.

DOM JUAN.

TENEZ mon cheval, Fabio. Pédro est resté bien loin derriere moi. Ah! Monsieur, vous êtes ici! Je rends graces au ciel de vous trouver ici en bonne santé.

DOM FERNAND.

Soyez le bien arrivé, mon fils. Avez-vous été heureux dans votre chasse? Il y a un siecle que je ne vous ai vu.

DOM JUAN, *en lui baisant la main.*

Vous m'accablez toujours de témoignages d'amitié. Je veux vous raconter...

DOM FERNAND.

Reposez-vous d'abord.

DOM JUAN.

Je ne suis pas las. Ecoutez-moi.

DOM FERNAND.

Non, non, nous aurons du tems de

reſte. Débottez-vous. Hola ! quelqu'un.

DONA HÉLÉNA.

Que ſouhaitez-vous, Monſieur ?

DOM FERNAND.

Tirez les bottes à mon fils.

DOM JUAN.

A moi ! non mon pere, je ſuis bien comme cela.

DOM FERNAND.

Voilà bien des façons. Eſt-elle donc ici plus qu'une autre ? Aſſeyez-vous & donnez vos bottes.

DOM JUAN.

Pédro va arriver dans un moment.

DOM FERNAND.

Ah ! quelle opiniâtreté !

DOM JUAN.

Allons, j'obéis.

DOM FERNAND.

Bon ; je vais vous attendre pour dîner. (*Il s'en va.*)

SCENE V.

DONA HÉLÉNA, DOM JUAN.

DOM JUAN.

Que je ſuis honteux du miniſtere auquel vous alliez vous avilir ! Arrêtez donc, ma belle maîtreſſe !

DONA HÉLÉNA.

Non, Monſieur, non, donnez vos bottes.

DOM JUAN.

J'attends que mon pere ſoit éloigné pour vous donner mille baiſers.

DONA HÉLÉNA.

Donnez les bottes, vous dis-je ?

DOM JUAN.

Embraſſez-moi.

DONA HÉLÉNA.

J'aimerois mieux mourir.

DOM JUAN.

Oh ! allons-nous encore nous piquer. Je ne voulois point vous rappeller la mauvaiſe humeur que j'ai eue en vous voyant parler à un homme

qui n'eſt que trop propre à en donner. En vous voyant j'ai tout pardonné, tout oublié.

DONA HÉLÉNA.

Vous êtes bien indulgent, Monſieur. Mais comment oſez-vous me faire ainſi un crime de parler à un homme hors de notre maiſon, vous qui allez à tous momens trouver Séraphine dans la ſienne ?

DOM JUAN.

J'y ſuis forcé malgré moi.

DONA HÉLÉNA.

La violence eſt douce ?

DOM JUAN.

Vous vous trompez.

DONA HÉLÉNA.

Vous devriez être aſſez équitable pour ſentir qu'il ne dépend pas de moi de n'être point rencontrée par cet homme dans la rue, quand je rentre ou que je ſors. Mais vous, Monſieur, vous, quelle eſt votre excuſe quand vous vous livrez volontairement à une aſſiduité qui me déſeſpere ?

DOM JUAN.

Tu me tues, ma chere ame, avec

ce ton poli & tous ces Monsieur dont tu assaisonnes tes reproches. Je t'adore, & du moment où je t'ai ouvert mon cœur, l'amour n'y a plus souffert d'autre image que la tienne.

DONA HÉLÉNA.

Vous oubliez que vous parlez à votre Esclave, Monsieur.

DOM JUAN.

Ah! c'est pousser les choses trop loin aussi. Eh bien! j'ai tort; je te demande grace à genoux; mais cesse de me déchirer par ces horribles *vous* qui me poignardent. Hélas! si tu m'avois pu voir tantôt à la chasse tandis que les autres se livroient au plaisir, moi seul, assis au bord d'une fontaine, j'en augmentois le cours par l'abondance de mes larmes.

DONA HÉLÉNA.

Et c'étoit pour Séraphine qu'elles couloient?

DOM JUAN.

Pour le coup je n'y tiens plus. Eh bien! je serai aussi imprudent, aussi extravagant que vous êtes obstinée, cruelle. Venez ici, mon pere, venez: voilà cette même Héléna avec laquelle

j'ai prétendu m'unir : venez vous venger & me punir.....

DONA HÉLÉNA.

Que faites-vous ?

DOM JUAN.

Laissez-moi.

DONA HÉLÉNA.

Arrêtez, mon cher ami.

DOM JUAN.

Que dites-vous ?

DONA HÉLÉNA.

C'est mon cœur qui a parlé.

DOM JUAN.

Le mien lui répond, & vous jure une fidélité éternelle.

DONA HÉLÉNA.

Il faut encore me jurer autre chose.

DOM JUAN.

Et quoi ?

DONA HÉLÉNA.

De ne plus voir Séraphine qui se flatte de devenir votre épouse.

DOM JUAN.

Je vous le promets, & de n'en avoir jamais d'autre que vous.

DONA HÉLÉNA.

Et Séraphine?

DOM JUAN.

Je ne la verrai de ma vie.

DONA HÉLÉNA.

Je ſuis contente. Votre pere appelle, ne le faites point attendre de peur qu'il ne ſoupçonne notre intelligence. (*Dom Juan s'en va.*)

SCENE VI.

DONA HÉLÉNA, *ſeule.*

Si l'amour a ſes peines, il a bien auſſi ſes douceurs. Il a détruit dans mon ame tout ſentiment de jalouſie. Qu'ai-je à craindre? Son cœur étoit ſur ſes levres. Non, il ne me trompe point; la moindre défiance feroit un outrage pour lui, & un malheur pour moi. Tais-toi, importune jalouſie, & laiſſe-moi goûter en paix le plaiſir de compter ſur la parole d'un amant fidele.

SCENE VII.

DONA HÉLÉNA, FINETTE.

FINETTE.

BONJOUR, belle Barbe : peut-on vous dire un mot en paſſant ; car on ne vous voit plus.

DONA HÉLÉNA.

Que voulez-vous, ma chere amie ; depuis que le fils de la maiſon eſt de retour, nous avons tant d'ouvrage que nous ne pouvons pas ſortir un moment. Comment va votre maîtreſſe, Séraphine ?

FINETTE.

Ne m'en parlez pas, c'eſt un diable. On a bien raiſon de dire qu'il n'y a rien de ſi difficile à contenter qu'une fille qui a l'amour en tête : elle nous fait enrager du matin au ſoir. Elle eſt ſans ceſſe à ſa toilette, arranger ſes bijoux, ſa coëffure : elle ſe mire, elle ſe redreſſe ; elle va ſans ceſſe de ſa fenêtre à ſon miroir, & du miroir à

la fenêtre, & elle est d'une humeur.....

DONA HÉLÉNA.

Notre Maître la voit-il souvent?

FINETTE.

Il n'en bouge.

DONA HÉLÉNA.

D'auprès d'elle?

FINETTE.

C'est un de nos meubles.

DONA HÉLÉNA.

Ils s'aiment donc beaucoup?

FINETTE.

Ils soupirent à l'unisson avec une tendresse, une continuité (5).....

DONA HÉLÉNA.

Ils vont donc se marier?

FINETTE.

Mais ils le disent.

DONA HÉLÉNA.

Quel sujet vous amene?

---

(5) L'Espagnol dit : *Suspiran como borricos en prado.* Ils soupirent comme des baudets dans un pré. On me pardonnera sans doute de ne m'être pas piqué d'une fidélité littérale.

FINETTE.

Je venois pour rendre à Dom Juan une lettre d'attrape, mais où il y a bien du mystere.

DONA HÉLÉNA.

Qu'entendez-vous par-là ?

FINETTE.

Ne me le demandez pas, car je ne saurois vous le dire.

DONA HÉLÉNA.

A moi ! & où est donc l'amitié ?

FINETTE.

Je ne saurois.

DONA HÉLÉNA.

Et si je jure de n'en pas parler.

FINETTE.

Oh ! vous en parleriez toujours.

DONA HÉLÉNA.

Ecoutez : je suis votre véritable amie, & je veux bien vous pardonner cette défiance. Donnez-moi la lettre ; Dom Juan repose parce qu'il est parti ce matin de très-bonne heure pour la chasse, & qu'il est revenu tard : à son réveil je la lui rendrai. Quant au mys-

tere, je ne veux point le ſavoir puiſque vous vous défiez de moi.

FINETTE.

Si vous juriez bien fort.....

DONA HÉLÉNA.

Oh! qu'à cela ne tienne. Puiſſé-je, ſi j'en ouvre la bouche, ne revoir jamais l'Amérique & Lima.

FINETTE.

Cela eſt bon. Eh bien! ſachez qu'une de nos voiſines..... Mais perſonne ne peut-il nous entendre?

DONA HÉLÉNA.

Il n'y a perſonne.

FINETTE.

La vieille Félicia, cette ſorciere célebre, a jetté ſur le papier un charme pour forcer Dom Juan à ſe marier. Rendez-le lui en main propre: de la diſcretion, & adieu.

DONA HÉLÉNA.

Je n'en ouvrirai la bouche à ame qui vive.

FINETTE.

Bonſoir; je vais cauſer un moment avec ce petit Page auprès duquel vous m'avez vue une fois.

SCENE VIII.

DONA HÉLÉNA, *seule*.

QUE le bonheur dure peu. Hélas! qu'est-ce que j'attends? Qui m'arrête? Qui me retient ici dans l'humiliation dont je dévore l'amertume? & pour qui? Ah! le perfide! il n'y a qu'un moment qu'il me juroit en pleurant que j'étois son ame & sa vie. Le scélérat! un quart-d'heure auparavant il en disoit autant à ma rivale.

SCENE IX.

DONA HÉLÉNA, DOM JUAN, PÉDRO.

DOM JUAN.

JE ne saurois reposer.

PÉDRO.

Cela n'est pas étonnant : vous avez assez d'affaires pour être occupé.

DOM JUAN.

Ma chere Héléna.....

DONA HÉLÉNA.

Ne comptez plus m'abuſer déſormais comme par le paſſé : je ne vous dirai plus que je m'en vais, mais je vous annonce que je reſte ici pour voir un peu ce que vous oſerez faire de moi. Je veux être témoin de votre mariage, & je voudrois qu'il ſe fît aujourd'hui, alors je m'en retournerois chez moi, Dom Juan, ſatisfaite & tranquille : j'y trouverai mon oncle & mon couſin. S'ils n'y ſont pas, ils ne tarderont pas à s'y rendre, & j'aurai peut-être le bonheur d'oublier dans leurs bras toutes les trahiſons dont j'aurai été l'objet & la victime.

DOM JUAN.

L'étonnement m'ôte la parole. Que veut dire ceci, Pédro ?

PÉDRO.

C'eſt un mauvais vent, Monſieur, qui a ſoufflé, & la girouette s'en eſt ſentie.

DOM JUAN.

Quelle étrange inconſéquence ! Quoi !

vous ne pouvez rester une heure dans la même assiette d'esprit?

DONA HÉLÉNA, *en pleurant.*

Ah! malheureuse! où suis-je & qu'ai-je fait?

DOM JUAN.

Idole de mon ame! mais je viens de te quitter. Un baiser de ta bouche a été le gage de la paix. Quelle nouvelle idée a donc pu ainsi te renverser l'esprit?

DONA HÉLÉNA.

Vous feignez de l'ignorer. Démentez donc ce témoin qui vous accuse, ce papier chargé des secrets de l'enfer & destiné à redoubler dans ton cœur la flamme criminelle qui le consume. Une esclave de Séraphine vous l'apportoit; mais ni vous, ni elle, ni moi, ne le verrons, s'il est vrai qu'il ait la vertu d'augmenter l'amour. Que ne suis, hélas! assez heureuse pour en trouver un qui ait celle de l'éteindre.

DOM JUAN.

Mais, Héléna, songez donc que je n'ai aucune part à ces folies, & que

que je ne puis y en avoir. Il y a peu de mal à avoir de la jalousie, quand on en a sujet : mais quand elle n'est fondée que sur des chimeres, c'est le plus cruel poison de la vie.

DONA HÉLÉNA.

Je ne puis répondre à cette sage maxime que par une autre non moins vraie & non moins utile : Malheur à toute infortunée qui compte sur les paroles d'un traître.

PÉDRO.

Ne nous quittez pas.

DONA HÉLÉNA.

Laissez-moi. Je suffoque de rage & de désespoir. (*Elle s'en va.*)

DOM JUAN.

Elle a juré de me rendre fou.



SCENE X.

DOM JUAN, PÉDRO, RICHARD, FLORENCIO.

RICHARD.

Je vais lui en parler.

FLORENCIO.

Paix, j'apperçois Dom Juan.

RICHARD, *à Dom Juan.*

Je cherchois votre pere.

DOM JUAN.

Je crois qu'il repose, en ce moment. Puis-je savoir, Monsieur, ce que vous lui voulez?

RICHARD.

Volontiers, je vais vous le dire. Je pense bien, Monsieur, qu'on a pris garde que je parle souvent à votre belle Esclave. Comme la malignité humaine prend toujours le mauvais côté des choses, je devine que mon assiduité ne plaît pas trop à Dom Fernand. Cependant elle a un motif très-

ſimple. Je voulois amener, à l'amiable, cette fille à avouer combien il y a de tems qu'elle m'a été volée. C'eſt un ſoldat qui s'en eſt amouraché, qui l'a ſéduite ſous promeſſe de mariage, & qui me l'a enlevée pour la faire paſſer en Eſpagne. Elle n'en veut pas convenir; mais, s'il le faut, j'en aurai la preuve.

DOM JUAN.

Monſieur, les yeux nous trompent quelquefois. Il pourroit ſe faire qu'elle ne fît que reſſembler à celle que le ſoldat vous a enlevée.

RICHARD.

Point, point, c'eſt elle-même. On ne ſe reſſemble pas avec cette exactitude-là. Je pourrois bien la reprendre ſans qu'il m'en coûtât un ſol, puiſque c'eſt un vol que l'on m'a fait; mais par égard pour votre maiſon & pour éviter toutes les diſcuſſions, je veux bien vous rendre l'argent qu'elle vous a coûté.

DOM JUAN.

Allez, Monſieur, allez chercher vos preuves, & ne vous flattez pas que tout l'or de l'Amérique ſoit capable

de nous faire relâcher notre Esclave. N'en parlons plus, parce que je démêle vos projets.

RICHARD.

Nous verrons donc à qui elle restera. Si cette affaire-ci pouvoit se vuider avec l'épée, je ne chercherois pas d'autre tribunal.



SCENE XI.

DOM JUAN, PÉDRO.

PÉDRO.

VOILA une insigne coquinerie.

DOM JUAN.

Ce Cavalier pourroit cependant être de bonne foi. Il se peut qu'il soit abusé par le nom ou par quelques traits de ressemblance, & qu'il ait en effet perdu, comme il le dit, une Esclave par les mains d'un soldat. C'est cette idée qui m'a engagé à me contenir.

PÉDRO.

En effet, voilà peut-être la cause

de ces fréquentations qui vous inquiétoient si fort.

DOM JUAN.

J'avoue que j'étois jaloux de lui, comme Héléna l'est de Séraphine; mais quel parti prendre à présent?

PÉDRO.

Mais le plus pressé est de désabuser cette derniere de la persuasion extravagante où elle est, que vous allez vous marier avec elle.



SCENE XII.

DOM JUAN, PÉDRO, FABIO.

FABIO.

De la joie, de la joie, Monsieur. Que me donnerez-vous pour les nouvelles que je vous apporte?

DOM JUAN.

Tout ce que tu voudras.

FABIO.

Les galions sont arrivés.

DOM JUAN.

En a-t on reçu la nouvelle ?

FABIO.

Elle est sûre. Léonard en a la lettre. Sa sœur Séraphine a reçu, à ce sujet, un beau diamant de votre pere, qui nage dans la joie ; & depuis ce moment ils sont ensemble, à conférer je ne sais sur quoi.

DOM JUAN.

Et qui a porté le diamant ?

FABIO.

C'est Barbe, elle-même.

PEDRO.

Voilà un grand événement pour l'Espagne.

FABIO.

Il fera oublier bien des malheurs. Ah-çà, Monsieur, pour la bonne nouvelle que je vous ai donnée, il faut me récompenser, & vous le pouvez faire sans qu'il vous en coûte rien.

DOM JUAN.

Comment !

FABIO.

Vous n'avez qu'une démarche à faire & un mot à dire.

DOM JUAN.

Et c'eſt ?

FABIO.

De parler à Monſieur, pour qu'il me donne Barbe en mariage. Elle eſt de bonne maiſon, quoique Eſclave.

DOM JUAN, *à part.*

Pédro, il ne me manquoit plus que cela.

PÉDRO.

Que voulez-vous faire ? Tout le monde a des yeux pour voir une jolie figure.

DOM JUAN.

En eſt-elle prévenue ?

FABIO.

Je lui en ai dit un mot hier. Elle eſt auſſi-tôt devenue rouge comme du feu.

DOM JUAN.

Cela eſt bon, je lui en parlerai auſſi.

FABIO.

Dieu vous le rende.

DOM JUAN.

Tout eſt d'accord pour me perſécuter aujourd'hui. (*Il s'en va.*)

SCENE XIII.

Le théatre représente la maison de Léonard.

SÉRAPHINE, FINETTE, DONA HÉLÉNA.

SÉRAPHINE.

FINETTE, donne à Barbe cette robe. Pour vous, dites à votre maître combien je lui suis obligée de sa galanterie.

DONA HÉLÉNA.

Elle n'a rien qui ne soit encore au-dessous de ses sentimens pour vous.

SÉRAPHINE.

Mais à propos, Barbe, nous ne nous voyons plus. Nous étions amies autrefois.

DONA HÉLÉNA.

Hélas! Madame, ce reproche m'honore; mais il ne dépend pas de moi de ne le pas mériter. Depuis le retour de Dom Juan, il y a eu tant d'ouvrage pour le remettre en nippes, que

je n'ai pas eu un moment à moi. Auſſi je ſuis faite à faire peur.

SÉRAPHINE.

Il n'y paroît pas. On s'accomoderoit bien de votre négligé.

DONA HÉLÉNA.

Vous êtes trop bonne. Croyez, Madame, que ſi je l'avois pu, je n'aurois pas eu de plus grand plaiſir que celui de vous voir; mais je ſuis ſi malheureuſe!

SÉRAPHINE.

Ce malheur-là me paroîtroit un grand bien.

DONA HÉLÉNA.

Pour moi, il m'eſt bien à charge.

SÉRAPHINE.

Comme j'aime tendrement Dom Juan, rien ne me paroîtroit plus doux que d'être ſans ceſſe occupé pour lui.

DONA HÉLÉNA.

Je penſe bien de même; mais croyez-moi, Madame, cet excès d'attachement ne cauſe que de la peine.

SÉRAPHINE.

Vous êtes bientôt au bout des vôtres. On va nous marier. Dom Fer-

nand est enfin bien convaincu que son fils ne retournera point à l'Eglise.

DONA HÉLÉNA.

Je soupire après le moment où Dom Juan sera marié pour recouvrer ma liberté.

SÉRAPHINE.

Vous l'obtiendrez si j'y puis quelque chose.

DONA HÉLÉNA.

Vous me rendrez la liberté si vous vous mariez? Plût à Dieu!

SÉRAPHINE.

Je l'espere. Mais écoutez-moi, ma bonne amie, vous le voyez souvent, il faut lui dire le plus que vous pourrez de bien de moi.

DONA HÉLÉNA.

On ne peut pas en dire autre chose.

SÉRAPHINE.

Je n'en ferai pas ingrate.

DONA HÉLÉNA.

Vous pouvez compter sur moi.

SÉRAPHINE.

Travaillez bien à l'enflammer. En

pareil cas un tiers peut ſervir très-utilement.

DONA HÉLÉNA.

Il l'eſt déja; mais je n'oublierai rien de ce qui pourra redoubler ſon ardeur.

SÉRAPHINE.

Embraſſez-moi donc, ma chere enfant. Adieu. (*Elles s'en vont.*)



SCENE XIV.

Le théatre change : il repréſente l'appartement de Dom Juan.

DOM JUAN, *en robe-de-chambre.* PEDRO DONA HÉLÉNA.

DOM JUAN.

APPROCHE ce miroir.

PÉDRO.

Pourquoi faire, puiſqu'Héléna eſt ici.

DOM JUAN.

Ne vois-tu pas que ſa mauvaiſe humeur terniroit la glace.

PÉDRO.

Il y a des domeſtiques dans votre appartement : prenez garde à vous. Vous ne ſongez pas que l'amour ſe trahit par des bouderies auſſi dangereuſement que par des careſſes.

DOM JUAN.

Tu as raiſon. (*Il s'habille.*) *A Héléna.* Approchez & mettez-moi ma cravate.

DONA HÉLÉNA.

Je ne le veux pas.

DOM JUAN.

Vous êtes une bonne Eſclave.

DONA HÉLÉNA.

Vous allez avoir une femme, ce ſera à elle à vous rendre ces ſortes de ſervices.

DOM JUAN.

Vous ne voulez donc pas en occuper la place, puiſque vous refuſez d'en remplir les fonctions.

DONA HÉLÉNA.

Quand viendra donc le bienheureux contrat ?

DOM JUAN.

Quel contrat !

DONA HÉLÉNA.

Celui de votre mariage. Ma liberté doit en être le fruit.

DOM JUAN.

Je ne ſuis pas moins empreſſé de voir la reconnoiſſance dont vous menace Richard.

DONA HÉLÉNA.

Quelle reconnoiſſance ?

DOM JUAN.

Une de votre main, où vous avouez que vous lui appartenez, & qu'un ſoldat vous a enlevée de ſa maiſon.

DONA HÉLÉNA.

Pourquoi cela ne ſeroit-il pas ?

DOM JUAN.

Il n'y a rien que de très-croyable. J'admire cet artifice ingénieux, ce moyen ſubtil de vous dérober au pouvoir de mon pere, ſans compromettre votre honneur.

DONA HÉLÉNA.

Et ſi je voulois me retirer, qui pourroit m'en empêcher?

DOM JUAN.

Ah! cruelle, je ne ſuis pas capable de porter la feinte ſi loin; approchez.

DONA HÉLÉNA.

Ce ſeroit pour vous percer le cœur.

DOM JUAN.

Quel langage!

SCENE XV.

DOM FERNAND, DOM JUAN, DONA HÉLÉNA, PEDRO.

DOM FERNAND.

JE ſuis bien aiſe, mon fils, de vous trouver habillé. Léonard eſt ici dès le matin avec le Notaire : entrons & ſignons le contrat qu'ils ont dreſſé. Tous leurs parens & les miens ont vaincu ma répugnance : ſachant que Séraphine étoit la cauſe de la vôtre pour l'état éccléſiaſtique, ils m'ont engagé à vous la donner en mariage, & j'y conſens : tout eſt prêt. Vous voilà marié, & je vous aſſure dès-à-préſent vingt mille ducats de dot.

DOM JUAN.

Quoi! déjà, mon pere, si-tôt! un peu de patience, je vous en supplie.

DOM FERNAND.

Pour Dieu, Dom Juan, finissons: je ne vous conçois pas. Quoi! ni le mariage, ni l'église!

DOM JUAN.

Je me ferai toujours un devoir de respecter vos volontés; mais je vous observe seulement qu'un engagement si sérieux veut être un peu plus réfléchi.

DOM FERNAND.

Comment réfléchi, insolent. Etes-vous digne d'envisager seulement Séraphine? Qu'est-ce donc que cela veut dire? Vous sacrifiez à votre passion pour elle une prébende de cinq mille ducats, & à présent, quand il s'agit de lui donner la main, vous balancez: vous me feriez tourner la tête. Passez là-dedans devant moi.

DOM JUAN.

Je vous suis. Ah! Pédro, je t'en conjure, ne quittes pas Héléna. (*Il entre.*)

DOM FERNAND.

Çà, Barbe; qu'on me nettoie, qu'on me frotte toute la maison, qu'elle soit luisante comme un miroir. Vous faites la moue. Eh! qu'est-ce que c'est que cette figure-là? Vous ne me parlez pas. Ah! carogne, il y a plusieurs jours que je remarque le changement qui s'est fait dans votre humeur: vous croyez que je ne vous devine pas: vous étiez la maîtresse ici, & il vous paroît dur que par ce mariage Séraphine vienne ici pour l'être. Ecoutez, tant que j'ai été seul, j'ai bien voulu me reposer sur vous du gouvernement de ma maison. A présent que je vais avoir une bru, c'est elle que ce soin regardera. Ouais: que dis-tu Pédro de cette mutinerie?

PÉDRO.

Ah, ah, Monsieur, cela ne réfléchit pas. Voilà comme elles sont toutes: quand une fois elles donnent à gauche, la meilleure ne vaut pas le diable.

DOM FERNAND.

Eh bien! si elle fait tant la difficile, nous la vendrons. (*Il s'en va.*)

SCENE XVI.

DONA HÉLÉNA, PÉDRO.

DONA HÉLÉNA.

CIEL! y a-t-il quelque période d'humiliation plus profonde, & puis-je être plus avilie? Ce n'étoit pas assez d'exposer ma gloire, ma réputation, il faut aussi que j'essuie jusqu'aux plus affreux mépris que puisse redouter une Esclave: mais le serois-je donc en effet devenue? Ne suis-je plus moi? Pédro, qu'en dis-tu?

PÉDRO.

Pauvre femme!

DONA HÉLÉNA.

Ai-je donc rêvé que j'étois d'une famille honnête, que je m'appellois Dona Héléna, que j'étois libre, aisée, heureuse? Tout cela n'étoit-il que l'effet d'un songe?

PÉDRO.

Hélas non! mais un songe plus funeste a détruit la réalité: l'amour vous a mise dans les fers. Infortunée! elle me fend le cœur.

SCENE XVII.

DONA HÉLENA, PÉDRO, LÉONARD, SÉRAPHINE, FINETTE.

LÉONARD.

Le Notaire doit être ici.

FINETTE.

J'apperçois Barbe & Pédro.

SÉRAPHINE.

Et Dom Juan, où eſt-il donc?

PÉDRO.

Je le crois là-dedans avec ſon pere & le Notaire.

SÉRAPHINE.

Barbe, vous ne me dites rien, ma chere amie.

DONA HÉLENA.

Madame, je prépare les ſieges où vont s'aſſeoir les Juges qui doivent prononcer mon arrêt.

✱

SCENE XVIII.

DONA HÉLÈNA, SÉRAPHINE, LÉONARD, DOM FERNAND, DOM JUAN, FINETTE, LE NOTAIRE, PÉDRO.

LE NOTAIRE.

IL n'y a plus qu'à ſigner, puiſque voilà la future.

DOM FERNAND.

Ma belle enfant, ſoyez la bien venue.

DONA HÉLÉNA.

J'étouffe de honte & de rage.

SÉRAPHINE.

Vous pouvez compter ſur mon reſpect & ma ſoumiſſion.

DONA HÉLÉNA.

Comment puis-je garder le ſilence?

DOM FERNAND.

Pédro, que dit cette Eſclave?

PÉDRO.

Je ne sais ce qu'elle murmure.

DOM FERNAND.

Qu'elle se taise ou qu'elle s'en aille.

LE NOTAIRE.

Vous savez, Messieurs & Dames, que ce contrat renferme les intentions de toutes les parties.

DONA HÉLÉNA.

Je meurs.

LE NOTAIRE.

Il ne s'agit plus que de signer.

DONA HÉLÉNA.

Non, je ne le souffrirai pas. (*Elle lui arrache le contrat & le déchire.*)

DOM FERNAND.

Eh bien! la folle, elle déchire le contrat, je crois.

DONA HÉLÉNA.

Il me déchiroit le cœur bien plus cruellement.

DOM JUAN, *à part.*

Je ne sais où j'en suis : je frémis de dire qui elle est.

LE NOTAIRE.

Voilà un bel ouvrage.

DOM FERNAND.

Qu'on l'enleve.

DONA HÉLÉNA.

Oui, je suis folle; oui, j'ai perdu la tête; mais n'en accusez que le traître qui m'a renversé l'esprit.



SCENE XIX.

DONA HÉLÉNA, SÉRAPHINE, LÉONARD, DOM FERNAND, DOM JUAN, FINETTE, LE NOTAIRE, PÉDRO, FABIO.

FABIO, *parlant à des gens qui sont dehors.*

ATTENDEZ, Messieurs, je vais avertir que vous êtes-là.

DOM FERNAND.

Qu'est ce qu'il y a Fabio?

FABIO.

On vient, Monsieur, avec un ordre de la justice enlever cette Esclave.

DOM FERNAND.

Laissez entrer les maîtres; mais que les Huissiers s'en aillent. Ce n'est pas aujourd'hui un jour à procès, & il y a bien de l'impolitesse......

SCENE XX.

Les mêmes, FLORENCIO, RICHARD.

RICHARD.

J'IGNOROIS, Messieurs, ce qui se passoit ici. Je vous demande bien pardon de mon indiscrétion; je reviendrai un autre jour.

DONA HÉLÉNA.

Pourquoi donc? puisque je reconnois hautément, volontairement que vous êtes mon maître, & que je vous réclame comme tel : allons, sortons d'ici. J'avoue tout; je suis d'accord de tout. Si j'ai nié la vérité de vos demandes, c'est que j'étois aveuglée par un amour extravagant qui me retenoit ici. Mais il n'en est plus ques-

tion, je reconnois mon tort, marchons.

RICHARD.

En ce cas, Meſſieurs, vous ne vous oppoſerez pas ſans doute à ce que j'enleve une Eſclave qui m'appartient.

DOM JUAN.

Je ne crois pas, Monſieur, que l'emportement avec lequel elle paroît approuver vos droits, ſuffiſe pour les établir. Il tient plus de la folie que de la ſincérité.

DOM FERNAND.

Pour moi j'y conſens, pourvu qu'on me rembourſe les quatre cents écus qu'elle m'a coûté.

RICHARD.

Si elle m'a été volée, je ne ſuis point obligé de rien rembourſer. Mais il y a un moyen de nous concilier. Il n'y a qu'à la ſequeſtrer ſous caution juſqu'à ce que la propriété en ſoit fixée.

DOM JUAN.

En ce cas elle reſtera ici, nous en répondrons.

RICHARD.

Non; mais je consens qu'elle reste entre les mains de Monsieur, (*en montrant Florencio*).

DONA HÉLÉNA.

Et pourquoi donc, puisqu'il est avéré que je suis à vous, fait-on des chicanes? S'il ne tient qu'à l'argent que je ne vous suive, rien de plus aisé. Voilà ce que Dom Fernand a donné de moi dans la même monnoie; qu'il le reprenne & que je sorte d'ici.

DOM JUAN.

Laissez-moi lui parler en particulier un instant. Ecoutez-moi?

DONA HÉLÉNA.

Que me voulez-vous?

DOM JUAN.

Héléna, dans quel horrible embarras me mettez-vous? Je ne suis occupé qu'à chercher un moyen pour mettre à couvert votre réputation & assurer votre bonheur.

DONA HÉLÉNA.

Traître, est-ce une derniere insulte que tu me réservois? Non, je vais suivre ton rival. Je le mettrai en possession

session de mon cœur, de tout ce que j'ai au monde. Je ne te laisserai que tes remords & ta honte. Lâche, ton infamie sera connue & je serai vengée. Adieu.

DOM JUAN.

Arrêtez.

DONA HÉLÉNA.

Je ne le veux pas.

DOM JUAN.

Arrêtez, moitié de ma vie, maîtresse de mon ame, arrêtez.

DOM FERNAND.

Qu'entends-je? quel ton prend-il là avec cette coquine?

RICHARD.

Allons, Barbe.

DOM JUAN.

Un moment; vous êtes tous dans l'erreur à son égard.

RICHARD.

Dans l'erreur! Puis-je me tromper en reprenant mon Esclave où je la trouve?

DOM JUAN.

Jugez si votre méprise est grande,

puisque cette Esclave prétendue est ma femme.

DOM FERNAND.

Sa femme!

DONA HÉLÉNA.

Il est trop vrai.

DOM FERNAND.

Ta femme, malheureux! une Esclave! Maudit soit le jour où elle est entrée chez moi. Emmenez-la, Monsieur, emmenez-la : emportez l'argent encore avec elle.

DONA HÉLÉNA.

Un instant. Je ne suis pas si fort au-dessous de votre fils que vous le croyez, Monsieur : instruite du projet de vengeance que vous aviez formé contre lui, j'ai quitté mon rang, ma famille, mes amis pour venir jouer auprès de vous le rôle de cette Esclave heureuse destinée à conserver à votre propre sang votre succession. Un de mes domestiques m'a vendue à vous : je me suis déguisée au moyen de cette marque qui est volontaire comme vous le voyez. (*Elle l'ôte.*) Je me nomme Dona Héléna, je demeure près de Séville. Je ne fais pas de re-

proches à ce Cavalier qui prouvoit si évidemment que j'ai servi dans sa maison; mais j'abandonne sans regret votre fils à cette Dame à qui il est mieux dû qu'à moi. Je retourne me renfermer dans ma maison après avoir donné au monde un exemple rare, peut-être, de courage & de tendresse.

SÉRAPHINE.

Dans l'admiration où vous me jettez, Madame, je vous cede tous mes droits, ils vous appartiennent trop légitimement.

DOM FERNAND.

Surpris, confondu de tout ce que j'entends, il ne me reste de voix que pour ordonner à mon fils d'embrasser vos genoux, & pour exprimer le regret que j'ai de ne pouvoir mieux récompenser tant de vertu, qu'en l'incorporant à ma famille.

FIN.

LE PRÉCEPTEUR SUPPOSÉ,

En Espagnol,

EL DOMINE LUCAS,

COMÉDIE

DE LOPES DE VEGA CARPIO.



PERSONNAGES.

FULGENTIO, *Vieillard.*

LUCRECIA, *fille de Fulgentio.*

ISABELLE, *cousine de Lucrecia.*

FABRICIO.

ROSARDO.

FLORIANO.

ALBERTO.

DECIO, *Valet de Florencio.*

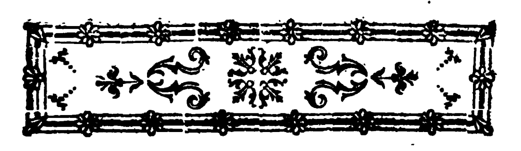
DORISTO, *Intendant de Fulgentio.*

LAVIENO.

NEBRO.

UN CORREGIDOR.





LE PRÉCEPTEUR SUPPOSÉ.



PREMIERE JOURNÉE

SCENE PREMIERE.

On sort d'un combat de taureaux.

FABRICIO, ROSARDO, FULGENTIO, ISABELLE, LUCRECIA, *deux Pages avec des flambeaux allumés.*

FABRICIO.

VOILA une superbe fête.

ROSARDO.

Le taureau s'est bien défendu.

ISABELLE.

J'en ſuis encore toute effrayée.

FABRICIO.

Que dites-vous de ce ſpectacle, Seigneur Fulgentio ?

FULGENTIO.

Ah ! Monſieur, c'étoit encore toute autre choſe dans mon jeune âge. J'ai vu la place bien autrement ornée; tout ceci n'eſt plus qu'un jeu d'enfans en comparaiſon.

ROSARDO.

Oh ! oh ! vous m'étonnez.

FULGENTIO.

Vous n'avez pas d'idée de la magnificence du vieux Duc.

FABRICIO.

La vieilleſſe l'a rendu moins ſenſible à ces ſortes de cérémonies.

FULGENTIO.

Comme tout dépérit ! Avez-vous pris garde qu'il ne s'eſt pas montré un ſeul Cavalier d'apparence dans la place, ni une ſeule femme ſupportable aux fenêtres.

ROSARDO.

Je ne sais si ce que vous dites des Cavaliers est un reproche tacite que vous voulez faire à Monsieur & à moi; mais vous devriez être plus équitable envers Mademoiselle votre fille & sa cousine. Quant à nous, je n'ai pu me présenter aux courses, parce que mon cheval est boiteux, & l'amitié de Monsieur pour moi ne lui a pas permis de paroître à une cérémonie dont un accident m'excluoit ainsi.

FABRICIO.

J'avois mon équipage tout prêt, & je me suis montré avec assez d'honneur dans les autres occasions, pour que l'on me pardonne d'avoir manqué celle-ci.

FULGENTIO.

Quoi! pas une lance, pas un Cavalier! fi, cela est honteux; sans cet Etranger qui a si bien combattu à pied, je sortois.

ROSARDO.

Vous parlez de cet écolier de Salamanque (6).

(6) Ecolier ne veut pas dire un enfant.

FULGENTIO.

De lui-même.

LUCRECIA.

Qu'il est brave !

ROSARDO.

Il a l'air d'être encore plus insolent; mais il n'étoit pas seul ; il y avoit encore d'autres braves gens avec lui.

FULGENTIO.

C'est à eux seuls qu'on a l'obligation du peu d'agrément qu'a eu la fête : mais nous voilà chez nous; si vous ne voulez pas entrer, Messieurs, adieu.

FABRICIO.

Je vous souhaite le bon soir & sans rancune, quoique vous nous ayez un peu maltraités.

Alors, dans toute l'Europe, & aujourd'hui même encore en Espagne, les études duroient long-tems : à trente ans on portoit encore le nom d'écolier. Ce n'étoit pas assurément que l'on sortît plus savant des Colleges ; mais on y entroit plus tard & l'on y apprenoit beaucoup plus de choses inutiles.

FULGENTIO.

Bonsoir donc..... Passez, vous autres.
(*Il fait rentrer Lucrecia & Isabelle, & les suit.*)

SCENE II.

ROSARDO, FABRICIO.

ROSARDO.

Ce vieillard-là m'a couvert de confusion avec ses reproches.

FABRICIO.

Que j'ai porté d'envie à cet heureux écolier! Quels beaux coups d'épée il a donnés.

ROSARDO.

On ne peut pas s'en mieux tirer. C'est un maître homme.

FABRICIO.

Comment! rien ne tenoit devant lui. J'avoue que j'en suis furieusement jaloux.

ROSARDO.

Pour moi j'en ſuis jaloux de toutes manieres.

FABRICIO.

Mais je ne ſuis pas ſans inquiétude. Il m'a paru que Lucrecia en faiſoit bien du cas.

ROSARDO.

Et Iſabelle : avez-vous vu avec quel fèu elle faiſoit des vœux pour lui quand il approchoit de l'animal? J'ai encore le cœur tout rempli des mouvemens qu'y excitoit cette voix ſi intéreſſante. Ah! qu'il eſt aiſé d'être hardi avec de pareils encouragemens : ſi elle m'en avoit dit autant, j'aurois défié non pas un taureau, mais tous les tigres & tous les lions du monde.

FABRICIO.

Lucrecia n'étoit pas moins animée, ni moins ardente en ſa faveur. Ah! Roſardo que nous avons mal fait de ne pas entrer aux courſes?

ROSARDO.

N'apperçois-je pas ce fortuné mortel?

SCENE III.

FLORIANO & ALBERTO *richement habillés, mais en se cachant le visage*, FABRICIO, ROSARDO.

FABRICIO.

A quoi le reconnoissez-vous ?

ROSARDO.

A ce manteau galonné que j'ai vu cent fois couvrir le taureau.

FABRICIO.

Voulez-vous essayer s'il sera aussi vaillant avec des hommes ?

ROSARDO.

Le vainqueur d'un animal si fier peut-il redouter des hommes ?

FABRICIO.

Une épée inspire plus de crainte que des cornes. Mais, au reste, puisqu'il est étranger & qu'il part demain, nous serons bientôt en repos de son côté.

ROSARDO.

Avez-vous vu sa figure?

FABRICIO.

Il semble qu'il affecte de la cacher. Plus je l'examine & moins je le vois. Mais allons, que nous importe après tout de le connoître? (*Ils s'en vont.*)



SCENE IV.

FLORIANO, ALBERTO.

ALBERTO.

VOUS en êtes donc bien vivement frappé!

FLORIANO.

Je suis déja venu ici plusieurs fois dans l'espérance de lui avouer ma passion; mais je n'ai jamais osé hasarder de lui parler.

ALBERTO.

Et aujourd'hui, que comptez-vous faire?

FLORIANO.

Je vois bien qu'il faudra m'en re-

nir à avoir tué un taureau, & à brûler dans le ſilence.

ALBERTO.

En vérité, voilà une étrange façon de faire l'amour. Quoi! vous vous en tiendrez à faire le boucher ſous les yeux de votre maîtreſſe? Eh morbleu! ſuffit-il d'être hardi à détacher un coup d'épée contre une pauvre bête qui ne vous a point fait de mal, tandis que vous tremblez d'aborder une beauté qui ne vous en veut ſûrement pas?

FLORIANO.

Que voulez-vous, mon cher ami? je ne puis vaincre ma timidité; mais j'ai trouvé un moyen pour l'éluder. Allez, retournez à Salamanque, publiez-y que je ſuis à Madrid & que je dois revenir dans peu.

ALBERTO.

Je ne vous quitte point.

FLORIANO.

Il le faut. L'endroit eſt trop petit pour que nous puiſſions y demeurer tous deux ſans être connus, & mon projet a beſoin du plus grand myſtere.

ALBERTO.

Quel eſt ce projet?

FLORIANO.

Vous ſavez qu'il ſe répand ſouvent dans les environs de Salamanque, des écoliers mandians qui vont chercher dans la charité publique des reſſources pour achever leurs études (7).

ALBERTO.

Eh bien!

FLORIANO.

Je deviendrai l'un d'eux.

ALBERTO.

L'idée eſt belle; & que vous en promettez-vous?

(7) Ce trait n'eſt que trop réel. Rien ne ſurprend davantage en Eſpagne les étrangers capables de réfléchir. Les Villes où il y a des Univerſités ſont inondées de gueux qui viennent fiérement demander l'aumône en qualité de *pauvres étudians*. C'eſt un des plus grands vices de l'adminiſtration Eſpagnole, que la multiplicité des Colleges & le dégoût des travaux utiles qui en eſt le fruit. Les études en général ne ſont pas faites pour les pauvres: tout Royaume où on leur permet de s'y adonner, marche à ſa ruine.

FLORIANO.

Je trouverai moyen de la voir & de lui parler.

ALBERTO.

Et après.

FLORIANO.

Je ne sais; je ferai ce que l'occasion & l'amour me conseilleront.

ALBERTO.

Et où trouverez-vous de quoi vous déguiser ainsi ?

FLORIANO.

Je prendrai les haillons de ce drôle qui nous sert. Envoyez-le moi tout-à-l'heure ici.

ALBERTO.

Quoi! prétendez-vous le voler ?

FLORIANO.

Oui, je m'accomoderai de sa vieille soutanelle, de son manteau ras & de son chapeau déchiré. L'amour à qui ces dépouilles seront consacrées, les ennoblira à mes yeux.

ALBERTO.

Je vais vous l'envoyer. (*Alberto entre dans la maison.*)

SCENE V.

FLORIANO, *seul.*

Cette Scene consiste toute entiere dans un sonnet absolument intraduisible, dont le sens est que si l'amour avoit perdu ses fleches & l'enfer ses flammes, les unes & les autres se trouveroient dans le cœur de cet amant: que ses larmes pourroient suppléer aux eaux de la mer, ses soupirs à l'air qui soutient les oiseaux, & son désespoir au venin de tous les serpens du monde. Lopes de Véga est rempli de ces ridicules morceaux: Calderon est bien plus sage, & cependant Lopes de Véga passe en Espagne même pour un homme très-supérieur à Calderon. C'est ainsi que parmi nous tant de gens ont cru Corneille bien préférable à Racine, & que de nos jours même les esprits de cette classe hésitent à mettre l'Auteur de Zaïre au rang qui lui appartient parmi les Auteurs tragiques.

SCENE VI.

FLORIANO, DECIO.

DECIO.

VOYEZ la belle heure pour faire ſortir un pauvre étranger.

FLORIANO.

Il faut lui faire peur.

DECIO.

Celui qui m'envoie eſt un maître fou; mais je le ſuis encore bien davantage, moi, de lui obéir. A qui demander le chemin à l'heure qu'il eſt? Il n'y a pas un homme debout ſur la terre, ni une étoile au ciel. Ahi, ahi, le moindre petit bruit me fait friſſonner; je meurs de peur. Ah! je ſuis perdu, j'apperçois quelqu'un: je ſuis mort.

FLORIANO.

Qui va là?

DECIO.

Je m'en doutois bien.

FLORIANO.

Qui va là ?

DECIO.

Un pauvre étudiant.

FLORIANO.

Un étudiant! tant mieux.

DECIO.

Et de Salamanque encore, Monſieur.

FLORIANO.

Vous avez peur, je crois : là, là, raſſurez-vous & mettez votre chapeau ; le ſerein eſt dangereux.

DECIO.

Vous avez raiſon, en vérité.

FLORIANO.

De quel pays êtes-vous ?

DECIO.

De Compoſtelle.

FLORIANO.

Ah! vous êtes Galicien (8).

---

(8) Il y a en Eſpagne ſur le compte des Galiciens, les mêmes préjugés qu'en France ſur celui des Normands, &c, des Manceaux, &c.

DECIO.

Cela eſt vrai.

FLORIANO.

Et qu'êtes-vous venu faire ici ?

DECIO.

Eh! je ſuis venu avec deux autres Bacheliers pour combattre des taureaux que nous avons vigoureuſement menés.

FLORIANO.

Vous êtes en condition, apparemment!

DECIO.

Oui; je ſers le plus vilain maître, le plus plat faquin qu'il y ait en Europe. Jugez-en par mon équipage.

FLORIANO.

A quoi vous occupe-t-il ?

DECIO.

A panſer une méchante roſſe, & à le ſervir à table.

FLORIANO.

Et où eſt-il votre maître ?

DECIO.

Ici.

FLORIANO.

Qu'y fait-il ?

DECIO.

Ma foi il y prépare de quoi faire mourir de chagrin ſon pauvre pere qui eſt déja vieux.

FLORIANO.

D'où eſt-il ?

DECIO.

De Madrid.

FLORIANO.

Eſt-il gentilhomme ?

DECIO.

Bon ! gentilhomme ! il eſt roturier comme moi, & à l'entendre il deſcend au moins du Cid.

FLORIANO.

Ah, ah, gredin, c'eſt donc ainſi que vous gagnez le pain & les gages que je vous donne.

DECIO.

Ah ! Monſieur, je ne vous reconnoiſſois pas : excuſez, c'eſt que je ſuis ivre.

FLORIANO.

Ceci te fera cuver ton vin. (*Il le bat.*)

DECIO.

Par pitié......

FLORIANO.

Vîte, quitte-moi ce manteau.

DECIO.

Qu'à cela ne tienne.

FLORIANO.

Et cette ſoutanelle & ce chapeau.

DECIO.

Mais cela devient ſérieux.

FLORIANO.

Tôt donc.

DECIO.

Je vois ce que c'eſt : vous voulez me voir tout nud ; votre volonté ſoit faite.

FLORIANO.

Bon ! va-t-en à préſent.

DECIO.

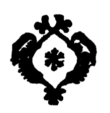
Me voilà bien habillé.

SCENE VII.

FLORIANO, *seul.*

VOILA qui va bien. C'est donc là mon passe-port pour m'approcher de la beauté divine qui a pris sur mon cœur un si grand empire. D'autres, pour se présenter à leurs maîtresses, ne se croyent jamais assez élégamment parés. Moi, pour parvenir à voir la mienne, il faut que je me déguise sous ces haillons. Qu'importe après tout si je réussis, & si cet extérieur de la misere peut me conduire à la félicité?

(*Il s'habille & s'en va.*)



SCENE

SCENE VIII.

ISABELLE, LUCRECIA.

LUCRECIA.

Eh bien! l'avez-vous vu à votre aiſe?

ISABELLE.

Je n'ai pu m'en laſſer.

LUCRECIA.

Ne vous auroit-il pas inſpiré un peu d'amour?

ISABELLE.

A moi!

LUCRECIA.

Et à qui donc?

ISABELLE.

Il m'a paru bien, & voilà tout.

LUCRECIA.

Et à moi de même, car j'ai des yeux auſſi.

ISABELLE.

Si je voulois me l'attacher, rien ne ſeroit ſi aiſé. Je ſais déja qu'il demeure à Salamanque.

LUCRECIA.

Bon! vous ne penſez pas à cela. Vous êtes liée à Roſardo.

ISABELLE.

Liée! & comment?

LUCRECIA.

Mon pere lui a permis de vous voir comme un homme qui devoit être bientôt votre mari. Le contrat eſt prêt, vous ne pouvez pas reculer.

ISABELLE.

Vous plaiſantez. Sachez qu'il ne tient qu'à moi de tout renverſer d'un mot.

LUCRECIA.

Vous ne voudriez pas donner cette marque de légéreté?

ISABELLE.

Vous prenez un bien grand intérêt à ma conſtance. Ne ſongeriez-vous pas pour vous-même à cet étranger?

LUCRECIA.

Moi! d'où vous vient cette idée? Tout ce que j'en ſais, c'eſt qu'il s'appelle Floriano, qu'il a une force & une adreſſe incomparables: mais du reſte, eſt-ce que je me ſoucie de lui?

Il va partir, s'il n'est déja parti. Nous ne le reverrons plus.

ISABELLE.

Tout cela me donne de l'inquiétude, ma cousine. En nous dissimulant l'une à l'autre nos sentimens, nous finirons par nous trouver rivales. Mais je vois votre pere.



SCENE IX.

ISABELLE, LUCRECIA, FULGENTIO.

FULGENTIO, *parlant à quelqu'un dehors.*

LAISSEZ-MOI faire : je sais comment cela se mene. Ma niece.....

ISABELLE.

Mon oncle.....

FULGENTIO.

C'est vous à qui je voulois parler.

ISABELLE.

Je suis prête à vous écouter.

FULGENTIO.

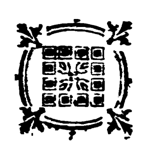
Il se présente une occasion favorable pour vous établir, & en ce moment je ne balance pas à vous préférer à ma propre fille.

ISABELLE.

Je reconnois à ce procédé la noblesse de votre cœur.

FULGENTIO.

Rosardo que vous connoissez..... (*On frappe.*) Qui est là..... Rosardo, donc, qui est un homme riche & de bonne famille..... (*On frappe.*) N'y a-t-il personne pour répondre à la porte?..... Rosardo vous demande en mariage, &.....



SCENE X.

ISABELLE, LUCRECIA, FULGENTIO, FLORIANO, *déguisé comme on l'a vu:*

FLORIANO.

N'y a-t-il personne qui ait compassion d'un pauvre étudiant?

FULGENTIO.

Entrez, mon ami: que souhaitez-vous?

FLORIANO.

Quelques secours, Monsieur, pour....

FULGENTIO.

Volontiers, on va vous donner du pain. (*A Lucrecia.*) Entrez, vous, là-dedans pour lui chercher du pain; il auroit pu prendre mieux son tems.

UN LAQUAIS.

Rosardo, Monsieur, qui est dans le jardin & qui vous demande.

FULGENTIO.

Qu'il monte. (*A Isabelle.*) Vous

voyez quelle vivacité il met dans ses recherches; je vais vous l'amener. (*Il sort.*)

ISABELLE.

Le cruel homme! Que vais-je devenir? (*Elle sort.*)

SCENE XI.

LUCRECIA, FLORIANO.

LUCRECIA, *qui revient.*

TENEZ, l'ami.

FLORIANO.

Madame.....

LUCRECIA.

Approchez.

FLORIANO.

Excusez ma lenteur.

LUCRECIA.

Etes-vous malade?

FLORIANO.

A la mort.

LUCRECIA.

Il n'y paroît pas à votre visage.

FLORIANO.

Mon mal est tout en dedans.

LUCRECIA.

Prenez. (*Elle lui donne du pain.*)

FLORIANO.

De votre main il aura cent fois plus de saveur.

LUCRECIA.

Etes-vous arrivé hier de Salamanque?

FLORIANO.

Oui; mais mon mal ne m'a pas permis de jouir de la fête.

LUCRECIA.

Et quel est donc votre mal?

FLORIANO.

C'est une chaleur excessive.

LUCRECIA.

Ou? au foie?

FLORIANO.

Aux environs.

LUCRECIA.

N'y a-t-il pas de remede?

FLORIANO.

Pardonnez-moi.

LUCRECIA.

Que ne vous guérissez-vous donc?

FLORIANO.

J'y tâche aussi.

LUCRECIA.

Il faut voir le Médecin.

FLORIANO.

C'est ce que je fais, & je me sens déja mieux.

LUCRECIA.

Voilà un écolier de bonne mine. Vous me paroissez un honnête homme.

FLORIANO.

Vous me faites bien de la grace: mais si pour vous plaire il ne falloit qu'avoir une grande envie de réussir, je me sens ce qu'il faut pour cela. En quoi pourrois-je vous être utile?

LUCRECIA.

A moi! mais à rien, je pense.

FLORIANO.

J'ai bien des secrets dont quelques-uns pourroient ne pas vous être indif-

férent. N'avez-vous pas quelquefois quelques petites infirmités?

LUCRECIA.

Il me prend quelquefois des maux de dents assez violens.

FLORIANO.

Dieu soit loué, j'ai de quoi vous soulager. Prenez-moi ce papier, vous y trouverez une priere efficace; il n'y a point de douleur qu'elle n'emporte. (*A part.*) O amour! sois favorable à mon stratagême.

LUCRECIA.

Mais il me vient une idée; puisque vous êtes malade, ne nous quittez pas encore; vous vivrez ici; mon pere est plein de charité; je lui parlerai & vous pourrez vous rétablir auprès de nous (9).

---

(9) Dans l'original c'est Floriano qui propose à Lucrecia de le garder, & cela sous prétexte, dit-il, d'apprendre à écrire à cette fille qui ne le sait pas. Cependant à la fin de la piece il se trouve qu'avant que d'avoir connu Floriano elle a écrit à Fabricio deux lettres qui aident même au dénouement. Cette inconséquence est révoltante & j'ai cru pouvoir la corriger.

FLORIANO.

Comment pourrai-je payer tant de bontés !

LUCRECIA.

Comment vous appellez-vous ?

FLORIANO.

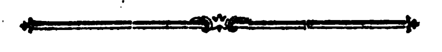
Lucas.

LUCRECIA.

Eh bien, Lucas, entrez là-dedans, je vais travailler à vous y aſſurer un logement.

FLORIANO.

Tout me réuſſit au-delà de mes vœux. (*Il entre.*)



SCENE XII.

LUCRECIA, *ſeule.*

Ce garçon-là a quelque choſe d'intéreſſant dans la phyſionomie : ſes yeux ſemblent même parler tout autrement que ſa bouche. Je ne ſais, il y a là-deſſous quelque choſe de ſingulier. Peut-être ce billet m'éclaircira-t-il. Voyons ſa priere. (*Elle lit.*)

« J'ose à peine, adorable Lucrecia,
» vous découvrir mes sentimens. Ma
» maladie est mortelle si vous ne con-
» sentez à y apporter remede, &
» quelque indigne que je sois de vos
» bontés, je vais mourir si vous ne
» m'en honorez pas. Je me nomme
» Floriano; c'est pour vous seule que
» j'ai si souvent exposé ma vie dans
» les courses auxquelles vous avez
» assisté : elle ne commencera à m'être
» précieuse que du moment où vous
» paroîtrez en faire quelque cas. Mon
» sort dépend de vous. Puisse le Ciel
» vous inspirer des sentimens de dou-
» ceur en faveur du plus humble & du
» plus fidele de vos adorateurs ».

Voilà une admirable recette contre le mal de dent : je ne puis pourtant lui savoir mauvais gré de cette ruse. Entrons & allons méditer sur la réponse que je dois lui faire. Mais j'apperçois mon pere.





SCENE XIII.

FULGENTIO, ROSARDO, LUCRECIA.

ROSARDO.

Ces retards, Monsieur, commencent à me fatiguer. Il est singulier que je trouve tant d'irrésolution après tant de patience.

FULGENTIO.

Vous avez tort. Vous savez qu'elle vous aime; mais toutes les femmes sont comme cela : elles hésitent à l'approche de l'instant décisif; elles semblent éviter ce qu'au fond du cœur elles desirent le plus.

ROSARDO.

Vous tâchez envain de me rassurer. C'est du mépris, & non pas de l'incertitude que me montre Isabelle.

FULGENTIO.

Ce n'est pas de moi que vous auriez à vous plaindre quand même cela

seroit vrai. Je ne dispose pas de son cœur. Mais au reste pour vous faire voir que je ne suis pas complice de son inconstance, si elle persiste dans ses refus, je vous offre Lucrecia ma fille qui, je crois, la vaut bien à tous égards.

ROSARDO.

Parlez-vous sérieusement?

FULGENTIO.

Il ne tient qu'à vous de vous en convaincre. Donnez moi votre parole & la mienne est à vous.

ROSARDO.

Je l'accepte avec autant de transport que de reconnoissance. (*A part.*) Une chose seulement m'embarrasse, c'est manquer à Fabricio. Mais après tout, à quoi vais-je penser? Chacun en ce monde n'est-il pas pour soi? Quelle est la délicatesse à l'épreuve d'une jolie femme, & de trente mille ducats? (*Haut.*) Touchez-là, Monsieur, & tout est dit.

LUCRECIA.

Ciel! qu'entends-je?

FULGENTIO.

Vous ne vous plaindrez plus de

moi, puiſque j'acquitte à mes dépens une dette qui m'eſt étrangere.

ROSARDO.

Vous la payez même avec uſure. Charmante Lucrecia, notre union....

LUCRECIA.

Elle n'eſt pas encore ratifiée, Monſieur; modérez-vous.

FULGENTIO.

Eh! plait-il? N'avez-vous pas entendu que c'étoit ma volonté?

LUCRECIA.

Oui, mon pere, j'ai tout entendu; mais je ſais auſſi que la main de Monſieur étoit réſervée à Iſabelle; elle y compte, & ſon cœur s'eſt livré à des ſentimens qui lui font chérir cette alliance. Permettez que je ne conſente à remplir ſa place que quand je ſerai bien aſſurée qu'elle y renonce.

FULGENTIO.

Elle a raiſon au fond.

ROSARDO.

Je l'avoue; mais Iſabelle ne nous dédira pas.

LUCRECIA.

Je veux en être convaincue.

ROSARDO.

Allons donc la faire expliquer.

FULGENTIO.

Allons. (*Rosardo s'en va, Lucrecia arrête Fulgentio.*)

SCENE XIV.

LUCRECIA, FULGENTIO.

LUCRECIA.

Mon pere, un moment.

FULGENTIO.

Que me veux-tu?

LUCRECIA.

Des filles de mon rang ne peuvent être trop instruites. Il y a ici ce pauvre écolier d'hier qui s'offre à m'enseigner bien des choses. Il est malade : voulez-vous qu'on l'arrête ici quelque tems? & tandis que sa santé se rétablira, je tâcherai de profiter de ses leçons.

FULGENTIO.

A la bonne heure, qu'on lui donne une chambre.

LUCRECIA.

Ne trouverez-vous pas mauvais qu'il vienne quelquefois dans la mienne ?

FULGENTIO.

Non, s'il peut t'être utile. (*Il s'en va.*)

SCENE XV.

LUCRECIA, FLORIANO.

LUCRECIA.

VOILA déja un grand point de gagné : mais comment dois-je l'annoncer à notre homme ?

FLORIANO.

Je viens, Madame, avec la plus cruelle inquiétude savoir ce que vous avez fait. Dois-je partir ou rester ?

LUCRECIA.

Hélas ! mon pauvre Lucas, il y a de mauvaises nouvelles.

FLORIANO.

Vous me déchirez le cœur.

LUCRECIA.

Je ne souffre pas moins que vous.

FLORIANO.

Ma priere est-elle rejettée ?

LUCRECIA.

Non : j'ai éprouvé en la lisant un soulagement que je ne puis exprimer. Ah ! mon cher Floriano, avant que vous vous fussiez présenté ici, mon cœur étoit à vous. Mais qu'y gagnerons-nous ? Mon pere prétend m'obliger à épouser Rosardo.

FLORIANO.

Qu'entends-je ?

LUCRECIA.

Ce qui n'est que trop vrai.

FLORIANO.

Et quel parti prenez-vous ?

LUCRECIA.

Celui de résister jusqu'à la mort.

FLORIANO.

Hélas ! ma chere Lucrecia, à quoi aboutira votre résistance ? Une fille peut elle éluder les ordres d'un pere impérieux ?

LUCRECIA.

Dût-il m'en coûter la vie, je vous ferai fidele.

FLORIANO.

Quel homme est-ce que ce Rosardo?

LUCRECIA.

Un gentilhomme assez estimé.

FLORIANO.

Est-il aimable?

LUCRECIA.

Oui.

FLORIANO.

Eh bien, Madame, épousez-le. Oubliez ce malheureux inconnu qui a osé lever les yeux sur vous & qui ne peut vous offrir qu'un cœur plein d'amour au lieu des douceurs que vous trouverez dans une autre alliance. J'en mourrai; mais qu'importe? Qui suis-je pour espérer qu'en ma faveur vous vous brouillerez avec votre famille, avec vos connoissances? Non, épousez-le, & que je sois seul infortuné.

LUCRECIA.

Que dites-vous? apprenez à me

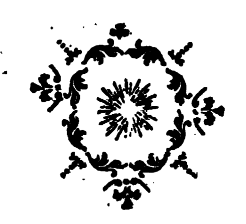
connoître. Ma vie ou ma mort dépendent du succès de votre amour. En continuant de parler comme vous le faites, vous m'indisposeriez plus contre Floriano, que vous ne me réconcilierez avec son rival.

FLORIANO, *en lui prenant la main.*

Comment ai-je pu mériter un si grand bonheur?

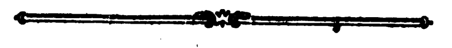
LUCRECIA.

Jouissez-en; je ne demande point de vous d'autre reconnoissance.





SECONDE JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LUCRECIA.

ISABELLE.

Nous voila ſeules, ma couſine, voyons, recommencez-moi un peu votre fable.

LUCRECIA.

Ma fable!

ISABELLE.

Quoi! ce n'eſt pas une allégorie?

LUCRECIA

Quelle idée avez-vous?

ISABELLE.

Oui, une allégorie.

LUCRECIA.

Et qui eſt-ce qui vous fait penſer ainſi?

ISABELLE.

Comme si je ne voyois pas que c'est un détour délicat que vous avez pris pour me faire entendre que Floriano étoit ici, & qu'il venoit me demander en mariage à votre pere.

LUCRECIA.

Ecoutez, ma cousine, je ne l'ai point vu; mais on m'a dit qu'il étoit ici avec un bel équipage, & qu'il vouloit en effet vous obtenir pour femme de mon pere.

ISABELLE.

Est-il possible?

LUCRECIA.

Rien n'est si vrai.

ISABELLE.

Et qu'a répondu mon oncle?

LUCRECIA.

Que malheureusement vous étiez engagée ailleurs.....

ISABELLE.

Comment?

LUCRECIA.

Oui, qu'il en avoit un très-grand chagrin,....,

ISABELLE.

Eh mais, mon Dieu, c'eſt moi que cette réponſe chagrine.

LUCRECIA.

Au reſte, pour le conſoler, il lui a offert ma main.

ISABELLE.

Et l'a-t-il acceptée.

LUCRECIA.

Quand il conſentiroit à cet échange, croyez-vous que je m'y prêtaſſe? (*Bas.*) Je t'attraperai, ma chere couſine.

ISABELLE.

Vous m'aimez trop pour me cauſer cette douleur.

LUCRECIA.

C'eſt mon pere qui convoite la bonne mine & le bien de Floriano. Mais pour moi je ſuis fidele à Fabricio; rien ne peut m'en détacher. C'eſt par cette raiſon que je viens vous avertir d'un tour que l'on prétend vous jouer & à Floriano auſſi, pour le dégoûter de vous.

ISABELLE.

Et quel tour, ma bonne amie?



ISABELLE.

Soyez sûre qu'il n'y aura pas d'équivoque. Vous allez voir s'il pourra croire que je le refuse.

SCENE II.

ISABELLE, LUCRECIA, FULGENTIO, ROSARDO.

FULGENTIO.

Je ne puis encore en revenir. Comment ! elle vous manque ainsi de parole ?

ROSARDO.

Le vent a tout emporté. La voilà ; demandez-le lui à elle-même.

FULGENTIO.

Isabelle, est-il vrai que vous refusez de tenir à Monsieur les promesses qui lui ont été faites ?

ISABELLE.

Et quel intérêt, s'il vous plaît, y prenez-vous ?

FULGENTIO.

FULGENTIO.

C'eſt que ſi cela eſt vrai, je lui donnerai ma fille, moi.

ISABELLE.

Vous pouvez vous en diſpenſer, Monſieur; je ſuis prête à l'épouſer.

FULGENTIO.

Comment! vous étiez donc bien mal inſtruit, vous?

LUCRECIA, *à part.*

Bon! les choſes tournent à merveilles.

ISABELLE.

On n'a pas toujours la même idée: il fait tantôt beau, tantôt laid: ce que l'on aime aujourd'hui, déplaira demain; & ce qui ennuie un jour peut amuſer l'autre. J'ai réfléchi ſur les propoſitions de Monſieur; je trouve qu'elles me font honneur, & je n'ai garde de m'y refuſer.

FULGENTIO.

Voyez-moi ce que c'eſt que les femmes.

ROSARDO.

C'eſt tout de bon, Mademoiſelle, que vous le voulez?

ISABELLE.

Ah! mon Dieu, oui tout de bon.

ROSARDO.

Vous dérangez tous nos projets.

ISABELLE.

Je ne fais que les rétablir, au contraire.

ROSARDO.

Vous consentez donc à devenir ma femme?

ISABELLE, *haut.*

Et oui, Monsieur, oui, pour la troisieme fois oui.

ROSARDO.

Elle y est déterminée. (*A part.*) J'y perds trente mille ducats : mais qu'y faire, il n'y a pas moyen de reculer.

FULGENTIO.

En vérité, ce n'étoit pas la peine de faire tant la dédaigneuse pour finir par vous résoudre à tout accepter.

ISABELLE.

Je sais ce que je fais, Monsieur, & croyez que ce n'est pas moi qui ai à me reprocher ici le plus d'imprudence. Adieu. (*Elle s'en va.*)

SCENE III.

FULGENTIO, ROSARDO, LUCRECIA.

FULGENTIO.

Eh bien! qu'en dites-vous?

ROSARDO.

Elle s'eſt démaſquée à la fin. Il faut bien me réſoudre à ce qu'elle exige.

FULGENTIO.

Allons, tout eſt dit. Il n'y a plus qu'à dreſſer le contrat; je vais faire avertir le Notaire. (*Il s'en va.*)

ROSARDO.

Mademoiſelle, je ne puis vous être bon à rien; je vous ſouhaite le bon ſoir.

LUCRECIA, *à part.*

Tout a reuſſi à merveille. Voilà Iſabelle liée avec Roſardo : elle ne peut plus me diſputer mon cher Floriano. Le voici, il faut lui apprendre le ſuccès de ſes conſeils.

SCENE IV.

LUCRECIA, FLORIANO.

FLORIANO.

Eh bien!

LUCRECIA.

Tout va au mieux.

FLORIANO.

Mon bonheur eſt-il aſſuré?

LUCRECIA.

Ils ſont ſortis pour aller faire dreſſer le contrat d'Iſabelle. Mais ſavez-vous que je ne ſuis pas ſans inquiétude? Elle eſt bien jolie, ... &

FLORIANO.

Quelle injuſte défiance! Charmante Lucrecia, vous nous faites affront à tous deux.

LUCRECIA.

Plaiſe au Ciel que vous diſiez vrai!

FLORIANO.

En pouvez-vous douter? Mais au

lieu de nous abandonner ainſi à des ſoupçons injurieux, occupons-nous de quelque choſe de plus agréable & de plus utile. Vous m'avez dit tantôt que vous étiez mécontente de votre écriture. Je me ſuis engagé à vous donner des leçons : travaillons-y tandis que nous ſommes ſeuls.

LUCRECIA.

Volontiers. (*Elle va prendre du papier, des plumes & de l'encre.*)

FLORIANO.

Voyons ; écrivez quelque choſe.

LUCRECIA.

Qu'écrirai-je ?

FLORIANO.

Le mot qui vous ſera le plus agréable.

LUCRECIA.

J'aurai bientôt choiſi. (*Elle écrit.*)

FLORIANO, *épellant derriere elle à meſure qu'elle écrit.*

F. l. o. r. i. a. n. o. (10) (*Il lui baiſe*

(10) Cette ſcene n'eſt pas tout-à-fait ainſi dans l'Eſpagnol ; mais les changemens que j'y ai faits étoient, je crois, néceſſaires pour la rendre ſupportable.

la main.) Vous mettez le comble à mon bonheur. Il est bien doux pour moi que ce mot soit le premier que votre cœur ait présenté à votre main. Mais pour remplir mes fonctions de maître, il faut que je vous apprenne à en peindre d'autres. Permettez-moi de vous conduire le bras?

LUCRECIA.

Puisque vous êtes le maître, il faut bien que vous fassiez tout ce qui est de son devoir.

FLORIANO.

Voulez-vous écrire votre nom?

LUCRECIA.

Vous voulez vous acquitter! j'y consens. (*Il lui mene la main & lui fait écrire son nom en nommant chaque lettre: L. u. c. r. e. c. i. a. F. u. l. g. e. n. t. i. a.*

LUCRECIA.

Je ne me fatiguerois pas à écrire ainsi. Mais on vient, cachons ce badinage.

FLORIANO.

Donnez-moi ce papier au nom de mon amour. Ne m'enviez pas le plaisir de posséder les caracteres que votre main vient de tracer sous la direction de la mienne.

SCENE V.

LUCRECIA, FLORIANO, FULGENTIO, ROSARDO, UN NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

J'ENTENDS; vous êtes ſon tuteur.

FULGENTIO.

C'eſt cela même. Dreſſez bien le contrat : nous prendrons ici des témoins pour le ſigner. En voilà déja un; c'eſt Lucas le Précepteur de ma fille. Holà ! Lucas.

FLORIANO.

Monſieur.

FULGENTIO.

Ne conſentez-vous pas à ſigner au mariage de ma niece ?

LUCAS.

Je n'ai rien à vous refuſer.

FULGENTIO, *à Lucrecia.*

Allez la chercher, vous.

LUCRECIA.

J'y vais (*Elle ſort.*)

LE NOTAIRE.

Il nous faut encore un témoin.

FULGENTIO.

On le trouvera. (*A Floriano.*) Allez nous chercher mon Intendant. (*Floriano ſort.*)



SCENE VI.

Les mêmes, ISABELLE, *conduite par Lucrecia.*

ISABELLE, *à Lucrecia.*

QUOI! me marier avec Roſardo! & qui donc a fait ce bel arrangement?

LUCRECIA.

Et n'eſt-ce pas vous-même qui l'avez exigé?

ISABELLE, *bas à Lucrecia.*

Oui : mais vous ſavez dans quelle intention. Je ne veux point de cet homme-là.

ROSARDO.

La voilà.

ISABELLE.

Je viens ſavoir ce que l'on me veut ici.

FULGENTIO.

Terminer votre mariage. Vous êtes préſens tous deux ; il n'y a plus qu'à ſigner.

ISABLLE.

Comment ! Eh qui vous a dit que je penſe à épouſer monſieur, quand je ſuis engagée avec Floriano ?

ROSARDO.

En voilà bien d'une autre.

FULGENTIO.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

ROSARDO.

La tête lui tourne.

FULGENTIO.

Et qui eſt ce Floriano ?

ISABELLE.

L'écolier. Vous paroiſſez tout ſurpris. Vous croyez que je ne vous ai pas deviné, que je n'ai pas ſu qu'il étoit tantôt caché dans le voiſinage de la chambre où nous parlions. Vous penſiez mon cher & ruſé tuteur le

conserver pour ma cousine : mais sachez qu'elle le refuseroit quand il n'y en auroit pas d'autre motif que mon amour pour lui. Nous sommes mariés.

LE NOTAIRE.

Voilà un contrat & des nôces bien hasardées. Pourquoi diable m'appeller si l'on nous a prévenus ?

FULGENTIO.

Entendons-nous, ma niece. Ne m'avez-vous pas dit tout-à-l'heure, ici même, que vous vouliez épouser Monsieur ?

ISABELLE.

J'opposois alors la ruse à la ruse. Floriano étoit caché près d'ici : c'étoit à lui, à lui seul que je donnois ma parole & que j'engageois mon cœur.

FULGENTIO.

Elle est folle.

ROSARDO.

Cela doit-il durer long-tems, Mademoiselle ; & me croyez-vous fait pour vous servir de jouet ?

FULGENTIO.

Lucrecia, elle a perdu l'esprit.

LUCRECIA.

Je crois qu'il en eſt quelque choſe. Je la vois accablée de triſteſſe & de vapeurs depuis qu'il eſt queſtion de la marier.

FULGENTIO.

Monſieur, faites encore une tentative : je n'y conçois rien.

ROSARDO.

Charmante Iſabelle, avez-vous oublié les douces paroles par leſquelles vous m'avez donné la certitude de mon bonheur ?

ISABELLE.

Encore une fois, Monſieur, je ſuis mariée.

ROSARDO.

A qui ?

ISABELLE.

A Floriano.

ROSARDO.

Je m'y perds.

FULGENTIO.

Elle nous fera auſſi tourner la cervelle à tous.

SCENE VII.

Les mêmes, FLORIANO, DORISTO.

FLORIANO.

VOILA les témoins nécessaires.

LE NOTAIRE.

Oui, c'est bien de cela qu'il s'agit. Monsieur, votre niece est folle, faites-la guérir & puis nous verrons à la marier.

FULGENTIO.

Vous avez raison. Mais en attendant, je ne prétends pas être tout-à-fait dupe, ni que Monsieur le soit. Nos témoins vont nous servir & vous aussi. (*Au Notaire.*) Rosardo, Lucrecia est à vous (*A Lucrecia.*) Donnez votre main.

LUCRECIA.

Que dites-vous, mon pere?

FULGENTIO.

Donnez.

LUCRECIA.

Comment! Eſt ce donc à moi à pâtir des ſottiſes d'autrui ?

FULGENTIO.

Je ſuis bien las de tant de réſiſtance. Donnez, vous dis-je, ou vive-dieu je vous.....

FLORIANO.

Ah ! Monſieur, n'achevez pas.

FULGENTIO.

Et pourquoi n'acheverois-je pas ? Je ſuis pere, peut-être, & je veux être obéi.

LUCRECIA.

J'embraſſe vos genoux : par pitié.....

FULGENTIO.

Cela ſera ; vous épouſerez Monſieur. Vous, Lucas, & vous Doriſto, vous ſervirez de témoins.

FLORIANO.

Pour moi, Monſieur, je ne puis me prêter à un mariage forcé comme celui-là ; c'eſt aller contre la loi de Dieu.....

FULGENTIO.

Et qui vous dit de mettre ici votre

nez, faquin? Est-ce-là la reconnoissance que vous me marquez de mes bontés.

FLORIANO.

Monsieur, je ne vous ai point manqué.

FULGENTIO.

Et que fais-tu donc bourreau?

FLORIANO.

J'ai étudié; je connois les loix : je vois que ce qui se passe ici y est contraire. En galant homme, en bon chrétien, je suis obligé de vous en avertir. Quand vous devriez me tuer, je ne changerois pas de langage.

ROSARDO.

Mais, mon ami Lucas, je voudrois bien savoir de quoi vous vous mêlez?

FLORIANO.

Je soutiens ici le droit canon.

DORISTO.

Ce jeune homme parle en bon chrétien. Je suis d'avis de remettre la nôce.

FULGENTIO.

Taisez-vous, insolent. Croyez-vous

que je céderai à des impertinences de cette nature. Çà, la main, & sur le champ.

FLORIANO.

Eh bien, Messieurs, sachez que vous allez vous rendre complice d'un crime (11). Elle est mariée ; elle a aujourd'hui épousé Floriano.

FULGENTIO.

Encore Floriano ! mais sur quelle herbe ont-ils donc marché ?

LE NOTAIRE.

Ma foi, & futurs & témoins, il faudroit tout lier.

LUCRECIA, *à part.*

L'occasion est favorable pour me faire croire folle aussi. (*Haut.*) Et qui vous a donc dit que vous étiez mariée avec Floriano ?

ISABELLE.

Vous-même.

LUCRECIA.

Moi !

ISABELLE.

Oui.

---

(11) Le texte dit *heregia*.

LUCRECIA.

L'idée est bonne. Et comment aurois-je pu vous le dire, puisque c'est avec moi qu'il est marié ?

FULGENTIO.

Voilà de quoi m'achever.

FLORIANO.

Oui, & j'en suis témoin.

FULGENTIO.

Il faut éclaircir ce que c'est que tous ces maris-là.

ROSARDO.

Vous ne me direz pas ce que tout cela veut dire ?

FULGENTIO.

Il faut qu'on les ait ensorcelés.

ROSARDO.

Ce ne peut pas être autre chose.

ISABELLE.

Il est bien singulier qu'ils me traitent de folle ; mais c'est à eux que la tête a tourné.

FULGENTIO.

Entrez là-dedans toutes deux.

ISABELLE.

Vous aurez beau faire pour ima-

giner des ruses encore plus adroites, je vous en avertis, Floriano est mon époux.

LUCRECIA.

Floriano ! n'en croyez rien, c'est moi qu'il a épousée.

FLORIANO.

Pour moi je suis prêt à le certifier.

ROSARDO.

Voilà trois têtes bien accommodées.

FULGENTIO.

Il faut les faire traiter.

LE NOTAIRE.

Quand ils seront guéris, faites-moi avertir, & nous procéderons au contrat.

SCENE VIII.

ROSARDO, *seul.*

Il faut avouer que ma destinée a quelque chose de bien singulier. D'autres restent célibataires, parce qu'ils éloignent tous les partis qui leur conviennent; moi qui n'en refuse aucun,

je ne puis réussir à en obtenir un seul. Je vais d'Isabelle à Lucrecia, de Lucrecia à Isabelle. Je crois être successivement sûr de l'une & de l'autre, & toutes deux m'échappent. Que faire & à quoi me résoudre?

SCENE IX.

ROSARDO, FABRICIO.

FABRICIO.

Il n'y a plus de fonds à faire sur l'amitié. Trahi par un perfide, je n'ai plus d'autre desir que celui de me venger : mais n'apperçois-je pas le traître, ce Rosardo qui n'a pas rougi de m'enlever ma maîtresse? Il s'offre à propos. Ne différons pas un instant à satisfaire mon ressentiment. Que faites vous ici? Venez-vous y consommer votre perfidie & mon outrage? Ingrat ami! tu ne jouiras point du tort que tu m'as fait; tu m'enleves Lucrecia, mais je saurai troubler ton bonheur, & ni toi ni la parjure qui se prête à tes desirs, ne vous applau-

direz de mes regrets. Défends-toi.
(*Il met l'épée à la main.*)

ROSARDO.

Des propos si durs mériteroient une réponse du même genre ; & il faudra bien en venir là si vous persistez à m'insulter ; mais ma tendre amitié souffre de vous voir abusé. Avant que de recourir au dernier remede, elle veut bien essayer de vous guérir par des moyens plus doux. Sachez, Fabricio, que je n'ai point recherché Lucrecia, que je ne l'aime point, que je ne vous l'enleve point. Si j'ai paru me prêter au projet de l'épouser, c'est malgré moi...

FABRICIO.

C'en est assez : défends-toi.

ROSARDO.

Prenez garde, vous vous en repentirez quand il ne sera plus tems.

FABRICIO.

Au fait, lâche, & moins de paroles. (*Ils se battent.*)

✠

SCENE X.

ROSARDO, FABRICIO, FULGENTIO, FLORIANO, DORISTO.

FULGENTIO.

COMMENT! des épées à ma porte!

FLORIANO.

Et vîte : deux Cavaliers qui se battent.

FULGENTIO.

Arrêtez, Messieurs.

FABRICIO.

Il le faut bien, dans un endroit comme celui-ci. Je vous attends ailleurs, si vous osez vous y rendre.

ROSARDO.

Vous m'y trouverez. (*Fabricio s'en va.*)

⁂

SCENE XI.

ROSARDO, FULGENTIO, FLORIANO, DORISTO.

FULGENTIO.

Qu'il s'en aille, à la bonne heure: pour vous, Rosardo, vous ne sortirez pas d'ici. D'où vient donc cette querelle?

ROSARDO.

De mon mariage.

FULGENTIO.

Comment?

ROSARDO.

Il déplaît à Fabricio.

FULGENTIO.

Et que lui importe?

ROSARDO.

Vous le devinez bien sans que je vous le dise.

FULGENTIO.

Seroit-ce sur ma fille qu'il auroit des prétentions?

ROSARDO.

Vous l'avez deviné.

FLORIANO.

Ceci est intéressant pour moi.

FULGENTIO.

Et sur quoi fonde-t-il cette extravagance ?

ROSARDO.

Je l'ignore.

FULGENTIO.

Ah ! je vois clair à présent. Qu'on me les fasse venir : voilà d'où procédoient ces folies, ces répugnances pour l'un, pour l'autre.



SCENE XII.

Les mêmes, ISABELLE & LUCRECIA.

FULGENTIO.

QU'Y a-t-il entre Fabricio & vous, malheureuse ? Il faut l'avouer sur le champ.

LUCRECIA.

Fabricio !

FULGENTIO.

Oui, coquine : parle ſans détour, ou tu auras à faire à moi.

FLORIANO, *à part.*

Cet éclairciſſement ſera heureux pour moi. Je ſaurai à quoi m'en tenir.

FULGENTIO.

L'as-tu vu ſouvent ?

LUCRECIA.

Il penſoit à m'épouſer.....

FLORIANO, *à part.*

Elle paroît troublée.

LUCRECIA.

Et il ne me l'a point caché.

FULGENTIO.

Vous parloit-il ?

LUCRECIA.

Quelquefois.

FULGENTIO.

Où ?

LUCRECIA.

A la fenêtre.

FULGENTIO.

Lui avez-vous permis de baiſer votre main ?

LUCRECIA.

Jamais.

FULGENTIO.

Vous a-t-il écrit?

LUCRECIA.

Il m'a écrit.

FULGENTIO.

Et lui avez-vous répondu?

FLORIANO, *à part.*

Que va-t-elle dire? Je suis mort si elle prononce que oui.

FULGENTIO.

Vous hésitez.....

LUCRECIA.

Comme il parloit de mariage...

FLORIANO, *à part,*

Elle va le dire.

LUCRECIA.

J'ai cru pouvoir sans manquer aux regles de la modestie, lui répondre deux fois.

FLORIANO, *à part.*

Je suis perdu, c'en est fait de moi? Qu'avois-je besoin d'approfondir ces détails?

FULGENTIO.

FULGENTIO.

Deux fois! le combat étoit fondé. Holà, Doristo, qu'on m'emmene ces Demoiselles à ma campagne; qu'elles ne restent pas seulement une minute ici. Marchez.

FLORIANO, *à part.*

N'étoit-ce pas assez, ô ciel! d'avoir à souffrir le tourment de la jalousie; falloit-il y joindre encore celui de l'absence?

ISABELLE.

Que vous ai-je fait, moi?

FULGENTIO.

Marchez.

ISABELLE.

Et pourquoi?

FULGENTIO.

Vous étiez d'accord avec elle.

ISABELLE.

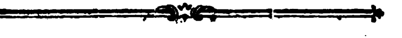
Ah! je le vois, c'est une suite de vos artifices. Vous voulez m'ôter les moyens de voir Floriano; mais je vais l'instruire de tout.

DORISTO.

Celle-là eſt encore loin de la guériſon.

FULGENTIO.

Partez donc. (*Elles s'en vont.*)



SCENE XIII.

FULGENTIO, ROSARDO, FLORIANO.

FULGENTIO.

Pour vous, Lucas, vous reſterez ici pour garder la maiſon, & veiller ſur mes gens.

FLORIANO.

Ne vous ſerois-je pas plus utile à la campagne? Il y a mille choſes que je pourrois apprendre à vos Bergeres.

FULGENTIO.

J'ai beſoin de vous ici.

FLORIANO, *à part.*

Il faut donc me réſoudre à y mourir de douleur & d'ennui.

FULGENTIO.

Vous, Rosardo, venez avec moi : il faut voir à assoupir cette affaire.

ROSARDO.

Je ne vois pas ce qu'il y a à craindre.

SCENE XIV.

FLORIANO, DECIO.

FLORIANO.

S'IL y a jamais eu un homme à plaindre, je puis bien dire que c'est moi. Que vais-je devenir ? Si je reste ici, je périrai de chagrin ; si je vais la voir, je périrai peut-être de regret. Mais l'absence est encore pire que le soupçon. Je ne puis résister à l'envie d'aller la rejoindre..... Que vois je ? Decio !

DECIO.

Ah ! Monsieur, vous voilà donc retrouvé.

FLORIANO.

D'où viens-tu ?

DECIO.

De Salamanque.

FLORIANO.

Que fait Alberto ?

DECIO.

Il vous attend & vous croit perdu. Il m'a envoyé à la découverte pour apprendre de vos nouvelles.

FLORIANO.

Tu arrives à propos. Va, cours chez moi ; j'ai besoin d'un habit, il faut me l'aller chercher. Suis-moi, je te donnerai une lettre & des renseignemens pour te le faire remettre par le maître de la maison où je demeure.

SCENE XV.

FABRICIO, NEBRO, LAVIENO.

NEBRO.

Je crois que vous vous trompez ; ce n'est pas là un affront.

FABRICIO.

Et qu'est-ce donc, quand je me vois insulté avec réflexion ?

LAVIENO.

Je ſuis du même avis.

FABRICIO.

Rien n'eſt léger dans ces matieres.

NEBRO.

Mais c'eſt de Lucrecia, ſur-tout, que vous avez à vous plaindre.

FABRICIO.

Si elle refuſe Roſardo, quel reproche ai-je à lui faire ?

LAVIENO.

C'eſt donc ſon pere qui lui fait violence ?

FABRICIO.

Oui, & à l'inſtigation de Roſardo qui ne ſe porte à ces extrémités que par un vil eſprit d'intérêt. C'eſt par-là qu'il s'eſt enrichi.

NEBRO.

Au fond, tant pis pour eux. Vous valez mieux que votre rival, en tout ſens.

FABRICIO.

Vous me flattez.

LAVIENO.

Vous nous trouverez toujours.

NEBRO.

Vous pouvez compter ſur notre ſecours envers & contre tous.

FABRICIO.

On n'eſt jamais malheureux avec de tels amis.



SCENE XVI.

FABRICIO, NEBRO, LAVIENO, FULGENTIO.

FULGENTIO.

J'AUROIS voulu vous trouver ſeul; mais puiſque vous avez des amis avec vous, & que ce ſont des eſprits raiſonnables, je ne refuſe point de les prendre pour juges entre vous & moi.

FABRICIO.

Si vous croyez avoir à vous plaindre de moi, il me ſemble que j'ai plus encore droit de me plaindre de vous. Qu'avez-vous à me reprocher? que j'ai rendu des ſoins à votre fille? mais où eſt, Monſieur, en cela l'affront que je vous fais? Ma recherche

est-elle honteuse pour votre maison ? Ai-je escaladé vos fenêtres, brisé vos portes ? Je suis un parti sortable pour elle, sans doute, & je n'ai employé, pour parvenir jusqu'à elle, que les voies que l'honneur & le respect autorisent.

FULGENTIO.

Et quelle est la loi qui m'oblige de vous la donner ? Si je veux la marier à un autre, qu'ai-je besoin de vos recherches ?

FABRICIO.

Mais si elle m'aime, pourquoi me la refuser ? Pourquoi me l'ôter pour la donner à un homme avec lequel elle ne sera pas si heureuse ?

FULGENTIO.

Ce sont mes affaires & non pas les vôtres. Pour le présent, il faut me rendre deux lettres de ma fille, que vous avez reçues. Ne vous en faites pas presser, ou vous m'obligeriez d'en venir à des extrémités dont je serois fâché.

FABRICIO.

Je ne m'en dessaisirai jamais; au

contraire, ce ſont des titres que je n'ai pas deſſein de laiſſer inutiles.

FULGENTIO.

Et qu'en ferez-vous?

FABRICIO.

Elles juſtifieront la réclamation judiciaire que je vais faire de mon épouſe.

FULGENTIO.

Et quelle force auront-elles, ſi, avant que vous puiſſiez les produire, ma fille eſt dans les bras de votre rival?

FABRICIO.

C'eſt de quoi la juſtice décidera.

FULGENTIO.

Oh bien, dépêchez-vous donc; car afin de vous prévenir, je vais tout hâter, & tout conſommer dès l'inſtant.

SCENE XVII.

FABRICIO, NEBRO, LAVIENO.

FABRICIO.

Il va le faire comme il le dit. Je ne vois point de ressources.

NEBRO.

Je n'en vois point non plus.

FABRICIO.

Ces lettres ne sont pas si précises qu'elles puissent me donner des droits.

LAVIENO.

Si le pere étoit de votre parti, elles suffiroient.

NEBRO.

Ne pourroit-on pas trouver quelque témoin complaisant qui déposât qu'elle vous a donné parole formelle ?

FABRICIO.

Si je pouvois m'en rapporter à mon rival, il sait par lui-même ce qui en est.

NEBRO.

Il n'aura garde de l'avouer.

FABRICIO.

Je ne vois que ce cuistre qui est dans la maison, cette espece de Précepteur. L'intérêt peut tout sur ces ames-là, & comme étant du logis, il ne sera pas suspect. Il est pauvre : avec quelque argent, je m'assurerai de son témoignage.

NEBRO.

Je n'en doute pas. Ce secret-là a une merveilleuse efficacité.

FABRICIO.

Je suis certain de mon affaire, mon homme est à moi.

SCENE XVIII.

Le théatre représente la campagne où sont Isabelle & Lucrecia.

ISABELLE, LUCRECIA.

LUCRECIA.

DANS quel état suis-je, ô ciel!

ISABELLE, *à part.*

Lucrecia se promene seule, je suis

curieuse de la suivre un peu, & de tâcher de surprendre son secret. (*Elle se cache.*)

LUCRECIA.

Vallées désertes, montagnes paisibles, écoutez mes plaintes & recevez mes soupirs. Y a-t-il jamais eu de fille plus malheureuse que moi? Un pere cruel veut m'arracher à ce que j'aime pour me donner à ce que je hais....

SCENE XIX.

Les mêmes, FLORIANO, *richement habillé.*

FLORIANO.

C'EST elle; j'ai pris le bon chemin. Je suis bien heureux de la trouver seule.

LUCRECIA.

Ciel! que vois-je!

FLORIANO.

Vous voyez où l'amour m'attire,

ou plutôt l'envie de vous faire de justes reproches.

LUCRECIA.

Floriano ici !

FLORIANO.

Vous êtes surprise de m'y voir ?

LUCRECIA.

Qui vous a inspiré cette hardiesse ?

FLORIANO.

Votre légéreté, volage.

ISABELLE, *à part.*

Je savois bien, moi, qu'on tenoit Floriano caché.

LUCRECIA.

De quoi vous plaignez-vous ?

FLORIANO.

De quoi ! & ces lettres écrites à Fabricio, & ces sermens de l'aimer toujours, perfide ! sont-ce-là des sujets de plainte ?

LUCRECIA.

Quand je les ai écrites, je ne vous avois pas encore vu ; depuis ce moment mon cœur n'a plus connu que vous.

FLORIANO.

Si vous êtes sincere, ne retardez

donc pas davantage mon bonheur; acceptez ma foi & donnez-moi la vôtre : mettons-nous en état de ne plus craindre les jaloux.

ISABELLE, *à part.*

Ciel! est-ce pour être témoin de leurs tendresses que je suis venue ici?

LUCRECIA.

Je ne vous défends point de venir me voir la nuit; mais à présent retirez-vous de peur qu'on ne vous apperçoive.

FLORIANO.

Laissez-moi du moins prendre sur votre belle bouche un gage de mon retour.

LUCRECIA.

Que puis-je vous refuser? (*Il veut l'embrasser.*)

ISABELLE, *survenant.*

Voilà donc pourquoi vous vous dérobiez à tous les yeux?

LUCRECIA.

Ciel! c'est Isabelle.

ISABELLE.

Je suis de trop ici, sans doute.

FLORIANO.

Eh quoi ! Madame, ne me reconnoiſſez-vous pas ?

ISABELLE.

Si je te connois, traître ! Je ſais trop pour mon repos que tu es Floriano.

FLORIANO.

Bon ! je ſuis Lucas l'écolier.

ISABELLE.

Tu as ſes traits. Mais qui que tu ſois, ton déguiſement actuel eſt un crime à mes yeux dès que je n'en ſuis point l'objet. Mon oncle eſt ici, je vais l'avertir afin qu'il te faſſe arracher la vie.

FLORIANO.

Arrêtez.

ISABELLE.

Que j'arrête ! tu vas voir. (*Elle crie.*) Ici, Fulgentio, les gens, au ſecours.

LUCRECIA.

Quel fracas ! Cruel vous nous perdez tous. (*Floriano ſe retire.*)

✱

SCENE XX.

LUCRECIA, ISABELLE, FULGENTIO, DORISTO.

ISABELLE.

MON oncle, vous arrivez trop tard. Floriano ſort d'ici; je l'ai vu prendre Lucrecia dans ſes bras.

FULGENTIO.

Voilà une bonne chimere qui lui paſſe par la tête.

ISABELLE.

Ce n'eſt point une chimere, je ne l'ai que trop bien vu.

FULGENTIO.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, Lucrecia?

LUCRECIA.

Ne le voyez-vous pas? elle joue de ſon reſte.

FULGENTIO.

Ce ſont des vapeurs.

ISABELLE.

Je ne ſuis point folle, je ſais ce que je dis : Floriano ſort d'ici, je vous le répete. Il faiſoit l'amour à ma couſine.

FULGENTIO.

Allons, vous l'avez rêvé.

ISABELLE.

Ce n'eſt pas aſſez de m'enlever mon mari, il faut encore que l'on m'inſulte. Que je ſuis malheureuſe ! C'eſt donc ainſi que vous me ſacrifiez à l'envie de marier votre fille.

FULGENTIO.

Cela eſt opiniâtre. Et à qui la marier, dis ?

ISABELLE.

A Lucas.

LUCRECIA.

Vous voyez.

FULGENTIO.

Je ne ſais qui me tient que je ne lui donne..... Allons, une voiture, & qu'on me la ramene à la ville.

LUCRECIA.

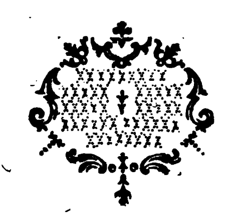
Eſt-ce qu'il y a quelque choſe de nouveau ?

FULGENTIO.

Oui, Fabricio prétend me faire un procès ſur vos deux lettres, malheureuſe. Il veut me déshonorer pour vous épouſer. Mais je me vengerai de vous deux en vous forçant à recevoir la main de Roſardo.

LUCRECIA.

Vous êtes le maître : vous me trouverez toujours pleine de reſpect pour vos commandemens. (*A part.*) Je compte ſur mon cher Lucas dont l'induſtrie trouvera bien le moyen de me garantir de ce danger.





TROISIEME JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

FULGENTIO, LUCRECIA.

FULGENTIO.

COMMENT! tu ne te marieras pas?

LUCRECIA.

Le puis-je? je vous en fais juge vous-même.

FULGENTIO.

Si tu ne donnes ta parole tout-à-l'heure, je ne sais de quoi je ne serai pas capable.

LUCRECIA.

Mon pere, ôtez-moi la vie. Faites-moi passer par les plus affreux supplices; je les redouterai moins que cette horrible alliance.

FULGENTIO.

Quoi! je n'obtiendrai rien de toi,

ni par menaces, ni par prieres. Ma fille, rends-toi.

LUCRECIA.

Vous me demandez une chose impossible.

FULGENTIO.

C'est donc me dire que tu veux te donner à Fabricio. Tu ne résistes que pour faire un choix à ton gré.

LUCRECIA.

Si je pense à Fabricio, puissé je être la plus malheureuse de toutes les femmes.

FULGENTIO.

Tu es donc décidée.

LUCRECIA.

Je ne puis changer.

FULGENTIO.

Va, fille ingrate, va cœur obstiné : je saurai te punir. Rentrez. (*Il la fait rentrer.*)

SCENE II.

FULGENTIO, FLORIANO, *en écolier.*

FLORIANO.

Eh! Monsieur, quels éclats vous faites.

FULGENTIO.

Je suis au désespoir : je ne puis vaincre son obstination.

FLORIANO.

Cela est triste : mais à votre place je suivrois une autre voie pour la réduire.

FULGENTIO.

Quelle voie?

FLORIANO.

J'essaierois de la prendre du côté de l'honneur.

FULGENTIO.

Comment cela?

FLORIANO.

Je la menacerois de publier dans toute la ville que vous l'avez surprise

avec quelque malheureux, tel que moi, par exemple. En allarmant ainsi sa délicatesse, vous en feriez tout ce que vous voudriez.

FULGENTIO.

Tu retombes dans ta folie, je crois.

FLORIANO.

Point. Vous ne connoissez pas ces cœurs-là.

FULGENTIO.

Et qu'est ce que cela produira?

FLORIANO.

Que pour ne se point voir déshonorée, elle épousera Rosardo.

FULGENTIO.

Oui; mais en la déshonorant, ne vais-je pas partager sa honte?

FLORIANO.

Mais vous n'exécuterez pas votre menace; le projet restera entre nous, & elle obéira au premier mot.

FULGENTIO.

Tu as raison, il faut essayer. (*Il s'en va.*)

*

SCENE III.

FLORIANO, FABRICIO.

FABRICIO.

LUCAS, deux mots.

FLORIANO.

Voilà le rival qui m'a précédé dans le cœur de ma maîtresse. Que voulez-vous, Monsieur?

FABRICIO.

Mon cher Lucas, je suis perdu.

FLORIANO.

Je m'en doutois bien; vos prétentions sont mal fondées, apparemment.

FABRICIO.

Tu pourrois me rendre un grand service.

FLORIANO.

Moi! & en quoi?

FABRICIO.

Il dépend de toi de m'assurer le bonheur qu'on me refuse.

FLORIANO.

Comment cela?

FABRICIO.

Il ne s'agiroit que de déposer que tu m'as vu entrer ici la nuit.

FLORIANO.

Vous! & quand vous ai-je vu?

FABRICIO, *en lui présentant de l'argent.*

Tiens, prends; de la complaisance & point de réflexions.

FLORIANO.

Je vois bien que vous ne me connoissez pas. Non, Monsieur, je ne trempe point dans une pareille noirceur.

FABRICIO.

Il n'y en a pas assez, peut-être; tiens, voilà le double.

FLORIANO.

Gardez, gardez votre argent; sachez que je suis gentilhomme comme vous, & que je pense plus noblement que vous. Toutes les richesses de la terre ne me feroient pas faire ce que vous exigez. Allez, il faut que vous ayez un bien mauvais droit, puisque vous

cherchez à ſuborner des témoins.

FABRICIO.

Ah! c'eſt autre choſe : puiſque vous êtes ſi délicat, je n'ai rien à dire; mais ne parlez pas de ceci du moins, Monſieur Lucas.

FLORIANO.

Je le veux bien.

FABRICIO.

Gardez cet argent, au moins pour vous indemniſer du ſilence, puiſque vous ne voulez pas l'accepter pour parler.

FLORIANO.

Vous m'inſultez encore plus, Monſieur. L'or n'aura jamais le pouvoir de m'ouvrir la bouche ni de me la fermer.

FABRICIO.

Prenez-le donc, ſans aucune condition.

FLORIANO.

Encore moins. Si je l'avois trouvé, je vous l'offrirois. Mais, écoutons, j'entends Fulgentio qui gronde ſa fille.

FULGENTIO.

FULGENTIO, *qu'on ne voit pas.*

Comment, malheureuse ! est-ce que je ne t'ai pas trouvée la nuit avec ce coquin de Lucas ?

FABRICIO.

Oh ! oh ! qu'entends-je ?

FLORIANO.

Ce n'est rien. Cela ne m'est arrivé qu'une seule fois.

FABRICIO.

Vous, avec Lucrecia !

FLORIANO.

Vous voyez qu'on le dit.

FABRICIO.

Et je veux en faire ma femme ! Pardieu, il est bon là.

LUCRECIA, *qu'on ne voit pas.*

Eh bien, laissez-moi l'épouser : je ne veux point d'autre mari.

FABRICIO.

Tout est dit. Je ne la regarderai jamais.

FLORIANO.

Vous paroissez de mauvaise humeur.

FABRICIO.

La misérable ! avec un valet !

FLORIANO.

Eh bien ! ne suis-je pas un homme comme un autre ?

FABRICIO.

Je ne veux plus la voir ni en entendre parler. Je ne veux même rien conserver qui puisse me rappeller le souvenir de l'infâme. Voilà ses lettres, (*il les jette*) & le cas que j'en fais (*Il s'en va.*)

FLORIANO.

L'artifice a mieux réussi que je ne le croyois moi-même. Ramassons ces papiers, j'y ai plus de droit que lui, & je saurai en faire meilleur usage.



SCENE IV.

FLORIANO, DECIO, ALBERTO.

DECIO.

PEUT-ON entrer ?

FLORIANO.

Oui, ſi c'eſt Alberto.

ALBERTO.

Soyez le bien retrouvé, mon cher ami.

FLORIANO.

Et vous le bien arrivé.

ALBERTO.

Que ſouhaitez-vous de moi ?

FLORIANO.

Je veux vous marier.

ALBERTO.

Où ?

FLORIANO.

Ici.

ALBERTO.

Quoi ! dans cette maiſon ?

FLORIANO.

Vous l'avez deviné.

ALBERTO.

Quels ſont vos projets?

FLORIANO.

Ecoutez en deux mots. Pouvez vous vous réſoudre à paſſer pour Floriano, & à me rendre par-là le plus grand ſervice dont vous ſerez payé par la poſſeſſion d'une jolie femme?

ALBERTO.

Cela ne ſe refuſe point.

FLORIANO.

Il y a ici une fille qui eſt amoureuſe de ce nom-là; prenez le, vous l'épouſerez. Elle eſt riche, jeune, belle, vous m'en débarraſſerez & nous ſerons contens tous deux.

ALBERTO.

Avec plaiſir. A ce prix je deviens vous. Faites-moi voir la fille.

FLORIANO.

Je l'entends. La voici.

ALBERTO.

Faut-il que je lui parle?

FLORIANO.

Ne vous inquiétez pas, j'engagerai la converſation.

SCENE V.

ALBERTO, FLORIANO, ISABELLE.

ISABELLE.

Eh bien, ingrat ! il faut donc que je te cherche tout le jour ?

FLORIANO.

Je ne me suis point caché.

ISABELLE.

Es-tu toujours obstiné à me tromper ?

FLORIANO.

Je ne vous trompe point, c'est vous même qui vous abusez ; ce n'est pas moi qui suis Floriano. Ce Floriano déguisé que vous honorez de vos bontés, le voici. Approchez, Floriano, & éclaircissez cette charmante personne.

ALBERTO.

Permettez que ce baiser vous prouve ma reconnoissance. (*Il lui baise les mains.*)

ISABELLE.

Quoi ! vous êtes le vrai Floriano ?

ALBERTO.

Oui, Madame, c'est moi-même. N'ai-je pas à craindre que ma vue ne fasse évanouir les sentimens favorables où mon ami m'assure que vous étiez pour moi ?

ISABELLE.

Vous ne devez point redouter qu'elle produise cet effet. Il est vrai que je n'étois d'abord flattée que de votre réputation, mais je sens depuis que je vous ai vu que ce penchant se confirme de plus en plus.

ALBERTO.

Je ne puis payer par un trop tendre retour tant de bontés.

ISABELLE.

Je vous offre ma main & vous engage ma foi.

ALBERTO.

Je l'accepte & vous donne la mienne.

FLORIANO.

Moi, je suis témoin de vos sermens & leur donne ma bénédiction.

SCENE VI.

ISABELLE, ALBERTO, FLORIANO, FULGENTIO.

FULGENTIO.

EST-IL possible que je n'avance rien par toutes les voies possibles?

ISABELLE.

Laissez-lui un peu de repos.

FLORIANO.

Tant de persécution ne peuvent que l'aigrir davantage.

FULGENTIO.

Mais son opiniâtreté est épouvantable aussi.

FLORIANO.

Que veut-elle?

FULGENTIO.

Je n'en sais rien. Elle soutient qu'elle n'aime point Fabricio.

FLORIANO.

Quoi! ce n'est point lui qu'elle veut pour mari?

FULGENTIO.

A son nom seul elle tombe dans le désespoir.

FLORIANO.

C'est peut-être Rosardo.

FULGENTIO.

Encore moins. Quand on lui en parle elle entre en fureur.

FLORIANO.

Que pensez-vous de tout cela ?

FULGENTIO.

Moi ! rien, sinon qu'elle est folle.

SCENE VII.

ISABELLE, ALBERTO, FLORIANO, FULGENTIO, ROSARDO.

ROSARDO.

Le Ciel n'a pas voulu, Monsieur, que je fusse la dupe de vos bontés apparentes. Je ne soupçonnois pas d'où pouvoit venir votre empressement à m'unir à votre fille ; mais Fabricio

vient de me dessiller les yeux. Il m'a rendu le service de m'instruire de vos motifs secrets. C'étoit donc aux dépens de mon honneur que vous vouliez couvrir le vôtre, & vous ne songiez à me prendre pour gendre, que dans l'intention de m'accabler d'une ignominie ineffaçable?

FULGENTIO.

Tout le monde devient-il fou aujourd'hui, autour de moi? Et que peut donc, s'il vous plaît, dire Fabricio de moi & de ma fille?

ROSARDO.

Il a entendu les reproches que vous lui faisiez sur sa honteuse foiblesse.

FULGENTIO.

Et quelle foiblesse?

ROSARDO.

Vous feignez de ne rien savoir; vous par la bouche de qui tout a été su.

FULGENTIO.

Ecoutez: quelque chose qu'ait dit Fabricio, nous avons un intérêt commun à nous venger de ce traître. Il y a tout à parier qu'il n'a répandu ces bruits sur le compte de ma fille que pour vous en dégoûter.

FLORIANO.

En effet, l'insulte ne vous regarde pas moins, Monsieur, comme mari, que Monsieur, comme pere.

FULGENTIO.

J'en aurai raison.

ROSARDO.

Il faut l'attaquer en justice réglée, vous dont l'âge enchaîne les transports ; mais moi à qui un sang plus vif permet une autre maniere de me venger, je ne veux m'en rapporter qu'à mon bras.

FULGENTIO.

Ne songeons, pour le présent, qu'à une réparation judiciaire ; c'est celle qui a le plus d'efficacité aux yeux du public. Un duel ne prouve rien ; mais un arrêt ! c'est tout autre chose.

ROSARDO.

J'y consens, mais je me réserve d'autres droits, même après que la justice aura décidé des vôtres. (*Ils s'en vont, excepté Floriano.*)

*

SCENE VIII.

FLORIANO, ALBERTO.

FLORIANO.

TOUT me réussit à miracle. Je ne comptois pas moi-même sur un succès aussi heureux. Mais je vois Alberto : où allez-vous ?

ALBERTO.

J'ai vu sortir le vieillard & j'accourois m'instruire de ce qui s'est passé.

FLORIANO.

Il y a du fracas.

ALBERTO.

Oh ! oh !

FLORIANO.

J'ai engagé Fulgentio à mettre en œuvre un stratagême qui a produit un effet tout différent de celui que j'en attendois. Je ne voulois gagner que du tems pour écarter un de mes rivaux, & je crois qu'il va me défaire de tous deux. Voilà déja Rosardo qui va rendre plainte avec Fulgentio, con-

tre Fabricio. Ils l'accusent de décrier Lucrecia, parce qu'on refuse de la lui donner en mariage. Toutes ces brouilleries-là tourneront à mon profit.

ALBERTO.

Comment cela ?

FLORIANO.

J'ai amené Fabricio au point d'être persuadé que j'ai eu les faveurs de Lucrecia & de le publier. Il faut que je le prouve.

ALBERTO.

C'est-là la difficulté, je crois.

FLORIANO.

Point du tout. J'ai-là un papier où Lucrecia a signé son nom : j'en remplirai le blanc, & j'y mettrai une promesse de mariage en bonne forme. Pourra-t-on, après cela, douter du reste ?

ALBERTO.

Mais si elle désavoue sa signature.

FLORIANO.

Je suis bien certain qu'elle ne le fera pas.

ALBERTO.

En ce cas vous pouvez être assuré du succès.

FLORIANO.

J'ai encore-là d'autres écrits dont je prétends me servir.

ALBERTO.

Qu'est-ce que c'est ?

FLORIANO.

Des lettres de sa main.

ALBERTO.

Ecrites à vous ?

FLORIANO.

Non, à Fabricio; mais elles ne portent point d'adresse. Je dirai qu'elles m'appartiennent.

ALBERTO.

Vous voilà en fonds.

FLORIANO.

Lucrecia sera aujourd'hui à moi.

ALBERTO.

Et Isabelle à moi.

FLORIANO.

Je vais tout disposer. (*Il s'en va.*)





SCENE IX.

LE CORREGIDOR, FULGENTIO, ROSARDO, FABRICIO, NEBRO, LAVIENO.

LE CORREGIDOR.

VOYONS : de quoi vous plaignez-vous ? Je vous rendrai justice à tous.

FULGENTIO.

Je dénonce Fabricio comme un calomniateur qui cherche à déshonorer ma maison, parce que je lui ai refusé ma fille.

FABRICIO.

En quoi suis-je calomniateur, puisque je n'ai fait que répéter vos propres expressions ?

FULGENTIO.

Mes expressions, à moi !

FABRICIO.

A vous-même : je vous ai entendu....

FULGENTIO.

Et où ?

FABRICIO.

Dans votre logis.

FULGENTIO.

Et qu'y veniez-vous faire ?

FABRICIO.

J'y allois chercher Lucas, cette espece de Précepteur dont vous avez fait une espece d'intendant, & il a entendu, comme moi, les reproches dont vous accabliez votre fille. Je demande qu'il soit interrogé sur ce fait.

FULGENTIO.

Et moi aussi. Je passe condamnation s'il déclare qu'il ait rien entendu de semblable.

FABRICIO.

Quand il le nieroit, ce ne seroit pas encore une preuve que j'en impose, puisque la crainte ou la reconnoissance peuvent le faire agir.

ROSARDO.

S'il en sait quelque chose, il le dira sans crainte. Il est trop honnête homme pour mentir. Je lui ai vu prendre votre parti contre moi-même, le jour

qu'on vouloit me donner Lucrecia. Il faut l'entendre, & je vais le faire appeller.

LE CORREGIDOR.

Il n'en est pas besoin. Je l'apperçois.



SCENE X.

Les mêmes, FLORIANO.

FULGENTIO.

Tu arrives à propos.

LE CORREGIDOR.

Laissez moi lui parler. Lucas, mon ami, quelque obligation que vous ayez à Fulgentio, votre bienfaiteur, je ne crois pas que ce soit pour vous une raison de trahir la vérité. Songez que le Ciel est le meilleur de tous les amis, & que qui l'offense...

FLORIANO.

Que signifie tout ce préambule? Dites-moi, sans tant de détour, de quoi il s'agit. Je sais bien ce que ma conscience exige de moi.

LE CORREGIDOR.

Eh bien, répondez-moi donc en homme d'honneur. Fabricio est-il entré aujourd'hui chez vous?

FLORIANO.

Il est venu pour m'y chercher.

LE CORREGIDOR.

Vous a-t-il parlé?

FLORIANO.

Il m'a parlé.

LE CORREGIDOR.

Fulgentio, dans ce moment, s'est-il emporté contre sa fille? Et que lui a-t-il dit?

FLORIANO.

Il lui a reproché en colere qu'il l'avoit trouvée la nuit avec moi.

LE CORREGIDOR.

Certainement.

FLORIANO.

Certainement.

LE CORREGIDOR, *à Fulgentio.*

Que répondez-vous à cela?

FULGENTIO.

Que cela est vrai.

FABRICIO.

Et pourquoi donc vous plaignez-vous de moi?

FULGENTIO.

Mais, écoutez, Messieurs, tout ceci est une ruse diabolique de ce

même Lucas, que Dieu confonde. C'est lui qui m'a conseillé de tenir ces discours à Lucrecia, pour la forcer, par la crainte de se voir déshonorée, à épouser Monsieur (*En montrant Rosardo.*)

LE CORREGIDOR.

Est-ce vous qui avez donné ce conseil ?

FLORIANO.

C'est moi.

LE CORREGIDOR.

Quoi! un étudiant, un homme instruit, est capable d'une pareille supercherie!

FLORIANO.

Oui, je suis étudiant & licencié de Salamanque, qui plus est.

LE CORREGIDOR.

Vous!

FLORIANO.

Moi-même.

LE CORREGIDOR.

Et comment pouvez-vous vous résoudre à mener une vie comme celle-

ci, à remplir des fonctions si basses, à mendier.....

FLORIANO.

Monsieur, je ne me suis avili à mendier & à remplir ces fonctions qui vous paroissent si déshonorantes, que dans la maison de Fulgentio, & vous ne devez pas en être étonné, puisqu'il est mon beau-pere.

ROSARDO.

Son beau-pere!

FLORIANO.

N'en est-il pas convenu lui-même?

FULGENTIO.

Moi! j'en suis convenu, infâme. Il faut que je l'assomme.

LE CORREGIDOR.

Arrêtez.

FULGENTIO.

Laissez-moi lui passer mon épée au travers du corps.

LE CORREGIDOR.

Prenez garde à ce que vous allez faire?

FABRICIO.

Que personne ne soit assez hardi

pour le toucher, ou il aura affaire à moi & à mes amis.

FULGENTIO.

En ce cas, ce n'est plus de lui que je me plains, c'est de vous tous, qui, au lieu de vous comporter en gens d'honneur, affectez d'ajouter foi aux propos d'un fou pour me couvrir de honte.

FLORIANO.

C'est ce qu'il s'agit d'examiner, si je suis un fou ou un homme en état de prouver ce qu'il avance.

FULGENTIO.

Et quelle preuve as-tu à nous donner, scélérat?

FLORIANO.

Une promesse de mariage de la main de votre fille, & deux de ses lettres.

FULGENTIO.

Une promesse!

FLORIANO.

La voilà. Je la remets entre les mains du Juge qui nous écoute.

ci, à remplir des fonctions si basses, à mendier.....

FLORIANO.

Monsieur, je ne me suis avili mendier & à remplir ces fonctic qui vous paroissent si déshonorant que dans la maison de Fulgentio, vous ne devez pas en être étoi puisqu'il est mon beau pere.

ROSARDO.

Son beau-pere!

FLORIANO.

N'en est-il pas convenu lui-m.

FULGENTIO.

Moi! j'en suis convenu, infa faut que je l'assomme.

LE CORREGIDC

Arrêtez.

FULGENTIO.

Laissez-moi lui passer mon travers du corps.

LE CORREGID

Prenez garde à ce que v faire?

FABRI

Que ne

in de
...té par

... de s'en
...tre fille.
..., je con-
...rir d'une

...DOR.
...ase venir,

...IO.
... moins en at-
... échapper.

...GIDOR.
sa caution.

...TIO.
...rtuné!

LE CORREGIDOR.

Il faut la lire. (*Il lit.*)

» Moi, Lucrecia Fulgentia, pro- » mets d'épouser en légitime mariage, » quand j'en serai requise, Lucas de » Madrid, écolier de Salamanque, » auquel j'ai, de ma propre volonté, » fait la présente promesse. *Signé*,

LUCRECIA.

FULGENTIO.

Je m'inscris en faux contre une abomination de cette nature. Est-il possible que des gens éclairés en soient les dupes? C'est une supercherie punissable d'un bout à l'autre. Je vous somme d'arrêter Monsieur, (*en montrant Fabricio.*)

FABRICIO.

Et pourquoi donc m'arrêter?

FULGENTIO.

Parce que c'est vous qui êtes l'auteur de tout ceci. C'est vous qui avez mis ce fou en œuvre, & aidé à contrefaire cette promesse.

LE CORREGIDOR.

Je ne puis l'arrêter sans preuve du fait dont vous l'accusez.

FULGENTIO.

Eh bien! arrêtez donc ce coquin de Lucas : il faut lui arracher la vérité par les tourmens.

FLORIANO.

Il y a un moyen plus simple de s'en assurer : c'est d'interroger votre fille. Si elle me dément d'un mot, je consens à être empalé ou à périr d'une mort encore plus cruelle.

LE CORREGIDOR.

Il a raison. Qu'on la fasse venir.

FULGENTIO.

Qu'on le lie donc du moins en attendant, car il va nous échapper.

LE CORREGIDOR.

Non, non, je suis sa caution.

FULGENTIO.

Ah! vieillard infortuné!



SCENE XI.

Les mêmes, LUCRECIA.

FULGENTIO.

APPROCHEZ, malheureuſe. Eh bien ! que dites-vous ?

LUCRECIA.

Que Lucas eſt mon mari.

ROSARDO.

Cela eſt clair.

FULGENTIO.

Je ſuffoque.

LE CORREGIDOR.

Il n'y a rien de plus précis.

LUCRECIA.

Je le répete ; c'eſt la vérité pure.

FLORIANO.

Je ne la fais pas parler comme vous voyez.

FULGENTIO.

Je croyois avoir une fille honnête & bien née ; mais puiſque c'eſt une in-
fâme,

fâme, une miſérable qui me déshonore, je l'abandonne.

ROSARDO.

Pour moi je crois que j'ai été joué d'un bout à l'autre. Si la préſence de ces Meſſieurs n'arrêtoit mon bras, je t'apprendrois, faquin, à me reſpecter.

LE CORREGIDOR.

Doucement.

ROSARDO.

Je lui couperois les oreilles.

FLORIANO.

Ah ! vous m'en laiſſeriez au moins une.

ROSARDO.

Je t'arracherois la vie, ſcélérat.

FLORIANO.

Un inſtant, Monſieur le raiſonneur : ſi j'avois une épée & que nous fuſſions ailleurs, vous changeriez bientôt de langage.

ROSARDO.

Je ſors ; mais je ſaurai châtier ton inſolence. (*Il s'en va.*)

LE CORREGIDOR, *à Fulgentio.*

Allons, Monsieur, il faut faire honneur à votre gendre.

FULGENTIO.

Mon gendre! il ne le sera de ma vie, de mon consentement du moins.

LE CORREGIDOR.

Venez, Monsieur, avec le tems, il entendra raison.

FLORIANO.

Quand il me connoîtra, il n'aura point de peine à me pardonner.

FIN.

LES

VAPEURS,

OU

LA FILLE DÉLICATE,

En Espagnol,

LA DAMA MELINDROSA,

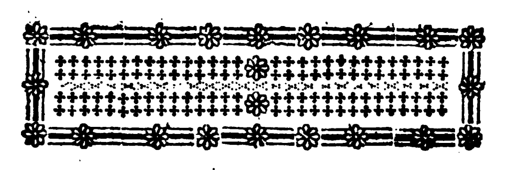
COMÉDIE

DE LOPES DE VÉGA CARPIO.

PERSONNAGES.

TIBERIO, *frere d'Isabelle.*
ISABELLE.
ELISO.
FABIO, *Valet d'Eliso.*
BELISE, *fille d'Isabelle.*
CELIA.
DOM JUAN, *frere de Belise,*
FLORA, *Suivante de Belise,*
PRUDENTIO.
FELISARDO,
CARILLO, *Valet de Dom Juan,*
Un ALGUASIL.
Un NOTAIRE.
Des LAQUAIS,

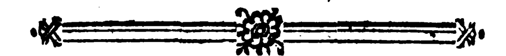




LES

VAPEURS,

COMÉDIE.



PREMIERE JOURNÉE



SCENE PREMIERE.

TIBERIO, ISABELLE.

TIBERIO.

Vous avez donc enfin quitté le deuil ?

ISABELLE.

Oui, il y a plus d'un an que mon mari est mort.

TIBERIO.

Ansi on peut dire ici que le plaisir est le fruit de la tristesse.

ISABELLE.

Cela ne sera jamais vrai de moi, qui regretterai toujours un aussi bon époux.

TIBERIO.

Bon, bon, tous ces regrets-là sont inutiles.

ISABELLE.

Quoi! vous blâmez le tendre souvenir que conserve une femme de l'associé qu'elle a perdu? Ne voyez-vous pas les animaux mêmes vous donner l'exemple de ce louable sentiment? Une tourterelle qui a une fois perdu sa compagne, ne chante plus, ne forme plus de nouveaux liens, ne se perche plus sur les verts arbrisseaux.

TIBERIO.

Et où se perche-t-elle donc?

ISABELLE.

Sur des épines, sur des rameaux desséchés.

TIBERIO.

Oh, pour cela on diroit bien que toutes les veuves en font autant. Dieu

me pardonne, à voir les inquiétudes qui les agitent, on pourroit les soupçonner d'être aussi sur des épines.

ISABELLE.

Cette plaisanterie ne tombe pas sur moi : j'ai fait vœu de ne me jamais remarier.

TIBERIO.

On ne pourroit pourtant pas vous en blâmer. Vous êtes restée veuve si jeune, & puis, avec votre bien, vous feriez mille conquêtes pour une si vous vouliez.

ISABELLE.

Vous ne songez pas que j'ai deux enfans !

TIBERIO.

Quand vous en auriez douze.

ISABELLE.

Vous ne me connoissez pas.

TIBERIO.

Ah ! ah ! on parle quelquefois tout autrement qu'on ne pense.

ISABELLE.

Je ne pense qu'à marier mes enfans : ensuite je me retirerai à la cam-

pagne, avec une ſeule eſclave & un écuyer.

TIBERIO.

Vous avez raiſon au moins de vous occuper de l'établiſſement de Beliſe; elle eſt d'âge d'être mariée, & ſon frere auſſi.

ISABELLE.

Pour Beliſe, elle me déſole : où lui trouver un mari aſſez accompli pour lui plaire ?

TIBERIO.

Quoi ! conſerve-t-elle toujours les mêmes caprices ?

ISABELLE.

Ils ſont plus forts que jamais. Il y a comme cela des filles *inmariables* (1) qui paſſent leur vie à examiner avant que de faire un choix, & qui finiſſent après avoir rebuté tout le monde, par en être rebutées à leur tour.

TIBERIO.

Vous croyez qu'elle ne ſe corrigera pas ?

(1) *Incaſables.*

ISABELLE.

Je le crains bien; on n'a jamais rien vu d'auſſi extravagant : il n'y a pas un homme qui ait le bonheur de lui plaire. Je lui ai déja fait voir des Portugais, des Américains, des Italiens, des Français, des gens de robe, des militaires, des vieillards riches, des jeunes-gens bien faits; aucun ne lui convient; elle leur a trouvé à tous des défauts.

TIBERIO.

Elle a tort; quoiqu'elle ſoit jeune & jolie, il ne faut pas être ſi difficile.

ISABELLE.

Vous feriez bien de lui parler un peu, & d'eſſayer à la remettre dans de meilleurs ſentimens.

TIBERIO.

Pardieu, il faudra qu'elle ſe marie de ma main, ou je l'abandonne pour toujours.

ISABELLE.

J'attends aujourd'hui quatre concurrens qu'on doit lui faire voir; je ne ſais ſi quelqu'un d'eux aura le bonheur de lui plaire.

TIBERIO.

Il y aura bien du malheur, si de quatre elle n'en choisit pas un.

ISABELLE.

Vous verrez qu'elle les écartera tous.

TIBERIO.

En ce cas, qu'elle se mette donc dans un couvent. (*Ils s'en vont.*)



SCENE II.

Le théatre représente l'appartement de Belise.

BELISE, FLORA.

FLORA.

CES jalousies vous gênent la vue. Voulez-vous que je les ouvre ?

BELISE.

Garde-t-en bien.

FLORA.

Et pourquoi ?

BELISE.

Le grand jour me creveroit les yeux.

FLORA.

Bon ! il ne fait pas de soleil.

BELISE.

Flora.

FLORA.

Madame.

BELISE.

Ces jalousies m'ont brisé les prunelles (1).

FLORA.

Quel enfantillage ! je n'y ai pas

(1) Le genre de délicatesse, d'extravagance de Belise, n'est point dans la nature. C'est une folie ridicule & désagréable : j'en ai adouci les traits. Elle dit ici, par exemple, qu'elle a poignardé ces jalousies avec ses ciseaux. Parce qu'on soutient que la vue d'un marchand d huile ne lui a pas taché sa robe, la fievre lui prend, &c. Cela n'auroit en François aucune espece de grace, & je doute même que cela en ait en Espagnol. Aussi n'est-ce pas ce caractere qui m'a engagé à traduire la piece : c'est le fond même qui m'en a paru théatral, au moins dans les deux premieres journées.

touché ſeulement. Voulez-vous vous occuper ?

BELISE.

Oui : donnez-moi de la dentelle.

FLORA.

Je vais vous chercher le couſſin.

BELISE.

Ah ! arrête, arrête, un de ces fuſeaux m'a caſſé le bras.

FLORA.

Vous vous moquez ; vous n'y avez ſeulement pas encore touché.

BELISE.

Ah ! ne me contredis point ; tu ſais que cela me rend malade.

FLORA.

Tenez, tenez, Madame, voilà de l'occupation qui vous arrive ; c'eſt votre mere avec votre oncle.



SCENE III.

BELISE, FLORA, ISABELLE, TIBERIO.

ISABELLE.

Vous n'en viendrez pas à bout.

TIBERIO.

Il faut voir. Bonjour ma niece.

BELISE.

Mon oncle, je vous salue.

TIBERIO.

Vous voilà jolie comme un ange : les robes de couleur vous vont mieux que ce vilain noir.

ISABELLE.

Des sieges.

FLORA.

En voilà.

BELISE.

Mon oncle, je soupçonne que vous venez ici pour me cha pitrer.

TIBERIO.

Mais il pourroit bien en être quelque chose.

BELISE, *à Flora.*

Donnez-moi de la tapisserie.

TIBERIO.

Ma chere niece, je vous tiens lieu de pere.

BELISE, *à Flora.*

Mais sur-tout qu'il n'y ait point de verd. J'ai encore mal à l'estomac pour m'être hier assise sur une chaise où il y en avoit.

ISABELLE.

Comment ?

BELISE.

Oui, ce verd là me refroidit à en périr.

FLORA.

Voilà de la tapisserie, & il n'y a point de verd.

TIBERIO.

Eh bien, mon enfant, à quand la noce ?

BELISE.

Je ne sais, mon oncle ; je ne trouve

personne qui me touche le cœur.

TIBERIO.

Mais dans tant de partis tu peux choisir.

BELISE.

Ils sont tous insupportables.

TIBERIO.

Comment ! tous ?

BELISE.

Oui, tenez, cet homme de robe.....

TIBERIO.

Eh bien !

BELISE.

Il étoit chauve.

ISABELLE.

Qu'importe.

BELISE.

Comment ! qu'importe ? J'aimerois autant coucher avec une citrouille, qu'avec une tête sans cheveux.

TIBERIO.

Mais il avoit du bien.

BELISE.

Je ne m'en soucie guere : je n'épouserai jamais un homme sans toupet.

ISABELLE.

A la bonne heure : mais pourquoi avoir refusé ce colonel ? il avoit un toupet celui-là.

BELISE.

Oui, & il étoit borgne.

ISABELLE.

On ne s'en appercevoit point : il portoit un œil d'émail.

BELISE.

Ah ! fi donc : vous ne voyez pas qu'il m'auroit fait à tous moment des affronts

TIBERIO.

Comment cela ?

BELISE.

Le voici. Il m'auroit souvent juré qu'il m'aimoit comme ses yeux ; & si son œil d'émail ne lui coûtoit qu'une pistole, voyez à quel prix je me serois trouvée estimée.

TIBERIO.

Ma chere niece, ces petites idées là sont impertinentes.

ISABELLE.

Et ce Portugais ?

BELISE.

Ne m'en parlez point ; on ne sauroit baiser un visage comme celui-là : c'est une forêt que sa barbe ; & elle est si noire, si noire.... fi !

ISABELLE.

Et cet Espagnol si opulent ?

BELISE.

Il a des pieds qui ne finissent point ; il m'auroit écrasée quelque jour en marchant : d'ailleurs il a les mains mal-propres.

ISABELLE.

Prenez donc ce gentilhomme Français : il a les mains blanches, lui.

BELISE.

Encore moins, je ne veux pas m'appeller *Madame*, ni appeller mon mari *Monsieur* (3).

ISABELLE.

Mais, mon enfant, qu'as-tu à reprocher au moins à Dom Louis, à ce cavalier si bien fait, qui a la poi-

(3) Dans l'Espagnol ces deux mots sont une plaisanterie, *Madama* & *Mosieur*, que l'on prononce *Mosiour*.

trine décorée d'un cordon de S. Jacques.

BELISE.

Quoi ! ce cordon auquel pend un grand vilain lésard ; vous me faites trembler, rien que d'y penser (4).

TIBERIO.

Ecoutez, Mademoiselle : avec toutes ces belles façons-là, le tems se passe, la beauté s'enfuit, & il ne reste plus que le repentir.

ISABELLE.

On frappe.

FLORA.

Je crois que oui.

ISABELLE.

Voyez qui c'est.

---

(4) Au bas du cordon de cet ordre est un lésard qui soutient la croix.



SCENE IV.

Les mêmes, UN ALGUAZIL.

L'ALGUAZIL.

POUVONS-NOUS entrer?

TIBERIO.

Vous êtes le maître.

L'ALGUAZIL.

Madame, les termes sont échus; voyez si vous souhaitez que l'on saisisse chez Eliso, & que l'on vous apporte ses meubles pour le reste de votre dû?

TIBERIO.

Quoi! est-ce que ous plaidez avec Eliso?

ISABELLE.

Il me doit deux mille ducats, & il n'y a pas moyen de les lui arracher.

TIBERIO.

Voilà comme on abuse de la foiblesse des veuves.

ISABELLE.

Il y a un an qu'il me mene sans que je puisse en tirer d'argent; je ne l'au-

rois pas tant ménagé ſans l'amitié que mon fils a pour lui.

TIBERIO.

Allons, allons, il faut qu'il paie: allez le ſaiſir.

L'ALGUAZIL.

J'y cours ; la maiſon n'eſt pas loin.



SCENE V.

ISABELLE, TIBERIO, BELISE, FLORA.

ISABELLE.

Eh! mais Beliſe eſt évanouïe.

TIBERIO.

Qu'a-t-elle donc ?

BELISE.

Ah! pardonnez : quand j'ai apperçu cet homme avec ſa baguette, j'ai cru qu'il alloit me crever les yeux.

TIBERIO.

Toujours le même ton.

FLORA.

Il y a là-bas deux Messieurs.

ISABELLE.

Qui?

FLORA.

Fabricio.

BELISE.

Je l'ai vu, je l'ai vu; qu'il s'en aille.

TIBERIO.

En quoi a-t-il le malheur de vous déplaire?

BELISE.

Il a la barbe & les cheveux blancs, & quand il y a tant de neiges sur les montagnes, c'est une marque que l'hiver s'approche.

FLORA.

L'autre est un médecin.

BELISE.

Jésus! renvoyez-le; moi me marier avec un médecin! moi coucher avec la fievre! ah, ah, j'ai le frisson.

TIBERIO.

J'aurois bien du plaisir à souffleter à mon aise cette extravangante.

ISABELLE.

Ne parlez pas si haut, mon frere; si elle vous entendoit elle en seroit malade huit jours. Allons à la messe, ma fille, & qu'on renvoie ces Messieurs.

TIBERIO.

Et où irez-vous à l'heure qu'il est?

ISABELLE.

Aux Hiéronimites.

BELISE.

Non, ma mere, je vous en prie.

ISABELLE.

Et pourquoi?

BELISE.

Il y a dans le tableau du Saint un grand vilain lion, qui me menace toujours de m'étrangler.

TIBERIO.

Je n'y tiens plus; adieu folle, je ne te reverrai de ma vie. (*Ils s'en vont tous.*)

SCENE VI.

Le théatre représente l'appartement d'Eliso.

ELISO, FABIO.

FABIO.

QUE ne vous présentez-vous pour l'épouser ? morbleu, elle est riche, jeune & belle.

ELISO.

Cela est vrai ; mais Belise est une étrange créature, ses caprices donnent lieu tous les jours à de nouveaux contes, qui réjouissent la cour & la ville. Elle en est devenue la fable, & d'ailleurs il n'y a pas un homme qui puisse trouver grace à ses yeux : elle les éloigne tous.

FABIO.

Elle se corrigera.

ELISO.

Un grand homme l'effraie parce que c'est un géant ; un petit, elle le méprise parce que c'est un nain.

FABIO.

Elle est difficile.

ELISO.

Elle a refusé des partis, tantôt parce que le Cavalier avoit un signe sur le visage, tantôt parce qu'il étoit blond, enfin il n'y a pas d'instant où elle n'apprête à rire par ses bisarreries.



SCENE VII.

ELISO, FABIO, FELISARDO; *l'épée à la main.*

FELISARDO.

Eliso est-il ici!

ELISO.

Me voilà moi-même, mon ami.

FELISARDO.

Depêchons; je viens de me battre.

ELISO.

Comment?

FELISARDO.

Oui, je viens de tuer, à ce que je

je crois, un Cavalier Navarrois. J'accompagnois Célia qui étoit allée au parc avec Aurélie, sa parente. Cet homme s'est opiniâtré à les suivre : j'ai voulu l'en détourner : il m'a insulté ; je l'ai chargé, blessé, tué en moins de rien. J'ai là Célia plus morte que vive....

ELISO.

Et où est-elle ?

FELISARDO.

A votre porte.

ELISO.

Eh ! mon Dieu ! qu'elle entre donc.

FELISARDO.

Celia, Celia. (*Elle entre*) Vous serez ici en sûreté & inconnue.

CELIA.

Est-ce que vous me quittez ?

FELISARDO.

Je me retire chez les Carmes.

CELIA.

Je m'en vais donc aussi. Ne vous imaginez pas que je puisse rester ici sans vous : s'il y a du danger à y demeurer, pourquoi m'y laisser ? & s'il n'y en a pas, pourquoi vous en aller ?

ELISO.

Elle a raiſon. Fabio fermez toutes les portes. Vous ne pouvez, ſans vous expoſer beaucoup, paroître à l'heure qu'il eſt dans les rues.

FABIO.

Ah! Monſieur, tout eſt perdu!

ELISO.

Quoi! qu'y a-t-il?

FABIO.

La Juſtice eſt à la porte : ils frappent ; je me ſuis bien gardé d'ouvrir, mais ils vont enfoncer tout.

FELISARDO.

Que devenir?

ELISO.

Il n'y a ici ni recoin, ni porte de derriere ; & en pareil cas ces gens-là ſont des furets qui fouillent par-tout ; ils ſeront d'autant plus exacts à chercher, que le refus d'ouvrir confirmera leurs ſoupçons.

CELIA.

Que je ſuis malheureuſe!

ELISO.

Ne vous affligez pas, Madame ; inventons quelque artifice pour vous dé-

guiſer. Voyons un peu : j'avois, il y a quelques jours, deux eſclaves, Pedro, un palfrenier, & Zara, une grenadine qui faiſoit la cuiſine : perſonne ne ſait que je m'en ſois défait ; conſentez à paſſer pour eux : vous, Feliſardo, allez à l'écurie, vous y trouverez des habits convenables & mettez-vous à panſer les chevaux : vous, Célia, deſcendez à la cuiſine, faites-y quelque choſe d'analogue au rôle de Zara, par ce moyen il ſera impoſſible de vous reconnoître.

FELISARDO.

J'y vais.

CELIA.

Et moi auſſi.

FABIO.

Depêchons ; car ils vont tout rompre.

ELISO.

Au contraire, je ſuis ſurpris de la douceur avec laquelle ils ſe conduiſent ; ce n'eſt pas leur uſage quand il s'agit d'un duel : deſcends, dis-leur que j'étois occupé dans mon cabinet ; que perſonne ne les a entendus : amuſe-les le plus que tu pourras, afin de

donner le tems à Felisardo & à Celia de se déguiser.

FABIO.

J'y cours, & je souhaite que tous les levriers des bourreaux puissent y être pris.

SCENE VIII.

ELISO, *seul.*

VOILA une terrible situation pour le pauvre Felisardo ; mais nous l'en tirerons : & sa maîtresse, les larmes couloient de ses yeux ; c'est en effet un étrange accident pour elle.



SCENE IX.

ELISO, FABIO, L'ALGUAZIL, UN GREFFIER.

L'ALGUAZIL.

IL est bien étonnant, Monsieur, qu'il faille attendre si long-tems à votre porte.

ELISO.

Je n'en ſavois rien, & d'ailleurs je ne ſuis pas fait pour ouvrir la porte chez moi.

L'ALGUAZIL.

Vos gens au moins pourroient être plus honnêtes. Au bout de deux heures il arrive un laquais à moitié endormi, & qui nous fait des contes extravagans.

ELISO.

C'eſt un butor qui dort ſans ceſſe! au reſte cela n'empêche pas que je ne vous rende tous les égards qui vous ſont dûs. Que ſouhaitez-vous?

L'ALGUAZIL.

Le voici. Vous ſouvient-il des commandemens de payer qui vous ont été faits de la part de Madame Iſabelle?

ELISO.

Ah! oui, je m'en ſouviens. Mais eſt-ce qu'il n'y a point de conciliation avec elle?

L'ALGUAZIL.

Elle a eu, comme vous voyez, tous les ménagemens poſſibles; mais il n'y

a point de fin avec vous : j'ai ordre de vous exécuter.

ELISO.

Je ne puis l'empêcher ; Isabelle est la maîtresse.

LE GREFFIER.

Nous pouvons donc entrer ?

ELISO.

Il ne tient qu'à vous ; Fabio va vous livrer ma vaisselle, mes meubles ; & si cela ne suffit pas, vous enleverez tout ce qu'il vous plaira.

LE GREFFIER.

Cela est bon ; entrons.

SCENE X.

ELISO, *seul.*

Nous nous trompions bien. Felisardo croyoit être l'objet de leurs recherches, & c'est sur moi seul qu'elles devoient tomber ; mais cela m'inquiete peu. Je retirerai tous mes effets avec l'argent que je dois toucher dans un mois d'ici : je me serois peut-

être épargné tous ces embarras, si j'avois pu vaincre ma répugnance, & me résoudre à faire ma cour à Belise. Toute bisarre qu'elle est, j'aurois pu espérer de réussir auprès d'elle & m'acquitter avec sa propre dot. C'est à la vérité une situation bien pénible, que celle d'avoir perpétuellement à ses côtés une femme de cette humeur; mais enfin, la fortune fait passer par dessus bien des choses. Il faut prendre un parti, & celui-là est sans doute le meilleur. (*Il s'en va*)

SCENE XI.

ISABELLE, BELISE, FLORA.

ISABELLE.

CET homme est une mignature : pourquoi ne vous revient-il pas?

BELISE.

Quand vous voudrez vous remarier, ma mere, vous serez la maîtresse de prendre un mari comme celui-là; pour moi il ne me convient pas.

ISABELLE.

Pourquoi ?

BELISE.

Il a un poignet postiche.

ISABELLE.

Mais encore une fois, que vous importe ?

BELISE.

Comment ! que m'importe ? je ne veux pas que mon mari ait rien de manqué, ni de supposé : je veux un homme complet. Vous me donnez-là des bons avis ; épouser un manchót !

ISABELLE.

En vérité, ma fille, ces travers-là me fatiguent sérieusement : déterminez-vous donc du moins en faveur de ce gentilhomme de Tolede, qui est si riche, si bien fait ?

BELISE.

Celui-là a les yeux trop grands. N'avez-vous pas examiné comment il me regardoit ? S'il a cette vue-là quand il est amoureux, comment donc seront-ils quand ils se trouveront en colere ? il me dévoreroit toute vive ; & puis, avez-vous pris garde qu'il

ressemble, comme deux gouttes d'eau, à Pierre-le-Cruel, qui est à Saint-Dominique.

ISABELLE.

Vous me poussez à bout; craignez de vous en repentir.

SCENE XII.

ISABELLE, BELISE, L'ALGUAZIL, LE GREFFIER.

LE GREFFIER.

CELA a assez bien été.

L'ALGUAZIL.

Oui, pas mal.

ISABELLE.

Que voulez-vous dire?

L'ALGUAZIL.

Votre dette est à couvert, Madame; je vous amene des sûretés vivantes.

ISABELLE.

Des sûretés vivantes!

L'ALGUAZIL.

De ma vie je n'ai vu d'esclaves aussi bien tournés.

ISABELLE.

J'en suis bien aise.

L'ALGUAZIL.

Il y a une fille.

ISABELLE.

Est-elle estampée (5)?

L'ALGUAZIL.

Pas encore : mais elle le sera quand vous voudrez. Holà, Pedro, Zara, ici.

---

(5) On a vu dans la premiere piece de Lopes de Véga ce que signifie ce mot.



SCENE XIII.

Les mêmes, FELISARDO, CELIA, *en esclaves.*

L'ALGUAZIL.

Je m'en suis emparé dans l'idée que je vous ferois plaisir.

ISABELLE.

J'en suis si satisfaite, que je consens volontiers à quitter Eliso de tout ce qu'il me doit s'il veut me les laisser.

L'ALGUAZIL.

Ce seroit les payer cher, & assurément il sera trop heureux de se prêter à cet accord...

ISABELLE.

Je donnerois encore davantage pour les conserver.

L'ALGUAZIL.

En ce cas les choses seront bientôt terminées : je saurai vous en rendre réponse. (*Il s'en va.*)

SCENE XIV.

ISABELLE, BELISE, FELISARDO, CELIA.

FELISARDO, *à part.*

QUEL cruel enchaînement d'infortunes, & qu'il va m'en coûter cher pour me dérober aux pourſuites que je dois redouter! Je ſuis, il eſt vrai, bien en sûreté contre toutes les recherches; mais à quelle humiliation vais-je en être redevable? Moi, eſclave, moi, vendu, enlevé au milieu de Madrid avec Celia, comme le plus-vil des animaux! Moi, paſſer d'un moment à l'autre de la liberté à la ſervitude, & même d'un premier eſclavage à un ſecond! O ſort! voilà de tes jeux.

CELIA, *à part.*

Je ne ſais que faire ni que dire, ni même que penſer dans l'horrible embarras où je me trouve; mais diſſimulons. Tout ce qui peut m'arriver de

pis, c'eſt de reſter dans cet état une huitaine de jours.

BELISE, *qui eſt cenſée pendant ces monologues avoir cauſé avec ſa mere.*

Vous avez raiſon; il faut lui en parler.

ISABELLE.

Je l'y amenerai à force d'argent. Eſclave.

FELISARDO.

Madame.

ISABELLE.

Approche.

FELISARDO.

Me voilà.

ISABELLE.

Ton nom?

FELISARDO.

Pedro.

ISABELLE.

Es-tu Chrétien?

FELISARDO.

Oui, par la grace de Dieu.

ISABELLE.

Es-tu fâché de te trouver ici?

FELISARDO.

Non : puiſqu'il faut que je paie pour les dettes d'un autre, j'aime encore mieux que ce ſoit ici que dans la priſon.

ISABELLE.

De quel pays es-tu ?

FELISARDO.

De Grenade, quoique je ſois né à Madrid d'une eſclave qui auroit pu être Reine ſi elle avoit eu moins de malheur. Ma mere a été priſe par Dom Juan d'Autriche, (6) ſans cela je ſerois né dans les Alpucharres où j'avois été conçu, & j'y jouirois d'un rang diſtingué dans la nobleſſe du pays.

ISABELLE.

Voilà qui eſt terrible ; j'en ai le cœur tout attendri. Et toi, eſclave ? (*A Celia.*)

---

(6) Les Maures du Royaume de Grenade s'étoient revoltés. On les avoit mis à la chaîne pour les punir. C'eſt à ce traitement que Feliſardo fait ici alluſion.

CELIA.

Je me nomme Zara; je suis d'Oran; je veux être baptisée, & je le serai d'ici à un mois si je puis avoir le bonheur de retourner au pouvoir de mon maître.

BELISE.

Tu le seras tout aussi-bien ici. En vérité, il y a de jolies filles à Oran.

ISABELLE, *à Flora.*

Elle est bien en effet : montre-lui la cuisine & ce qu'elle a à faire. Toi, Pedro, je te ferai indiquer ton emploi.

BELISE.

Quel dommage! (*Isabelle & Belise s'en vont.*)



SCENE XV.

FLORA, CELIA, FELISARDO.

FLORA.

ALLONS, Zara, ſuis-moi. Pour toi, Pedro, tu n'as qu'à aller à l'écurie.

FELISARDO.

Y a-t-il encore ici d'autres eſclaves?

FLORA.

Non; il n'y a d'autres domeſtiques que moi & un cocher.

FELISARDO.

Madame a-t-elle un fils?

FLORA.

Oui, & un très-bien fait.

FELISARDO.

Tant pis.

FLORA.

Il eſt encore couché. Dom Juan n'eſt pas matinal : il fait ſa cour à une Dame toute la nuit, & il dort le jour. Tu auras en lui un bon maître : j'aurai ſoin de t'adoucir ta condition.

Va, laisse-moi faire; j'ai les clefs de tout. Bois-tu du vin? (7)

FELISARDO.

Mais quand j'en trouve.

FLORA.

Tu n'en manqueras pas. Comme il a l'air frais!

CELIA.

Vous avez là trouvé une heureuse condition, Pedro.

FELISARDO.

Que dites-vous, ma chere Celia?

CELIA.

Allez, allez, on vous fait déja des avances.

FELISARDO.

Ah! mon cher cœur, nous sommes déja assez malheureux: n'aggravons pas notre situation par des querelles sans objet. (*Ils s'en vont.*)

---

(7) Elle lui demande s'il mange du cochon. Cette demande en Espagne a quelque sel, sur-tout étant adressée à un esclave supposé More, & par conséquent de race Mahométane.

SCENE XVI.

Le Théatre représente l'Appartement de Dom Juan.

DOM JUAN, *en robe-de-chambre*, CARILLO.

DOM JUAN.

Les chevaux sont-ils mis?

CARILLO.

Oui, Monsieur, mais il est tems de dîner.

DOM JUAN.

Trouverons nous encore des messes?

CARILLO.

Bon! sans doute vous en trouverez; il n'est que midi.

DOM JUAN.

J'étois bien las hier.

CARILLO.

Gageons que ce n'étoit pas le chemin qui vous avoit le plus fatigué.

DOM JUAN.

Tu as raison. C'étoit ce faquin de

créancier. Il prend bien ſon tems pour venir me demander de l'argent. Quand j'entends ce mot, je meurs, j'expire.

CARILLO.

Vous n'êtes pas le ſeul à votre âge pour qui cette épreuve ſoit embarraſſante. Voulez-vous vous laver le viſage?

DOM JUAN.

Oui: appelle Flora.

CARILLO.

J'y vais. (*Il va l'appeller.*)

SCENE XVII.

DOM JUAN, CARILLO, FLORA, CELIA *avec une aiguiere & une ſerviette.*

CELIA.

Voici l'aiguiere & le baſſin.

FLORA.

Et un linge.

DOM JUAN.

Flora.

FLORA.

Que ſouhaitez-vous ?

DOM JUAN.

Qu'eſt-ce que cette fille-là ? Je ne l'ai pas encore vue ici.

FLORA.

C'eſt une eſclave qui n'y eſt que d'aujourd'hui.

DOM JUAN.

Une eſclave !

FLORA.

Elle ſort de chez votre ami Eliſo. Ne l'y avez-vous pas vue ?

DOM JUAN.

Jamais.

FLORA.

On l'a ſaiſie avec le reſte des effets d'Eliſo, pour ce qu'il doit à Madame votre mere.

DOM JUAN.

Qu'elle eſt jolie !

CELIA.

Dites plutôt malheureuſe. Il n'y a pas d'autre nom qui me convienne dans l'état où je ſuis.

DOM JUAN.

Ma foi, Eliſo eſt bien quitte avec nous. Verſez-moi de l'eau, Mademoiſelle.

FLORA.

Il paroît que l'eſclave vous plaît ?

DOM JUAN.

Je n'ai encore de ma vie rien vu de plus beau. Venez, venez, il n'y aura jamais aſſez d'eau pour éteindre les feux que vos charmes font naître...., Quels yeux !

CELIA.

Mais il n'y a plus d'eau.

DOM JUAN.

Donne le linge, Flora. Elle eſt adorable. Va me chercher un col, Flora. (*Flora ſort*). Elle ne paroiſſoit point chez Eliſo. Il me la cachoit, ſans doute, par la crainte des ſentimens que ſa vue ne pouvoit manquer d'exciter dans mon cœur. Ah ! s'il l'aime, qu'il doit être déſeſpéré de ſa perte ! (8) Qu'on ſeroit

(8) Je retranche ici beaucoup de choſes qui ſont inſipides même en Eſpagnol. Il n'y a d'intéreſſant que la ſituation,

heureux, charmante Esclâve, si l'on pouvoit ou vous faire aimer vos fers, ou en recevoir de vous.

CELIA.

Vous insultez à ma misere, Monsieur.

DOM JUAN.

Ne m'en soupçonnez pas. Rien n'égale mon respect pour vous, & s'il m'étoit permis de me livrer à des sentimens plus vifs, avec quels transports.....

SCENE XVIII.

Les mêmes, FELISARDO.

FELISARDO.

Que vois-je?

DOM JUAN.

Qui est-là?

FELISARDO.

Moi, Monsieur.

DOM JUAN.

Et qui, vous?

FELISARDO.

Un esclave que le hasard vous donne, & qui vient vous rendre ses hommages. J'étois à Eliso ; je suis à vous, ou plutôt son empire sur moi est suspendu pour quelques jours ; car n'étant ici que par forme de nantissement, je n'en appartiens pas moins à mon vrai maître. Il aime passionnément cette esclave : je la trouve ici tête à tête avec vous, & je ne puis m'empêcher de lui représenter que cela n'est pas bien.

DOM JUAN.

Tu es un excellent esclave, à ce qu'il me paroît.

FELISARDO.

Zara, qu'avez-vous fait ?

CELIA.

Vous me grondez, je crois.

FELISARDO.

N'en ai-je pas le droit ? Le dernier ordre que notre maître commun m'a donné, étoit de veiller sur vous.

DOM JUAN.

Doucement, l'ami, ta fidélité va trop loin : tu en es quitte au reste.

Cette fille n'eſt plus à Eliſo ; elle m'appartient.

FELISARDO.

Et moi ?

DOM JUAN.

Et toi auſſi.

FELISARDO.

Je ne le nie pas : mais enfin je ne puis oublier ce que je dois au premier homme dont j'ai reconnu le pouvoir. Allez, Zara, vous ſerez mieux là-bas qu'ici.

CELIA.

Et vous, que n'allez-vous à votre écurie ? vous y trouverez Flora, la généreuſe Flora peut-être.

DOM JUAN.

En voilà aſſez : vous me paroiſſez une couple d'excellens domeſtiques. Je ſaurai reconnoître votre zele : adieu la belle ; il eſt tard, je vais à la meſſe.

SCENE XIX.

FELISARDO, CELIA.

FELISARDO.

AH! infidele ! quel plaisir prenez-vous à me déchirer le cœur ?

CELIA.

Vous êtes donç sensible à cette conduite ?

FELISARDO.

Et qui ne le feroit, cruelle ? Quoi ! tête à tête dans la chambre d'un jeune homme que vous alliez rechercher ! & ma vue ne vous émeut pas ? Vous y restez sans changer de couleur ? vous supportez sans rougir mes reproches ? Non, il n'y a plus de fidélité dans le monde, & chez les femmes sur-tout : adieu.

CELIA.

Quoi ! adieu !

FELISARDO.

Laissez-moi ; je succombe à mon désespoir.

CELIA.

C'eſt pouſſer trop loin un badinage. Raſſure-toi, mon cher amant, il n'y a rien de criminel dans ma conduite. Flora m'a menée ici ſans que je ſuſſe où nous allions. Ce jeune homme m'a tenu quelques propos galans, que j'ai à peine entendus & qui ſont de ſon âge : mais crois-tu qu'ils puiſſent faire quelque impreſſion ſur le cœur de ta Celia ? & ſi je reſte ici, pour qui, dis-le moi, pour qui y ſuis-je ? N'en ſortirois-je pas à l'inſtant ſi je pouvois me réſoudre à te quitter ?

FELISARDO.

Vous me rendez la vie. N'en parlons donc plus : mais qu'allons-nous faire ? que devenir ? Ne devrions-nous pas, dès la nuit prochaine, nous ſouſtraire aux bizarreries de la fortune, & aux humiliations dont elle nous accable ? Voulez-vous que je vous enleve d'ici ?

CELIA.

Dieu ſait ſi ce n'eſt pas là le plus ardent de mes ſouhaits ; mais il faudroit en prévenir Eliſo. Comme nous paſſons ici pour ſes eſclaves, & que nous répondons pour l'argent qu'il

doit, nous ne pouvons diſparoître ſans l'expoſer aux pourſuites les plus déſagréables. Le mieux, je crois, eſt de reſter ici juſqu'à ce que votre affaire ſoit aſſoupie. Il n'y a pas d'endroit au monde où vous puiſſiez être plus ſûrement caché, ainſi que moi; & ſi l'amour peut adoucir une priſon, celle-ci ne doit pas nous ſembler trop rude.

FELISARDO.

Je crois que vous avez raiſon. Mais j'apperçois des domeſtiques qui viennent mettre le couvert. Allez, Celia, deſcendez dans ce lieu ſi indigne de vos charmes; allez les enſevelir dans cette trop heureuſe cuiſine qui eſt ſi peu faite pour vous.

CELIA.

J'y aurai ſoin de Feliſardo. Je me charge d'être ſa pourvoyeuſe, à moins que la prévenante Flora ne me diſpute cet emploi.

FELISARDO.

Méchante! pourquoi vous venger ainſi?

CELIA.

Ecoutez: on craint aiſément quand on aime.

mieux renoncer au jour, & je n'ai que trop tardé.

FLORA.

Eh! mon Dieu, qu'est ce donc que vous avez fait?

BELISE.

Oui, oui, je suis fille à me tuer moi-même, à m'étrangler, à me poignarder.....

FLORA.

Madame, si ma fidélité, si mes longs services ont pu me donner quelques droits à votre confiance, ne me cachez point la cause d'un désespoir si violent.

BELISE.

Je ne puis te l'apprendre.

FLORA.

Vous voulez donc que je meure aussi?

BELISE.

Tu me fais violence : écoute donc ce que j'ai à te dire.

FLORA.

Je vous écoute.

BELISE.

Ma fortune, quelque beauté dont on me loue, m'ont renversé l'esprit. Tu m'as vue fiere, dédaigneuse, inconséquente, me livrer aux travers les plus inconséquens, aux bisarreries les plus ridicules : l'esprit, la noblesse, l'opulence, n'ont garanti de mes cruels mépris aucun de ceux qui ont prétendu à ma main. Eh bien, Flora, ce cœur si superbe, cette ame si indomptable, un esclave l'a domptée.

FLORA.

Un esclave !

BELISE.

J'en meurs de honte : mais il est trop vrai, je brûle, je me consume pour un misérable, qui n'aura pas même assez de délicatesse pour s'appercevoir de son triomphe : pour prix de cette hauteur, qui a révolté tout Madrid, il faut que je meure malheureuse & déshonorée.

FLORA.

Je vous avoue que je suis confondue. Les réflexions que je pourrois vous présenter, je vois que vous les avez faites ; mais je ne puis m'empê-

cher de vous redire que voilà un étrange accident.

BELISE.

Flora, cependant un bel objet cesse-t-il d'être beau parce qu'il est déplacé? un diamant dans la boue en est-il moins la plus précieuse des pierres? mais, que dis-je, lâche, veux-je me justifier ma bassesse? non, non, il faut périr, il n'y a point d'autre ressource.

FLORA.

Pardonnez-moi, il y en a d'autres?

BELISE.

En connois-tu?

FLORA.

La plus efficace seroit de le mettre à la porte sur-le-champ.

BELISE.

Ma mere paroît s'y attacher, & puis je ne le verrois plus: mais l'en aimerois-je moins?

FLORA.

Eh bien, il faut le faire marquer, le faire battre, le défigurer de maniere qu'il vous devienne à vous-même un objet d'horreur.

BELISE.

Qu'as-tu dit ? l'amour n'embellit-il pas la laideur même ?

FLORA.

Tâchez au moins de ſuppoſer qu'il aime cette belle eſclave, avec laquelle il eſt ſi ſouvent : la jalouſie eſt le poiſon de l'amour.

BELISE.

Elle en eſt bien plutôt l'aliment.

FLORA.

Je ne vois donc qu'un moyen.

BELISE.

Eſt-ce la mort ?

FLORA.

Non : c'eſt de rentrer en vous même ; c'eſt de ſonger bien ſérieuſement aux ſuites affreuſes d'une paſſion de cette nature.....

BELISE.

Oui, tu as raiſon : il faut un remede violent ; employons-le ; briſons cet indigne lien avec le fer & le feu : qu'on le marque, qu'on l'eſtampe, qu'on détruiſe ces traits redoutables qui agiſſent avec tant de force ſur les cœurs.

FLORA.

Je vois votre mere.

BELISE.

Eloignons-nous. (*Elles s'en vont*).

SCENE II.

ELISO, ISABELLE.

ISABELLE.

NON, Monſieur, je n'en démordrai point, les eſclaves ſont à moi; fixez-en le prix qu'il vous plaira; mais ſoyez ſûr que je ne les rendrai point.

ELISO.

Quoi! après m'avoir fait l'affront de me faire exécuter dans mes meubles, vous avez encore la cruauté de m'enlever ce que j'ai de plus cher au monde?

ISABELLE.

Vous êtes gentilhomme: je ſuis femme; voilà deux titres qui vous font un devoir de céder à mes deſirs.

ELISO.

Ah ! Madame, demandez-moi mon sang, prenez-moi moi-même pour esclave, mais rendez-moi ceux-là.

ISABELLE.

Cela ne se peut pas ; je vous le répete. Mettez-y un prix, quel qu'il soit, & je consens à tout, quand vous devriez songer à la main de Belise : vous avez eu quelques vues autrefois.....

ELISO.

Cette témérité ne m'est pas permise ; si pourtant.....

ISABELLE.

Pedro & Zara sont à moi. Je vais chercher ma fille. (*Elle s'en va*).



SCENE III.

ELISO, FELISARDO.

ELISO.

Ce mariage rendroit la liberté à mon ami sans me compromettre ; mais il faudroit m'attendre à de cruels momens......

FELISARDO.

Eliso, mon cher ami.

ELISO.

Mon cher Felisardo, comment vous trouvez-vous ?

FELISARDO.

Votre vue jette quelque douceur dans l'amertume de ma prison.

ELISO.

Appellez-vous une prison un lieu où vous êtes avec Celia ?

FELISARDO.

Que m'importe d'être auprès d'elle, si je n'ai pas la liberté de lui dire un mot ? Mais à quoi en sont mes affaires ? que dit-on du blessé ? quand

pourrai-je ſortir d'ici? a-t-on fait quelques tentatives pour me trouver?

ELISO.

Votre ennemi eſt encore en vie; mais il n'eſt pas hors de danger, & vous en courriez un grand ſi vous ſortiez d'ici.

FELISARDO.

Quel horrible état! Cherche-t-on Celia?

ELISO.

Oui. Comment va-t-elle?

FELISARDO.

Bien; mais elle me tourmente par les travers qu'elle prend à l'occaſion de l'empreſſement d'une femme-de-chambre qui montre quelques égards pour moi.

ELISO.

Elle eſt jalouſe?

FELISARDO.

A l'excès: mais on vient; retirez-vous; ſi l'on nous voyoit enſemble, cela pourroit donner des ſoupçons.

(Eliſo s'en va)

SCENE IV.

ISABELLE, FELISARDO.

ISABELLE, *à part.*

OH, oh, Belise, si le mot de mariage est si insupportable pour vous, n'ayez pas peur que je vous en reparle jamais. (*Haut*) Pedro.

FELISARDO.

Madame.

ISABELLE.

Tu dois voir combien je te distingue; du moins tu ne te plaindras pas, j'espere, de ce que je t'ai acheté.

FELISARDO.

Vous m'avez acheté!

ISABELLE.

Oui, Eliso vient de conclure le marché; de ce moment tu m'appartiens: ne te l'a-t-il pas dit?

FELISARDO.

Non, il a craint sans doute de m'affliger.

ISABELLE.

Est-ce que tu ne te plais pas auprès de moi ?

FELISARDO.

Rien ne peut me flatter davantage, que d'avoir le bonheur de vous servir ; mais enfin, Eliso est mon premier maître.

ISABELLE.

Tu reconnois mal mes bontés !

FELISARDO.

Pardonnez-moi, on ne peut y être plus sensible.

ISABELLE.

Tu m'es plus redevable que tu ne le crois.

FELISARDO.

Je ne vois que des motifs de reconnoissance.

ISABELLE.

En vérité, je t'aime comme moi-même.

FELISARDO.

Ah ! Madame, j'embrasse vos genoux.

SCENE V.

ISABELLE, FELISARDO, CELIA.

ISABELLE.

N'EST-CE pas Zara?

FELISARDO.

C'est elle-même.

ISABELLE.

Zara, que viens-tu faire ici?

CELIA.

Je viens chercher Pedro, Dom Juan le demande.

ISABELLE.

Vas-y vîte.

CELIA, *bas à Felisardo.*

Vous êtes heureux. Il semble que la maîtresse même commence à s'humaniser en votre faveur.

FELISARDO, *bas.*

Encore de la jalousie!

CELIA, *bas.*

Et qui n'en auroit pas? Il semble

que vous cherchiez les occasions de m'alarmer.

ISABELLE.

Plaît-il ? Qu'est-ce que c'est donc que cette conversation ?

FELISARDO, *bas.*

Oh ! Celia, que votre humeur est étrange ! (*Il s'en va.*)

ISABELLE.

Que dites-vous-là ?

CELIA.

Je demandois à Pedro, s'il veut m'apprendre une priere que je voudrois savoir.

ISABELLE.

Une priere ! c'est bien-là le moment ; allez, peronelle, allez à la cuisine, Flora vous l'apprendra.

CELIA.

Elle se fâche ! elle me le payera.

SCENE VI.

ISABELLE, *seule.*

Qu'est-ce donc que les idées qui me passent dans la tête ? Qu'est-ce que mon cœur me veut dire en faveur de cet esclave ? Sa bonne mine, sa taille, ses graces sont toujours présentes à mes yeux ; défions-nous de ce penchant : ah ! amour, amour, m'aurois-tu réservée à cet affront !

SCENE VII.

ISABELLE, BELISE.

BELISE.

Ma mere, depuis que je sais que Pedro est à vous, & que vous en avez traité avec Eliso, je crois devoir vous donner un avis.

ISABELLE.

Est-ce encore quelqu'une de vos extravagances ?

BELISE.

Non assurément. On m'a assuré qu'il étoit sujet à s'enfuir. Il faut dès aujourd'hui le faire estamper.

ISABELLE.

Que dites-vous? Estamper un garçon bâti comme celui-là!

BELISE.

Qu'importe comme il est fait, si l'on ne peut s'en assurer autrement?

ISABELLE.

J'aurois du scrupule à faire défigurer un visage comme le sien.

BELISE.

Il vous paroît donc bien beau!

ISABELLE.

(*Bas.*) Que trop. (*Haut.*) Mais il n'est pas mal, comme peut être un esclave après tout.

BELISE.

Ma mere, je vous en prie, consentez à ce que je vous demande.

ISABELLE

Mais songez donc qu'ils ne sont plus de défaite quand une fois ils por-

tent ainsi des armes qu'on ne peut plus effacer.

BELISE.

Mais il y a encore plus de risque à le perdre tout-à-fait

ISABELLE.

Cela feroit moins fâcheux que de le défigurer. C'est encore un de vos anciens travers que de vouloir gâter des traits comme ceux-là

BELISE.

Eh bien! puisque vous me refusez cette satisfaction-là, vous allez voir de quoi je suis capable. Je vais me jetter dans mon lit, Madame, & je n'en releverai point. Nous verrons si vous serez plus jalouse de la beauté de votre esclave, que de la vie de votre fille.

(Elle s'en va.)



SCENE VIII.

ISABELLE, *seule.*

Qu'est-ce donc que cet entêtement-là? on n'a jamais rien vu de pareil. Quoi ! s'acharner à vouloir déshonorer pour toujours la plus belle figure d'esclave qui ait jamais existé? Il faut qu'elle y prenne un intérêt secret. Une folie, une cruauté de cette force, ne sont ni naturelles, ni croyables.

SCENE IX

ISABELLE, TIBERIO.

TIBERIO.

Quoique ces évanouissemens-là ne signifient rien de sa part, ils font pourtant de la peine. Qu'est-ce, ma sœur? Je n'ai jamais vu Belise si vivement affectée. Qu'a-t elle donc?

ISABELLE.

Elle a la plus haute extravagance

qui lui ſoit encore entrée dans la tête : elle veut abſolument faire eſtamper ce pauvre Pedro.

TIBERIO.

Qui ! votre eſclave ?

ISABELLE.

A peine viens-je de l'acheter, & on veut me forcer à commettre ſur lui une inhumanité auſſi affreuſe !

TIBERIO.

Dans le fond il eſt fait pour cela ; mais enfin il y a un moyen de vous concilier toutes deux. Il n'y a qu'à lui appliquer une marque feinte, & perſonne n'en ſouffrira.

ISABELLE.

Mais cela peut-il ſe contrefaire aſſez bien pour tromper l'œil ?

TIBERIO.

Avec la plus grande facilité.

ISABELLE.

A la bonne heure, j'y conſens, quoiqu'il me ſemble dur de faire à ce pauvre garçon même l'apparence d'un affront quand il ne l'a point mérité. Chargez-vous donc de cette opération.

(*Elle s'en va.*)

TIBERIO.

Je le veux bien. Par-là on ôtera à cette folle tout prétexte de nous faire quelque sottise. J'apperçois Pedro.

SCENE X.

TIBERIO, FELISARDO.

FELISARDO.

Monsieur.

TIBERIO.

Eh bien, comment te trouves-tu de ton nouveau séjour?

FELISARDO.

Bien, grace à Dieu. Tout le monde m'aime ici.

TIBERIO.

De la part d'Isabelle, cela peut être; mais quant à Belise, il s'en faut bien. Sais-tu qu'elle exige absolument que tu sois estampé, & pour la satisfaire, j'y donne les mains, quelque chagrin que cela me fasse.

FELISARDO.

Comment, m'estamper, morbleu?

J'étranglerai le premier qui osera seulement me toucher.

TIBERIO.

On en fera autant à la belle esclave.

FELISARDO, *avec agitation.*

En ce cas, tout est dit. Paroissent ici les Archers, la Justice. C'est moi qui ai tué ce Cavalier Navarrois; c'est moi, venez tous; je me suis déguisé pour me sauver.

TIBERIO.

Eh! que dis-tu là?

FELISARDO.

Oui, c'est moi qui ai tué ce gentilhomme que l'on a trouvé mourant au Prado.

TIBERIO.

La frayeur lui renverse la cervelle: là, là, appaise-toi, on ne veut pas t'estamper.

FELISARDO.

Non, non, j'aime mieux tout risquer & sortir.

TIBERIO.

Mais écoutes-moi donc. Pour satisfaire Belise & ne point paroître la heurter de front, on vous marquera seulement pour la forme. Je vous dessinerai avec de la couleur

leur quelques lettres qui s'ôteront quand on voudra.

FELISARDO.

Ah! c'eſt autre choſe : en ce cas je ſuis à vos ordres. Mais prenez une couleur qui s'efface au moins.

TIBERIO.

Tu peux compter ſur ma parole. (*Il s'en va.*)

SCENE XI.

FELISARDO, CELIA.

CELIA.

TIBERIO eſt déja parti!

FELISARDO.

Oui.

CELIA.

Et Iſabelle, qu'en dites-vous?

FELISARDO.

Par égard pour vous, je l'évite

CELIA.

Et Beliſe, que fait-elle?

FELISARDO.

Elle a la plus ſinguliere, la plus revoltante idée.

CELIA.

Et c'eſt ?

FELISARDO.

De nous faire eſtamper tous deux.

CELIA.

D'où vient donc cette extravagance ?

FELISARDO.

C'eſt une envie qui lui a paſſé dans la tête.

CELIA.

Mais il faut déclarer qui nous ſommes.

FELISARDO.

Il n'en ſera pas beſoin. L'empreinte ne ſera qu'apparente, & ce mal deviendra un bien ; nous n'en ſerons que mieux déguiſés.

SCENE XII.

FELISARDO, CELIA, DOM JUAN, CARILLO.

DOM JUAN.

Quoi! ces deux esclaves seront toujours ensemble?

CARILLO.

Ils ne se quittent point.

DOM JUAN.

Il a bonne mine.

CARILLO.

Et il paroît spirituel.

DOM JUAN.

Je suis curieux d'entendre un peu ce qu'ils peuvent se dire.

FELISARDO.

Personne ne nous voit, ma chere Célia; accordez-moi un baiser pour me consoler dans l'affreux état où nous sommes réduits.

CELIA.

Vous ſavez quel pouvoir vous avez ſur moi. (*Ils s'embraſſent.*)

DOM JUAN.

Eh! qu'ai-je vu?

CARILLO.

Mais c'eſt là ce qui s'appelle ſe baiſer, en bon Eſpagnol.

DOM JUAN.

Pourquoi te donnes-tu les airs de l'embraſſer, inſolent?

CELIA.

Ah, ciel! Dom Juan nous a vus!

DOM JUAN.

Quoi! chez moi, faquin?

FELISARDO.

Monſieur, ſi vous croyez qu'il y ait quelque choſe de malhonnête, vous vous trompez bien. Zara me faiſoit part de ſon futur baptême, & dans le tranſport de ma joie je l'embraſſois pour lui en faire compliment (9).

---

(9) On voit par tout ce morceau que l'Inquiſition entend raillerie. Je ne rends pas toute la force de l'Eſpagnol.

DOM JUAN.

Va-t-en à l'écurie, misérable.

FELISARDO.

Est-ce donc qu'il y a du mal à féliciter les Chrétiens ?

CARILLO.

Ce drôle-là l'entend. Holà, Pedro.

FELISARDO.

Plaît-il ?

CARILLO.

Apprends de moi qu'il est très-bon d'être Chrétien : mais c'est un christianisme trop chaud que celui qui fait ainsi baiser les filles (10). Va-t-en, & songe qu'il faut être plus circonspect auprès des jolies esclaves.

FELISARDO.

Et est-ce l'usage que les maîtres & les valets leur comptent fleurette (11) ?

---

(10) *Ser Christiano es gran bondad! pero es mucha christianidad abrasar à las mugeres.*

(11) Le texte dit bien autre chose. *Gozarlas.*

CARILLO.

Oui, ſans doute.

FELISARDO.

Oui! oh bien, attendez un moment. (*Il s'en va.*)

SCENE XIII.

DOM JUAN, CELIA, CARILLO.

CARILLO.

Ce gredin-là fera un mauvais coup.

DOM JUAN.

Belle Zara, ſongez qu'il eſt douloureux pour moi d'être ainſi le témoin d'une préférence qui m'outrage & me déchire.

CELIA.

Puis-je faire quelque choſe pour vous?

DOM JUAN.

En doutez-vous?

CELIA.

Je ne vois qu'un ſeul moyen de vous ſatisfaire.

DOM JUAN.

Quel est-il?

CELIA.

C'est de m'épouser.

DOM JUAN.

Ah, ah, un Gentilhomme! je me déshonorerois.

CELIA.

Et m'honorerai-je, moi, en cédant à un autre titre?

DOM JUAN.

Mais vous êtes esclave.

CELIA.

Que seriez-vous à Alger?

DOM JUAN.

Respectueux & soumis comme je le suis auprès de vous.

CELIA.

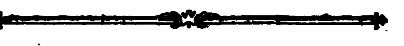
Cessez donc d'attenter à ma gloire, & voyez que dans la bassesse de mon état j'ai peut-être plus de fierté que vous n'en auriez si vous y étiez réduit.

(*Elle s'en va.*)

DOM JUAN.

Au fonds je ne puis pas la désap-

prouver. Le changement de condition peut ne mettre pas de différence dans les sentimens; & pour être dans un état si vil, le cœur peut n'en être pas moins noble.



SCENE XIV.

DOM JUAN, CARILLO, ISABELLE.

CARILLO.

VOTRE mere.

ISABELLE.

Quoiqu'il n'y ait rien de sérieux, l'idée de cette opération me chagrine. Est-ce vous, Dom Juan?

DOM JUAN.

Oui, Madame, c'est moi-même.

ISABELLE.

Qu'avez-vous fait aujourd'hui?

DOM JUAN.

Je me suis promené un instant au Prado; mais j'ai à vous parler. Laissez-nous, Carillo.

CARILLO.

Volontiers, Monſieur.

DOM JUAN.

Madame, vous avez chez vous un eſclave trop bien bâti pour un homme de ſa ſorte. Ces drôles-là ſont dangereux, quand à la figure ils joignent de l'eſprit comme celui-ci. Je crois qu'il ſeroit ſage à vous de vous en défaire.

ISABELLE.

M'en défaire, Dom Juan!

DOM JUAN.

Oui; vendez-le, ou du moins reſtituez-le à Eliſo. Ne gardez que la fille dont le prix équivaut à peu près à ce qui vous eſt dû, & avec laquelle on n'a pas les mêmes inconvéniens à redouter.

ISABELLE.

Si je prends le parti de m'en défaire de quelque façon que ce ſoit, je n'entends pas les ſéparer. Je veux ou les renvoyer tous deux, ou les garder tous deux.

DOM JUAN.

Avec la fille, vous ne riſquez ni votre honneur, ni votre bien.

ISABELLE.

Et quel mal, s'il vous plaît, peut me faire le garçon?

DOM JUAN.

Le moins est de séduire votre esclave.

ISABELLE.

Comment! la séduire!

DOM JUAN.

Oui, l'embrasser, la.....

ISABELLE.

Et l'avez-vous vu?

DOM JUAN.

Carillo & moi nous les avons vu s'embrasser là tout-à-l'heure très-tendrement.

ISABELLE.

(*Bas.*) Dom Juan est jaloux, à ce qu'il me semble. (*Haut.*) Allez, mon fils, laissons-là ces vétilles qui ne sont pas faites pour nous occuper. Qu'ils s'aiment, qu'ils s'embrassent, ce sont des miseres auxquelles on peut aisément

mettre ordre avec quelques coups de fouet. (*Elle s'en va.*)

DOM JUAN.

Ouais! ma mere y est bien attachée; mais qu'est ce que je vois?

SCENE XV.

DOM JUAN, CELIA, *avec une marque sur le visage*, CARILLO.

CELIA.

Ciel! ô ciel, entends mes plaintes; venge-moi de la plus atroce barbarie. Hélas! il n'y a donc plus sur la terre ni pitié, ni justice.

DOM JUAN.

Cela est horrible. Vive-dieu, c'est à moi que ma mere a prétendu jouer un tour: elle a soupçonné que j'aimois cette pauvre fille; elle l'a fait ainsi accommoder pour m'en dégoûter. Cela n'est-il pas vrai?

CELIA.

Hélas! oui.

DOM JUAN.

Consolez vous, ma chere Zara, je vous vengerai; & si cette cruauté ne peut pas être réparée, du moins ne restera-t-elle pas impunie.

CARILLO.

Et qu'allez-vous faire?

DOM JUAN.

Moi! l'épouser.

CARILLO.

Fi donc!

DOM JUAN.

Elle étoit charmante avant cet accident; mais à présent elle est divine à mes yeux.

CARILLO.

Mais elle n'est pas chrétienne: vous ne sauriez l'épouser.

DOM JUAN.

Je pourrai faire dépit à ma mere.

CARILLO.

Quoi! la honte ne vous arrête point?

DOM JUAN.

Il n'y en a qu'à traiter ainsi ce que le ciel a jamais vu de plus beau.

CARILLO.

Arrêtez un moment.

DOM JUAN.

La colere & l'amour ne réfléchissent point. (*Ils s'en vont.*)

SCENE XVI.

CELIA, FELISARDO, *aussi marqué.*

FELISARDO.

Vous voilà donc ?

CELIA.

Vous voyez. Comment vous êtes-vous glissé ici ?

FELISARDO.

Y a-t-il rien d'impénétrable à l'amour ?

CELIA.

Savez-vous que notre marque va exciter ici du tapage ?

FELISARDO.

Comment ?

CELIA.

Dom Juan s'y est trompé. Il croit qu'il n'y a rien de plus effectif. Il est sorti d'ici furieux & dans un état à faire tout craindre, si non pour sa mere, au moins pour lui.

FELISARDO.

La passion de cet extravagant nous prépare bien des traverses ; mais le tems nous donnera peut-être le moyen de nous en garantir, comme il nous a procuré celui de préserver votre beau visage de l'insulte qu'on lui préparoit. Vous ne m'en paroissez que plus aimable avec ces preuves de votre tendresse pour moi. Il me semble que ce soit l'amour lui-même qui les ait gravées ; mes yeux l'y découvrent, permettez que mes levres aillent l'y chercher.

(Ils s'embrassent.)



SCENE XVII.

FELISARDO, CELIA. BELISE, FLORA.

BÉLISE.

CIEL! nous arrivons à tems. Quoi! malheureux, ne t'a-t-on pas défendu d'entrer ici?

FELISARDO.

J'y avois besoin : il me falloit des choses que je ne pouvois pas trouver ailleurs.

BELISE.

Et ces choses sont-elles des baisers, misérable?

FELISARDO.

Et quel mal y a-t-il à embrasser ma femme?

BELISE.

Sa femme! & depuis quand?

FELISARDO.

Du moment que l'on a jugé à propos de nous marquer : ces caracteres sont la chaîne avec laquelle l'amour nous a unis.

BELISE.

Un chrétien peut-il se marier avec une More ?

FELISARDO.

Elle sera chrétienne quand elle le voudra. Elle peut recevoir le même jour les deux sacremens, qui assureront son salut, & mon bonheur.

BELISE.

Y consentez-vous ?

CELIA.

De grand cœur. Pedro me convient : je conviens à Pedro, &....

BELISE.

Je suffoque : allez, infâme, sortez par-là ; & toi, gredin, descends à ton écurie.

CELIA.

Pourquoi vous fâcher ?

BELISE.

Sors, te-dis je ; faut-il te le répéter ?

CELIA.

J'obéis. (*Elle s'en va.*)

✱

SCENE XVIII.

BELISE, FELISARDO, FLORA.

BELISE.

Et toi, qu'attends tu ici ?

FELISARDO.

J'attends que votre colere se calme.

BELISE, *à Flora.*

Hélas ! je la sens mourir dans mon cœur en le regardant : viens ici, mon pauvre Pedro.

FELISARDO.

Madame ?

BELISE.

L'opération de la marque, t'a-t-elle paru douloureuse ?

FELISARDO.

Elle m'a plus vivement affecté l'esprit que le corps. Il est bien dur de se voir ainsi déshonorer sans ressource !

BELISE.

Tu m'en accuses peut-être ?

FELISARDO.

Vous l'avez dit.

BELISE.

Tu te trompes ; c'est à Dom Juan qu'il faut t'en prendre.

FELISARDO.

C'est donc par jalousie.

BELISE, *à Flora.*

Comme ces marques mêmes lui sient bien ! l'amour plus adroit que moi a fait de ce secret, que je croyois propre à guérir ma blessure, des traits pour la rouvrir.

FLORA.

Prenez garde, vous vous perdez.

BELISE, *à Flora.*

Que veux-tu ? je n'en suis pas la maîtresse : j'expie par un cruel retour mes anciens caprices. Les plus honnêtes gens me paroissoient à peine dignes de mon mépris, & aujourd'hui il faut que ce soient des esclaves qui deviennent les objets de mon amour ou de ma jalousie. (*bas*) Il faut que j'éprouve son cœur & que je sonde ses dispositions à mon égard. (*haut*) Je succombe à ce sentiment cruel ; je

meurs. (*Elle fait semblant de se trouver mal.*)

FLORA.

Pedro, aidez-moi à la soutenir : je vais chercher du sécours. (*Flora sort, & Celia entre dans le moment où Belise tombe dans les bras de Felisardo.*)

SCENE XIX.

BELISE *qui paroît évanouie*, CELIA, FELISARDO.

CELIA.

L'ATTITUDE est tendre.

FELISARDO.

Elle s'est évanouie ; il a bien fallu me prêter à la secourir.

CELIA.

Vous vous y prêtez avec plaisir.

FELISARDO.

Puis-je m'y refuser, Celia ? vous voyez l'état où elle est.

CELIA.

Ah ! cruel Felisardo, tu ne manques aucune occasion de m'inquiéter.

Que ne laissiez-vous à Flora le soin de la soutenir pour prendre celui d'appeller ? Ne savez-vous pas que cette extravagante s'évanouit à chaque instant, & que ses syncopes sont presque toujours affectées ? Laissez-la, ses gens ne tarderont pas à venir ; & si elle a besoin de soulagement, elle en trouvera sans peine. Mais moi, de qui puis-je en attendre que de vous ? & dans quel état serai-je, tant que je verrai dans vos bras une femme que j'ai tant de sujet de haïr ?

FELISARDO.

Il faut céder ; quelque répugnance que j'aie, je vous suis. (*Il porte Belise sur un siege & s'en va avec Celia.*)

SCENE XX.

BELISE, FLORA, *revenant.*

FLORA.

A-T-ON jamais rien vu de si terrible ! Il vaudroit encore mieux pour elle faire soupirer tout le monde par sa

fierté, que de vivre dans l'humiliation dont elle est menacée.

BELISE, *en se levant.*

Ah! tu ne connois encore que la moitié de mes maux : Flora, je n'étois évanouie qu'en apparence; mais que je vais payer cher le secours que l'ingrat m'a prêté. Zara est survenue; que dis-je, Zara! c'est sa maîtresse, c'est une femme de condition; il l'appelloit Celia, & lui n'est point un vil esclave, c'est un gentilhomme qui se nomme Felisardo.

FLORA.

Quelle idée!

BELISE.

Je les ai vus, te dis-je; je les ai entendus : ils nous en imposent; ils me trompent. Mais infortunée que je suis! l'erreur me deviendra aussi funeste qu'auroit pû l'être la vérité.

FLORA.

S'ils ne sont pas esclaves, comment se seroient-ils laissé marquer?

BELISE.

Je n'en sais rien; mais le témoignage de mes oreilles est trop sûr. Je suis perdue, te dis.je, & ils ne

sont rien moins que ce qu'ils paroissent. Que faire ?

FLORA.

Dissimulez.

BELISE.

Comment le puis-je ? Ils vont m'échapper. Si Pédro a pu me résister, quel pouvoir aurai-je sur Felisardo ?

FLORA.

Je ne sais quels conseils vous donner.

BELISE.

Moi, je sais quel parti je dois prendre. Fais-moi venir Carillo.

SCENE XXI.

BELISE, FLORA, CARILLO.

FLORA.

Le voilà lui-même. Il semble qu'il ait prévu vos ordres.

CARILLO.

O funeste effet du pouvoir de l'amour ! triste preuve de ses égaremens !

FLORA.

Que veut-il dire ?

CARILLO.

Quel ſpectacle donnent la mere & le fils ? Iſabelle en fureur menace, pour punir ſon fils, d'épouſer un eſclave, & celui-ci parle d'en faire autant par la même vue.

FLORA.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

CARILLO.

Je ne parle plus : ce que je diſois-là ne vous ſeroit pas agréable. S'il vous plaiſoit m'honorer de vos commiſſions, vous verriez par mon zele à vous obéir.....

BELISE.

Fais-moi un plaiſir.

CARILLO.

Mille, s'il le faut.

BELISE.

Je ſuis inſtruite, mon cher Carillo, que Pedro ſonge à s'enfuir : d'ailleurs il eſt perpétuellement dans la chambre de Zara, & c'eſt une inſolence qu'il ne faut pas ſouffrir. Cours chez un Serrurier, commandes-y un carcan.

CARILLO.

Laissez-moi faire ; j'ai ce qu'il faut. Le Corrégidor d'auprès de chez nous en a fait ôter un hier à l'un de ses esclaves ; j'irai l'emprunter.

BELISE.

Il faudra prendre du monde avec toi pour l'attacher.

CARILLO.

Soyez tranquille encore : j'aurai des bras assez, & avec cette tête ils vous serviront à votre satisfaction.

BELISE.

Hâte-toi. Je saurai bientôt par-là ce que j'en dois penser, & si mon vainqueur est un vil esclave ou un gentilhomme.



TROISIEME



TROISIEME JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

ELISO, ISABELLE.

ISABELLE.

APPAISSEZ-VOUS, Monsieur.

ELISO.

Qu'entendez-vous, Madame, que je m'appaise? Et quel droit, s'il vous plaît, avez-vous sur lui? Comment! un carcan à un esclave honnête, plein de sentimens, qui même ne vous appartient pas! Et de quelle façon le traîteriez-vous donc s'il étoit à vous?

ISABELLE.

C'est la faute de ma fille. Elle s'est mise dans la tête qu'il pourroit s'enfuir, & qu'il falloit l'arrêter par là.

Vous êtes le maître de la gronder tant qu'il vous plaira.

ELISO.

En vérité, Madame, ce pauvre esclave a trouvé là une belle condition. Vous en serez vous-même quelque jour au désespoir, quand vous saurez qui il est.

ISABELLE.

Mais je vous répete que je n'ai aucune part à cette inhumanité : la faute en est toute entiere à Belise.

ELISO.

C'est une horreur en général que d'estamper ainsi un homme, même du commun ; mais pour celui-là, si vous saviez son nom, vous en seriez bien autrement émue.

ISABELLE.

Mais qui est-il ? Que voulez-vous dire ?

ELISO.

Je ne puis encore parler ; mais avant peu vous apprendrez d'étranges métamorphoses.

ISABELLE, *à part.*

O amour ! si ce que je soupçonne

pouvoit être vrai, avec quel plaisir j'irois présenter à cet esclave prétendu mon cœur & ma foi. (*Elle s'en va.*)



SCENE II.

ELISO, CARILLO.

CARILLO.

Je ne sais en vérité comment on peut souffrir de pareilles disparates.

ELISO.

Qu'est-ce, Carillo ? te voilà bien échauffé.

CARILLO.

Ce n'est rien, ou presque rien, quoique toute la maison en soit troublée ; car des caprices, des folies ne sont rien.

ELISO.

Que veux-tu dire ?

CARILLO.

Eh ! c'est notre vaporeuse qui a dans la cervelle un bien autre genre de délire. Si je n'avois pas besoin de cou-

rir vîte chercher Monsieur Tiberio ; je vous conterois de belles choses.

ELISO.

Dis-moi, dis-moi toujours. J'y prends quelque intérêt.....

CARILLO.

Ma foi, tant pis pour vous. Vous savez toutes les impertinences que cette folle nous faisoit ci devant le jour & la nuit. C'est bien pis aujourd'hui vraiment. La démence est au comble : elle est dans le transport ; elle s'évanouit à chaque instant, & quand elle revient, c'est pour appeller le bel esclave par son nom. Elle croit être avec lui, lui tenir la main, lui.... C'est une pitié enfin.....

ELISO.

Pedro est bien heureux de se trouver ainsi aimé de Belise. Cette passion est sans doute un châtiment du ciel.

CARILLO.

Le proverbe a bien raison de dire que, qui choisit prend le pire, & qu'une fille dédaigneuse finit par une sottise. Mais j'oublie ma commission ; adieu. (*Il s'en va.*)

SCENE III.

ELISO, *seul.*

FELISARDO auroit-il part à l'aveuglement de cette pauvre fille ? Puis-je le soupçonner d'avoir été capable d'une pareille perfidie ? Auroit-il pû me manquer à ce point, ainsi qu'à sa maîtresse ? non cela n'est pas possible &.....



SCENE IV.

ELISO, DOM JUAN.

DOM JUAN.

AH ! vous voilà, mon ami.

ELISO.

J'avois à vous parler. Vous avez le cœur noble & l'ame bien faite....

DOM JUAN.

Mon cher Eliso, pardonnez ; mais

apprenez-moi qui eſt cette eſclave que l'on a priſe chez vous ?

ELISO.

Elle eſt jolie, n'eſt-ce pas ?

DOM JUAN.

Il faut me la donner, ou me la vendre.

ELISO.

(*Bas.*) Voici un moyen de punir Feliſardo, s'il eſt infidele. (*Haut.*) Vous l'aimez apparemment ?

DOM JUAN.

A la fureur, quoique je riſque de me couvrir d'une ignominie ineffaçable. Il faut que l'épouſe, ou que je meure de regret.

ELISO.

Ecoutez : il faut y réfléchir ; mais après tout, je dois vous avertir qu'elle eſt de très-bonne famille ; aſſurément du côté de la naiſſance, elle ne vous cede en rien.

DOM JUAN.

D'où eſt-elle ?

ELISO.

Excuſez ſi je garde le ſilence ſur cet article : tout ce que je puis vous

dire, c'eſt qu'en vous alliant à elle, vous ne vous meſallierez point.

DOM JUAN.

Quoi ! je puis l'épouſer ſans déshonneur ?

ÉLISO.

Je vous en ai aſſez dit ; de peur que le reſte de mon ſecret ne m'échappe, je vous quitte. (*Il s'en va.*)



SCENE V.

DOM JUAN, *ſeul.*

Il me laiſſe ; mais, après tout, il juſtifie trop bien le penchant de mon cœur. J'avois un preſſentiment ſecret de ce qu'il vient de m'apprendre. Oui, ma flamme étoit trop vive pour n'être pas légitime. Objet cheri, j'en ſais aſſez pour ne plus rougir de ma paſſion. Quel plaiſir ! quel bonheur !



SCENE VI.

DOM JUAN, ISABELLE.

ISABELLE.

De quel bonheur parlez-vous ?

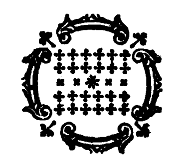
DOM JUAN.

Ah ! Madame, je ſuis au comble de mes vœux. Je ſuis marié, ma mere ; mais marié comme je ne pouvois pas m'attendre à l'être ; Beliſe ne me trompe point. Préparez pour votre bru des bijoux, des préſens comme vous en pourriez faire à une Reine. Ne me demandez pas à l'heure qu'il eſt, qui c'eſt, ni où je l'ai vue, ni pouquoi je l'aime ? vous ſaurez tout cela, & vous juſtifierez mon amour par les éloges que vous ne pourrez refuſer à celle qui en eſt l'objet.

SCENE VII.

ISABELLE, *seule.*

QUE veut-il dire ? que signifient ces transports, ces éclats ? J'en serai éclaircie sans doute par la suite. Pour le présent, ce qui m'intéresse le plus, c'est de savoir qui sont ces esclaves. Il est trop clair qu'il y a du déguisement & du mystere dans tout ce qui les concerne.





SCENE VIII.

ISABELLE, BELISE, CELIA, FLORA.

BELISE, *avec emportement.*

QU'ON l'appelle ce cruel, ce barbare esclave, qui me fait périr ! Qu'il vienne, qu'il se hâte ou je vais expirer !

ISABELLE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

CELIA.

Ce sont ses vapeurs qui la suffoquent.

BELISE.

Me ferez-vous voir Pedro, malheureuse !

ISABELLE.

Ma fille, pourquoi donc ces éclats ? y pensez-vous ?

BELISE, *en pleurant.*

Hélas ! ne voyez-vous pas bien vous-

même ce que c'eſt ? Ne devinez-vous pas ce que je n'oſe avouer ?

CELIA.

Je vais chercher Pedro.

BELISE.

Non, non, Flora peut y aller.

FLORA.

Moi ! à la bonne heure. (*Elle ſort.*)

CELIA, *à part.*

C'en eſt fait ; Feliſardo ne peut reſter ici. Je vais l'en avertir. (*Elle ſort ſans être apperçue de Beliſe.*)

BELISE.

Ma mere, plaignez-moi !

ISABELLE.

Qu'as-tu, ma fille ?

BELISE.

Je n'attends plus que la mort !

ISABELLE.

Quel eſt ton mal ?

BELISE, *en montrant ſon cœur.*

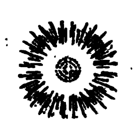
Il eſt là. Ah ! ma mere, ma chere mere, je ſuis perdue !

ISABELLE.

Allons, il ne faut pas te désespérer, tu as de la raison, du courage : il est tems de s'en servir. (*A part*) Toutes ces extravagances me sont bien à charge (12).

---

(12) Je retranche ici plusieurs scenes très-indécentes, une entr'autres où Celia est accusée par Belise de l'avoir volée. En conséquence on la livre au Laquais Carillo pour la fouetter. Celui-ci est prêt à lui lever les jupes, quand Dom Juan arrive qui le chasse. On ne me saura pas mauvais gré, sans doute, d'avoir purgé la piece de ces vilenies qui la défigurent.



SCENE IX.

Les mêmes, DOM JUAN, TIBERIO.

TIBERIO.

QUE dites-vous là, mon neveu ?

DOM JUAN.

Ce qui est, mon oncle : je suis bien aise de vous trouver tous deux réunis, ma mere & vous, pour vous déclarer mon mariage.

ISABELLE.

Que voulez-vous dire ?

TIBERIO.

Quoi ! épouser une esclave ?

DOM JUAN.

Oui, Celia sera ma femme.

BELISE.

Celia ! (*A part.*) Cette alliance justifieroit bien mon penchant pour Pedro.

ISABELLE.

Qu'entends-je !

TIBERIO, *à Dom Juan.*

Vou êtes fou, Dom Juan.

DOM JUAN.

Non, Tiberio, non, je ne suis pas fou.

TIBERIO.

Un homme de cœur peut-il tenir de semblables propos, & s'arrêter à de pareils projets.

DOM JUAN.

Vous ne m'ébranlez point.

TIBERIO.

Comment, malheureux, impertinent, tu t'obstines à te déshonorer, toi & ta famille!

DOM JUAN.

Je vous ai dit, Monsieur, ce qui est, & ce qui sera. Si vous n'étiez pas mon oncle, ventrebleu, vous vous repentiriez de me parler ainsi. (*Il s'en va.*)

BELISE, *à part*

Si je l'imite, qu'aura-t-il à dire? Il faut le joindre pour nous concerter ensemble. (*Elle s'en va.*)

SCENE X.

TIBERIO, ISABELLE.

TIBERIO, *voulant suivre Dom Juan.*

Si je vais après toi....

ISABELLE.

Laissez, laissez-le, je saurai le punir d'une maniere assez sensible. Il veut absolument épouser une esclave: eh bien, moi, je vais épouser aussi un esclave.

TIBERIO.

Plaît-il? Comment?

ISABELLE.

Je suis révoltée de l'insolence de Dom Juan, & des extravagances de Belise. Je veux m'en venger, & je le ferai en donnant, dès aujourd'hui, tout mon bien à Pedro, dont je vais faire mon mari.

TIBERIO.

Ah! bon Dieu! voilà une famille bien raisonnable. Mais vous êtes donc

enſorcelés. Ecoutez-moi, ma ſœur; il y a, pour les tenir en bride & leur en impoſer, un moyen plus ſûr & moins déshonorant.

ISABELLE.

Quel eſt-il?

TIBERIO.

J'ai autrefois connu à la Cour un gentilhomme appellé Feliſardo, à qui Pedro reſſemble comme deux gouttes d'eau. Faiſons paſſer celui-ci pour le courtiſan. Il n'y a qu'à lui ôter ſon carcan & ſa marque, qui n'eſt pas réelle, comme vous ſavez; l'habiller richement, le préſenter ici comme le veritable Feliſardo: on parlera de votre mariage avec lui; on dreſſera le contrat, s'il le faut, & vous verrez que cette alliance donnera à penſer à vos enfans.

ISABELLE.

Cet avis me ſemble aſſez bon. Mais s'ils venoient à reconnoître Pedro?

TIBERIO.

Tant mieux; ils n'en ſeront que plus perſuadés que vous êtes déterminée à leur ôter votre bien, puiſ-

que vous vous préparez à en avantager un esclave.

ISABELLE.

A la bonne heure : prévenez-donc Pedro de tout ceci.

TIBERIO.

C'est ce que je veux faire. (*Il s'en va.*)

ISABELLE.

Il sera duppe de sa politique, & je prétends en profiter. Je soupçonne que cet esclave supposé n'est pas en effet autre chose que le vrai Felisardo : au reste je l'épouserai toujours, & je veux, quoi qu'il en soit, posséder mon cher Pedro.

Depuis ce moment jusqu'à la fin, le reste de cette piece n'est plus qu'une suite de disparates révoltans & qu'on ne sauroit traduire. Le sujet prêtoit cependant. Il ne falloit que faire instruire Tiberio de la condition de Felisardo & de Celia, l'engager par ce moyen, à se prêter à leur bonheur pour sauver sa sœur & son neveu de leurs extravagances. Il falloit faire aussi concourir Eliso, dont le rôle alors seroit devenu intéressant. C'est ce que n'a point exécuté

Lopes de Véga. Il a horriblement négligé la fin de sa piece. Les deux premieres journées sont, à mon avis, les plus intéressantes de son théatre, & la derniere en est une des plus insipides. On me pardonnera, sans doute, de ne l'avoir pas traduite. Au reste, je répete, que si j'ai donné du Lopes de Véga, c'est uniquement par égard pour sa réputation. Je passe à Calderon qui n'aura pas souvent besoin d'indulgence, & où j'espere que les Lecteurs trouveront, comme moi, un homme aussi supérieur à Lopes de Véga, que Corneille l'est à Mairet, & Racine à Tristan.

FIN.

IL Y A DU MIEUX,

En Espagnol,

MEJOR ESTA QUE ESTAVA,

COMÉDIE

DE DOM PEDRO CALDERON DE LA BARCA.

PERSONNAGES.

DOM CESAR.

FLORA, *sa fille.*

DOM FABIO.

LAURA, *sa sœur.*

DOM CARLOS.

CELIO, *Gouverneur du Château.*

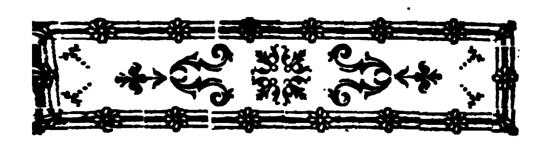
DOM ARNAULD, *Amant de Laura.*

SILVIA, *Suivante de Flora.*

NISE, *Suivante de Laura.*

DINERO, *Valet de Dom Carlos.*





IL Y A DU MIEUX,

COMÉDIE.



PREMIERE JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

FLORA SILVIA.

Flora paroît troublée, elle ôte son mantelet avec précipitation.

FLORA.

DONNE-MOI vîte une autre robe; tire aussi tout cet équipage.

SILVIA.

Qu'avez-vous donc, Madame? qu'est-ce que c'est? que vous est-il arrivé?

FLORA.

Je me trouble, rien que d'y penser : juge si j'aurai la force de le raconter.

SILVIA.

Voilà une robe.

FLORA.

J'ai peine à me persuader que je sois encore en sûreté.

SILVIA.

Ne craignez rien, vous êtes bien chez vous.

FLORA.

A présent je crois pouvoir te dire ce qui m'est arrivé. Tu sais combien le mariage de la Reine occasionne de rejouissances ? Ce soir, Laura, mon intime amie, dont les jardins touchent aux nôtres, m'a envoyé demander si je voulois venir voir avec elle celles que l'on fait sur le bord du Danube. Elle m'a proposé de nous déguiser toutes deux en Espagnoles, & de nous amuser ainsi la soirée sur le bord de la riviere. J'ai accepté avec une imprudence de femme, puisqu'il faut l'avouer, sans songer à tous les inconvéniens qui pourroient arriver. si j'étois reconnue de tous ceux qui se sont

attachés à nous ſuivre. Les plus ardens ont été un Arnauld, à qui Laura, ſans ſe découvrir, faiſoit beaucoup d'avances; & Licio, ce triſte couſin avec qui mon pere veut abſolument me marier, voyant ſon ami bien reçu de ma compagne, il s'en eſt promis autant de moi. Moi, pour ne point haſarder de me faire reconnoître à la voix, je me ſuis retirée: il m'a ſuivie. Alors, ſoit par frayeur, ſoit par une fatalité inévitable, appercevant un étranger qui ſe promenoit avec ſon valet..... (*On entend des cris, on dit en dehors:*) Qu'il meure, qu'on le tue.

FLORA.

Quel bruit! quels cris!.....

SCENE II.

FLORA, SILVIA, DOM CARLOS, *l'épée à la main.*

DOM CARLOS.

MADAME, ſi la beauté & la pitié peuvent aller enſemble, ne me refuſez pas votre compaſſion. Sauvez une

vie contre laquelle les destins paroissent aujourd'hui conjurés.

(*On dit en dehors.*)

Entrez; n'importe à qui soit la maison.

FLORA, *à Carlos.*

N'en dites pas davantage : je me charge volontiers de vous sauver. Cachez-vous derriere ce rideau. (*Elle le met sous un rideau, de façon qu'il puisse être vu des spectateurs, sans l'être des acteurs*).

SCENE III.

FLORA, SILVIA, DOM CARLOS *caché*, DOM ARNAULD, CELIO, DINERO, *valet de Carlos.*

FLORA, *à Arnauld.*

QUE cherchez-vous donc, Monsieur?

DOM ARNAULD.

Quoiqu'à votre aspect, la colere & la rage dussent faire place à des sentimens

mens plus doux, cependant aujourd'hui cela ne m'eſt pas poſſible. Vous-même êtes intéreſſée à la vengeance que je pourſuis. Je cherche un traître qui vient d'aſſaſſiner votre couſin mon ami (1).

FLORA.

Ah! Ciel!

DOM ARNAULD.

Il eſt entré ici apparemment ſans ſavoir que c'eſt la maiſon du Podeſtat, & il s'eſt ainſi remis de lui-même entre les mains de la Juſtice. Dites-moi donc où il s'eſt caché afin que d'un ſeul coup nous ſoyons vengés tous deux?

DOM CARLOS, *bas.*

J'ai choiſi un bon aſyle.

---

(1) Cette ſituation eſt admirable : elle a été replacée je ne ſais dans quel Roman que j'ai lu dans ma jeuneſſe, & dont l'idée ne s'eſt jamais effacée de ma mémoire. Je ſuis perſuadé qu'elle produiroit le plus grand effet au théâtre, ſi elle y étoit employée avec art. C'eſt ſur-tout dans ce genre de beautés qu'excelle Calderon. Je ne puis me laſſer de le dire; ce Poëte eſt à cet égard le plus grand génie qui ait jamais exiſté.

FLORA.

Vous avez bien raiſon de croire que je deſire la vengeance. Oui, cet homme eſt entré ici.

DOM CARLOS.

Qu'entends je ? Malheur à qui oſe ſe fier à une femme !

FLORA.

Il fuyoit, & à peine a-t-il entendu la voix de ceux qui le ſuivoient, qu'il s'eſt jetté avec précipitation par cette fenêtre dans le jardin : hâtez-vous de le ſuivre & vengez-nous impitoyablement.

DOM ARNAULD.

J'y vole. A moins que le Ciel lui-même ne me l'arrache, comptez qu'il ne m'échappera pas. Que perſonne ne me ſuive : c'eſt aſſez de moi ſeul pour le punir. (*Il ſort avec fureur.*)

CELIO.

Je ne le quitte pas, il eſt mon ami ; & quoique ma place de Gouverneur de la Fortereſſe ne me permette pas d'en être long-tems abſent, mon amitié pour lui me défend auſſi de l'abandonner. (*Il ſort.*)

DINERO.

Moi, je suis venu chercher ici mon maître ; il faut que je sache ce qu'il devient. Je vais le suivre. (*Il sort.*)

SCENE IV.

FLORA, SILVIA, DOM CARLOS.

FLORA.

SONT-ILS tous partis?

SILVIA.

Oui.

FLORA.

Eh bien, Silvia, ferme les portes.

DOM CARLOS.

Quelle générosité! Trop heureux qui se fie à la sagesse d'une femme.

FLORA.

Vous voyez, Monsieur, combien je manque en votre faveur aux droits du sang, & à ceux de l'amour en consentant à vous délivrer. J'ai bien à craindre d'avoir à me reprocher de

partager votre crime, puisque je vous en épargne la punition.

DOM CARLOS.

Mon crime est l'effet du malheur, Madame, ma volonté n'y a point eu de part. Je suis étranger : je me promenois sur le bord du Danube : une femme voilée m'a fait signe d'aller la joindre. J'y ai été : elle m'a dit, rendez-moi le service d'arrêter cet homme qui me suit. Elle achevoit à peine, que le même homme m'a crié : » Cette Dame m'a refusé la faveur de » lui parler, qu'elle vous accorde ; je » veux m'en venger sur vous, si je ne » puis autrement. » Nous avons tous deux mis l'épée à la main ; il est tombé d'un coup que je lui ai porté, & moi en voyant la Justice accourir, je me suis sauvé ici, où, par une bonté bien rare, vous me donnez la vie (2).

FLORA.

J'entends avec plaisir votre justification, Monsieur ; puisque c'est une femme qui vous a mis en péril, il est

---

(2) Ce court récit contient dans l'original cent huit vers.

juste que ce soit une femme qui vous en tire : entrez dans ce cabinet ; restez-y caché jusqu'à la nuit, qui vous permettra de sortir.

DOM CARLOS.

Souffrez.....

FLORA.

Non, laissez-moi, vous ne pouvez me rien dire qui me plaise.

SILVIA.

J'entends du monde.

FLORA.

Vîte, entrez, entrez, qu'on ne vous voie pas.

SCENE V.

FLORA, SILVIA, DOM CESAR, LE PODESTAT, *pere de Flora.*

DOM CESAR.

Je pense, ma fille, que tu sais déja tous nos malheurs ?

FLORA.

Oui, mon pere, je sais qu'un traî-

tre a tué Licio pour une méprisable femme..... Savez-vous qu'il est entré ici?

DOM CESAR.

Je le sais; mais il n'échappera pas. J'ai mis des gardes par-tout, & il n'y aura pas un coin que je ne fasse visiter. Retire-toi, il me semble que j'entends du bruit.

FLORA, *à part.*

Je suis morte! Ciel, protege-moi! (*Elle s'en va avec Silvia.*)

SCENE VI.

DOM CESAR, CELIO *qui rentre & amene Dinero lié.*

CELIO.

VOICI, Monsieur, un valet du criminel; nous l'avons reconnu, & il en convient lui-même.

DINERO.

Oui, oui, je dirai la vérité; je suis son valet: mais ce n'est pas ma faute; je ne suis pas coupable: dès que je

lui ai vu tirer son épée, je me suis mis à courir d'un autre côté.

DOM CESAR.

Pourquoi?

DINERO.

Parce que je ne suis pas brave.

DOM CESAR.

Prends garde que tu es devant le Podestat.

DINERO.

A la bonne heure. Mais que m'importe, puisque je suis résolu à tout dire.

DOM CESAR.

Ton nom?

DINERO.

Dinero.

DOM CESAR.

Celui de ton maître?

DINERO.

Carlos Colomna, fils du gouverneur de Brandebourg.

DOM CESAR.

Ah, malheureux! est-il possible que mon plus cruel ennemi se trouve fils

du meilleur de mes amis ? Et qu'eſt-il venu faire ici ?

DINERO.

Tuer des couſins de Podeſtats apparemment.

DOM CARLOS.

Sais-tu que ce n'eſt pas ici qu'il faut plaiſanter ? Qu'on l'emmene en priſon.

DINERO.

En priſon, ah, je ſuis perdu ! je n'en ſortirai jamais : on va m'y voler juſqu'à mon nom (3).

SCENE VII.

DOM CESAR, *ſeul.*

DANS quel embarras me trouvé-je aujourd'hui ! ſi ce que dit ce valet eſt vrai, quel parti dois-je prendre ? Cruel Dom Carlos ! tu maſſacres mes

---

(3) Dinero en Eſpagnol ſignifie argent : voilà ſur quoi roule l'équivoque.

parens, tu m'ôtes l'honneur & la vie : cependant je dois l'un & l'autre à ton pere. En te punissant, je manque à la reconnoissance; en ne te punissant pas, je manque à mon sang & plus encore à mon devoir : ma situation est déſeſpérante; mais n'importe, tâchons d'accorder tout. Commençons par le trouver, & nous verrons enſuite ſi nous devons le défendre.

SCENE VIII.

LAURA, NISE, DOM ARNAULD *qui raconte ce qui lui eſt arrivé depuis la mort de Licio.*

LAURA.

Enfin, qu'eſt-il arrivé ?

DOM ARNAULD.

Je me ſuis précipité après lui ; mais il eſt arrivé une foule de monde, & entr'autres Dom Ceſar, qui le cherchoit. Moi, voyant que quand même

on le trouveroit, je ne ſerois pas maître de ſatisfaire mon reſſentiment ; je me ſuis retiré en priant le ciel d'empêcher qu'on ne le découvrît, afin de me réſerver le plaiſir de venger de ma main, dans ſon ſang, la mort de mon ami.

LAURA.

Ne ſaviez-vous pas que j'allois quelquefois me promener ainſi voilée au bord de la riviere ? Mais qui peut s'oppoſer aux arrêts du ſort ?

DOM ARNAULD.

Il n'en faut accuſer que votre imprudente amie.

LAURA.

Accuſez-en plutôt ſa malheureuſe étoile. Cet accident a aſſez de quoi l'affliger.

DOM ARNAULD.

Qui l'obligeoit à appeller ainſi un étranger ?

LAURA.

La crainte d'être reconnue de ſon couſin.

DOM ARNAULD.

C'étoit donc Flora ?

LAURA.

Elle-même.

DOM ARNAULD.

Cela me donne autre chose à penser. Comment, en le voyant se battre, ne s'est-elle point découverte ? comment n'a-t-elle point arrêté son cousin ?

LAURA.

Parce qu'elle est femme, & qu'à la vue des épées, la tête lui a tourné.

NISE.

Madame, voilà votre frere.

LAURA.

Il ne faut pas qu'il nous voie ensemble ; il n'a déja que trop de soupçons contre vous. Trouvez une excuse pour colorer votre entrée ici. (*Elle s'en va.*)



SCENE IX.

DOM ARNAULD, FABIO.

DOM FABIO.

MONSIEUR, puis-je savoir ce que vous desirez ?

DOM ARNAULD.

Que vous me fassiez un grand plaisir. J'ai besoin d'un cheval pour poursuivre un homme que j'ai toutes sortes de raisons de tâcher d'atteindre.

DOM FABIO.

Vous pouvez commander chez moi. (*à part.*) Je n'en suis pas duppe ; mais il faut attendte un autre moment pour me venger. (*Haut.*) J'en ai là-bas un tout prêt ; si vous voulez même j'en ferai sceller un autre pour vous accompagner ?

DOM ARNAULD.

Non, non, il faut que j'aille seul.

DOM FABIO.

A la bonne heure ; mais avant que vous sortiez, je suis bien aise de vous

dire que c'eſt ici l'appartement de ma ſœur; voilà le mien là-bas. Quand vous aurez dorénavant quelque choſe à me dire, c'eſt-là qu'il faudra vous adreſſer.

DOM ARNAULD.

Je n'y ſuis monté que parce que j'y ai vu des domeſtiques.

DOM FABIO.

Cela ſuffit, adieu. (*A part.*) Que nous diſſimulons mal tous deux ce que nous penſons! j'ai eu tort de lui laiſſer entrevoir mes craintes; en pareil cas, il faut paroître tout ignorer, ou ſe venger ſur le champ.

SCENE X.

FABIO, LAURA.

LAURA, *à Dom Fabio.*

A QUI parliez-vous ici?

DOM FABIO.

A perſonne.

LAURA.

Vous paroiſſez chagrin?

DOM FABIO.

J'en ai sujet.

LAURA, *à part.*

Que vais-je devenir !

DOM FABIO.

Ne savez-vous pas ce qui s'est passé aujourd'hui ?

LAURA.

Comment le saurais-je ? enfermée comme je suis, vous me permettez à peine de voir le soleil : ce n'est pas le moyen de me trouver instruite des nouvelles.

DOM FABIO.

Eh bien, sachez qu'on a assassiné Licio, l'amant de Flora, votre grande amie, à propos d'une femme voilée à qui il vouloit parler aujourd'hui.

LAURA.

Si d'ailleurs l'événement n'étoit pas si triste, je vous dirois que je m'en rejouis. Puisqu'il aimoit Flora, qu'il étoit prêt à l'épouser, qu'avoit-il besoin d'aller parler à cette femme voilée ? Voilà ce qui nous arrive à nous autres femmes ; tandis que la pauvre Flora étoit seule, bien enfermée dans

sa maison, peut-être plongée dans la tristesse & baignée de larmes, il s'en alloit, lui, courir au risque de sa vie après des misérables. Ah! cruels hommes, que vous êtes trompeurs!

DOM FABIO.

S'il a donné des sujets de plainte à Flora, il en est bien puni; mais ce malheur est pour moi la source d'un très-grand bonheur.

LAURA.

Comment?

DOM FABIO.

J'aimois votre amie: il y auroit eu de la folie à me déclarer, tandis que Dom Cesar avoit des engagemens avec Licio; mais aujourd'hui cette raison ne subsiste plus.....

LAURA.

Non, vous auriez grand tort de ne pas vous livrer à une si belle passion. Ah! que je voudrois vous voir bien amoureux.

DOM FABIO.

Quoi! vous me souhaitez tant de mal?

LAURA.

Non, je souhaite votre bonheur. (*A part.*) Ce seroit bien aussi le mien.
(*Ils s'en vont.*)



SCENE XI.

La Scene change, elle représente les appartemens de Flora.

FLORA, SILVIA.

SILVIA

VOILA l'heure, ce me semble; voulez-vous Madame, que nous le fassions sortir avant qu'on allume les lumieres ?

FLORA.

Tu as raison : ouvre la porte. (*Silvia l'ouvre, Dom Carlos en sort.*) Il fait nuit, Monsieur, retirez-vous.

DOM CARLOS.

Ma reconnoissance sera éternelle: mon seul regret est de ne pouvoir exposer pour vous, la vie que vous me sauvez si généreusement.

SILVIA.

Suivez-moi. (*Comme ils veulent ſortir, on entend Dom Ceſar.*) Quoi ! les lanternes ne ſont pas encore allumées dans toute la maiſon !

FLORA.

Ah ! malheureuſe ! c'eſt mon pere.

SILVIA.

C'eſt Monſieur qui rentre.

FLORA.

Retirez - vous, Monſieur ; fermez la porte, & ôtez la clef.

DOM CARLOS.

Je tombe toujours dans de nouveaux embarras. (*Il s'enferme.*)





SCENE XII.

DOM CESAR, *suivi d'un domestique avec des bougies*, FLORA, SILVIA.

DOM CESAR.

Tu étois là, ma fille?

FLORA.

Je suis sortie à votre voix: je suis inquiete de vous voir si agité.

DOM CESAR.

J'ai deux devoirs à remplir avec le même homme; l'un de juge, l'autre d'ami; mais celui de juge est le plus pressant. Quoique je ne croie pas qu'il puisse échapper de la maison, entourée comme elle est, je vais encore écrire sur toutes les frontieres, afin qu'on ne laisse partir personne. Silvia?

SILVIA.

Monsieur.

DOM CESAR.

Porte-moi là-dedans des bougies;

une écritoire & du papier ; j'y vais entrer pour écrire.

FLORA.

Qu'est-ce que j'entends ! Pourquoi là-dedans, mon pere ?

DOM CESAR.

Afin que ceux qui auront à me parler aient l'autre piece pour attendre. Où est la clef ?

FLORA.

Cette fille doit l'avoir.

SILVIA.

Moi ! je ne l'ai point.

DOM CESAR.

Où donc est-elle ?

SILVIA.

Je l'ai posée sur cette table.

DOM CESAR.

Elle n'y est point.

FLORA.

Vous avez toujours des négligences pareilles ; il suffit que vous touchiez une chose pour qu'elle se perde. (*Bas.*) Laisse-toi gronder, ma chere Silvia, je t'en prie.

DOM CESAR.

Elle ne ſe trouve point ?

SILVIA.

Non, Monſieur.

DOM CESAR.

Le paſſe-par-tout doit être dans mon ſecrétaire ; je vais le chercher. (*Il prend une bougie, & ſort.*)

SCENE XIII.

FLORA, SILVIA.

FLORA.

Je ne ſais où j'en ſuis.

SILVIA.

Que ferons-nous ?

FLORA.

Il faut riſquer tout. Fais-le ſortir, nous aurons peut-être le tems de le conduire dehors avant que mon pere ſoit revenu. (*Silvia entre, elle prend Dom Carlos par la main, & au*

moment où elle veut sortir avec lui, Fabio paroît.)

FLORA.

Arrête, Silvia; voilà quelqu'un.



SCENE XIV.

FLORA, SILVIA, FABIO.

DOM FABIO

PERMETTEZ que je vienne partager vos chagrins, moi qui donnerois tout au monde pour ne vous voir que des sujets de joie. Ma sœur Laura m'a chargé de vous marquer combien elle est sensible à l'accident de tantôt.

FLORA.

Je vous suis obligée. (*Bas*) Que ferai-je? si je fais sortir Dom Carlos devant Dom Fabio, je me déshonore; si je ne le fais pas, mon prere le verra. Essayons d'un artifice. (*Haut*) Monsieur, je suis perdue! vous êtes sage & prudent; vous savez qu'un malheur ne va point seul; qu'ils renaissent perpétuellement les uns

des autres. Il y a ici un homme qui est venu donner avis à mon pere que son frere avoit été tué dans une bataille au service de l'Empereur. Vous sentez combien cette nouvelle arrive mal à propos. Je voudrois qu'il ne fût pas vu de mon pere qui va rentrer. Faites-moi, je vous en conjure, le plaisir de l'écarter pour un moment, afin que j'aye le tems de lire les lettres, & d'y répondre un mot.

DOM FABIO.

Volontiers, Mademoiselle. Amour inspire-moi.



SCENE XV.

Les mêmes, DOM CESAR,

DOM FABIO.

MONSIEUR, vous connoissez mon zele pour votre service : je viens vous en donner une forte preuve ; je sais où est le coupable que vous cherchez.

FLORA.

Qu'est-ce que j'entends ?

DOM CESAR.

Où, où est-il, Fabio ?

DOM FABIO.

Dans un endroit tout près d'ici.

FLORA.

Je suis morte !

SILVIA.

Il l'aura vu.

DOM CESAR.

Que dites-vous, Fabio ?

DOM FABIO.

Quoique ce que je fais là ne soit pas tout-à-fait la fonction d'un gentilhomme, cependant je vous suis si dévoué, que je passe par-dessus tout : suivez-moi.

SILVIA.

A la bonne heure, cela.

FLORA.

J'étois cruellement effrayée.

DOM CESAR.

J'étois surpris qu'il eût pu réussir à se cacher si long-tems : allons, & pour que rien ne puisse l'avertir de notre marche, prenons peu de monde avec nous.

DOM FABIO, *à Flora.*

Je le vais mener à la premiere maiſon ici autour, & j'en ſerai quitte pour dire, qu'apparemment il ſe ſera ſauvé. (*Ils s'en vont.*)



SCENE XVI.

FLORA, SILVIA.

FLORA.

POUR le coup, il y a du mieux; (*A Carlos.*) Monſieur, ouvrez, vous pouvez ſortir.

SILVIA.

Ouvrez-donc.

FLORA.

Monſieur, je ne vous connois pas : mais vous ſentez combien vous me coûtez de peine & d'inquiétude. Voyez ce que je pourrois faire pour quelqu'un qui mériteroit de moi d'autres ſentimens, puiſque je ſuis capable de faire tant pour un ennemi : allez, laiſſez-moi dans les chagrins cruels qui m'accablent de tous côtés.

Tandis

Tandis que mon pere va vous chercher ailleurs, vous avez bien le tems de vous mettre en sûreté.

DOM CARLOS.

Accablé, confondu de tant de bonté, comment pourrai-je jamais...

FLORA.

Sortez, Monsieur, ne perdez pas un moment....

SILVIA. (*Quand il veut sortir.*)

Arrêtez, ne sortez pas.

FLORA.

Qu'est-ce qu'il y a, Silvia?

SILVIA.

Il y a sur la porte une foule de monde qui attend le retour de votre pere.

FLORA.

Il ne peut donc pas sortir sans être vu?

SILVIA.

Non.

FLORA.

Il n'est pas possible non plus qu'il reste dans mon cabinet, parce que si

mon pere rentre & qu'il veuille écrire.....

DOM CARLOS.

S'il y a pour moi autant de danger à me cacher qu'à sortir, essayons du second, peut-être la fortune.....

FLORA.

Gardez-vous-en bien. Que deviendrois-je si l'on venoit à savoir que vous êtes ici?

SILVIA.

Laissez-moi faire, j'ai trouvé moyen de parer à tout.

FLORA.

Comment?

SILVIA.

Je vais le mener, par la porte du fond, dans cette vieille tour du château qui sert de prison aux gentilshommes; il n'y a personne, il y attendra la nuit.

FLORA.

Ne sais-tu pas que le Gouverneur a aussi une porte qui y donne?

SILVIA.

Il y auroit bien du malheur s'il ve-

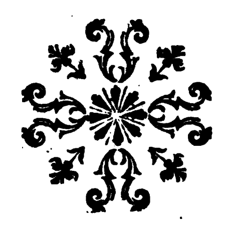
noit à y entrer précisément cette nuit.

FLORA.

Enfin, de deux maux il faut choisir le moindre.

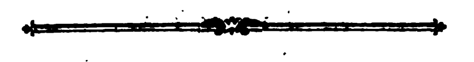
SILVIA.

Suivez-moi. (*Elle l'emmene.*)





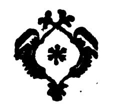
SECONDE JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

SILVIA, *seule.*

MA maîtresse a des idées singulieres, tantôt pour ne pas laisser voir que sa fierté est vaincue ..... Mais que m'importe à moi ? je n'ai pas autre chose à faire ici que de lui obéir. Voilà la porte de l'endroit où est Carlos : ouvrez, c'est moi.



SCENE II.

DOM CARLOS, SILVIA.

SILVIA.

Eh bien ! comment vous trouvez-vous de la solitude ?

DOM CARLOS.

Un malheureux est-il jamais seul ? va, ses chagrins ne lui font que trop bonne compagnie.

SILVIA.

Ecoutez-moi ; il y a à la porte une Dame voilée qui vous demande. J'ai voulu savoir qui elle étoit : elle a refusé de le dire. Il paroît seulement qu'elle est bien instruite que vous êtes ici, & qu'elle s'y intéresse vivement.

DOM CARLOS.

Cela est singulier.

SILVIA.

J'ai fait semblant d'entendre ma maîtresse qui m'appelloit, & je suis vîte accourue ici pour savoir si vous

voulez que je lui dise que vous y êtes ou non ; elle attend la réponse.

DOM CARLOS.

Je ne sais qui ce peut être ; je ne connois aucune femme dans Vienne ; mais n'importe, il ne peut m'arriver rien de pire que ce que j'éprouve : dis-lui que je suis ici, & qu'elle peut entrer.

SILVIA.

Vous semble-t-il qu'il ne tient qu'à lui dire cela ? Et si ma maîtresse sait que quelqu'un est entré ici, sur-tout une femme.....

DOM CARLOS.

Comment le sauroit-elle ? je vais sortir d'ici à la nuit : il ne sera pas possible que personne en sache rien.

SILVIA.

A la bonne heure, je veux bien risquer quelque chose pour l'amour de vous : attendez-moi.

DOM CARLOS, *seul.*

Une femme me chercher ! en vérité les femmes sont singulieres à Vienne. A peine arrivé, j'en trouve une qui

m'appelle & me met dans le plus grand risque ; une autre qui m'en tire ; une troisieme qui me cherche & paroît avoir des vues : je ne sais que penser de tout cela



SCENE III

FLORA, *voilée*, SILVIA, DOM CARLOS.

SILVIA.

VOILA l'endroit, Madame ; ce n'est pas un petit bonheur d'y être arrivé sans que personne s'en soit apperçu. J'aurois tout à craindre si l'on en découvroit quelque chose, & je vais me mettre en sentinelle pour veiller aux surprises.

DOM CARLOS.

Secourable beauté, dont les charmes percent l'étoffe envieuse qui veut me les dérober ; si vous venez ici pour y apporter quelques rayons d'espérance, pourquoi me cachez-vous les traits de l'objet qui la produit ?

FLORA.

Brave étranger, la premiere chose que j'exige de vous, c'est de ne pas insister pour que je me dévoile ; la connoissance que j'ai de votre procédé envers mon sexe, me persuade que vous ne manquerez pas à une complaisance sans laquelle je ne puis rester ici un instant.

DOM CARLOS.

Quelle cruelle condition vous mettez à vos bontés pour moi ! comment puis-je m'y soumettre ?

FLORA.

Il le faut bien pourtant : si vous me voyez, il ne me sera plus possible de vous parler, & il est très-important pour vous que je vous parle.

DOM CARLOS.

De sorte que si je vous vois, je ne vous entendrai point ; & par la même raison, si je vous entends, je ne vous verrai point. Etrange alternative ! je ne satisferai donc un de mes sens qu'aux dépens de l'autre, puisqu'il me suffit ici de voir pour

ne point entendre, ou d'entendre pour ne point voir (4).

FLORA.

Je ſuis cette même femme voilée, qui ai la premiere occaſionné votre malheur. Je ne croyois pas, quand je vous ai appellé, que les choſes duſſent aller ſi loin ; mais puiſque je vous ai conduit ici, c'eſt à moi de vous en tirer. Vous êtes étranger, vous n'avez peut-être pas d'amis ici, & vous pouvez n'être pas riche. Pour vous tirer des mains de la Juſtice recevez ce bijou : il ſervira à corrompre vos gardes & à vous donner moyen de vous ſauver. Je ne veux pas que vous emportiez d'ici une mauvaiſe idée des femmes de Vienne : vous direz un jour, lors même que

(4) Cette réponſe eſt un peu ſinguliere. Je la traduis pour faire voir le goût du dialogue Eſpagnol. Ce n'eſt pas le nôtre : & le nôtre, je crois, eſt celui de la nature : mais comme on aura encore ailleurs l'occaſion de le remarquer, ces défauts de juſteſſe, de convenance dans les expreſſions, n'empêchent pas les ſituations de la piece d'être ſinguliérement intéreſſantes. On voit que Calderon avoit peu de goût & une prodigieuſe imagination.

en aller; que l'on ne savoit rien ici de ce qui peut lui être arrivé : si vous n'entendez pas ce langage, je vais appeller quelqu'un pour vous l'expliquer à coups de bâton.

DINERO.

Non, Madame, ce commentaire-là est superflu : bon soir. (*Il veut s'en aller, mais Dom Cesar arrive qui l'en empêche*).

SCENE V.

Les mêmes, DOM CESAR.

DOM CESAR.

Que faites-vous ici en manteau à cette heure ?

FLORA.

Voilà le tailleur qui me le rapporte, & je l'ai mis devant Silvia, afin qu'elle vît s'il va bien.

DINERO.

(*A part.*) Il faut appuyer la fourberie. (*Haut.*) Voyez, Monsieur, comme il tourne; il va à peindre.

FLORA.

Cela eſt bon ; tiens, Silvia, plie-le, ſerre-le juſqu'à ce que j'aie occaſion de le mettre.

DOM CESAR.

Mais n'eſt-ce pas là le valet qui étoit au ſervice de Carlos Colomna ?

DINERO.

Cela eſt vrai, Monſieur.

FLORA, *à part.*

Je ne ſavois pas que mon pere le connût.

DINERO.

Mais avant que d'entrer à ſon ſervice, j'avois travaillé chez un tailleur : je l'ai quitté au commencement d'un Carême par délicateſſe de conſcience. Aujourd'hui, en ſortant de priſon, me voyant ſans maître, graces à vous, j'ai été retrouver le tailleur chez qui j'ai fait mon apprentiſſage. Il m'a chargé de rapporter ici ce mantelet qui étoit achevé. Voilà la vérité ſur mon Dieu : je ne dis pas ſur ma conſcience ; car vous ſavez bien que les tailleurs n'en ont point, & vous vous en appercevrez bien en voyant le mémoire. (*Il s'en va.*)

DOM CESAR.

Cet homme eſt bouffon. Qu'on porte des lumieres chez moi, & qu'on diſe à mes gens de ſe tenir prêts, parce qu'il faut que je reſſorte ſur le champ.

FLORA.

Quoi ! à l'heure qu'il eſt ?

DOM CESAR.

Oui, à l'heure qu'il eſt.

FLORA.

Vous ne voyez pas qu'il fait nuit.

DOM CESAR.

Cela n'y fait rien : je ne puis m'en diſpenſer (*Il s'en va.*)

SCENE VI.

FLORA, SILVIA.

FLORA.

ENFIN, je puis donc reſpirer un moment.

SILVIA.

Madame, il vous arrive, ce qui

eſt rare, que pour vous le mal ſe change en bien, & que tout prend la tournure que vous pouvez le plus ſouhaiter : mais prenez garde cependant d'abuſer de votre bonheur : permettez-moi de vous faire quelques remontrances. Que prétendez-vous faire, dites-moi, de ce déguiſement ? Que vous promettez-vous de cette idée d'avoir été parler à Carlos ſans en être connue ?

FLORA.

Puis-je lui avouer qui je ſuis, & lui marquer de la tendreſſe ſans m'expoſer à mériter ſon mépris après ce qui s'eſt paſſé ?

SILVIA.

Mais que voulez-vous qu'il devienne ?

FLORA.

Je veux le mettre en liberté. Quelque dure que puiſſe me paroître la vie quand je l'aurai perdu, qu'il s'en aille, qu'il parte ; fais-le entrer ici afin qu'il reçoive mon dernier adieu. Mon unique conſolation eſt qu'au moyen du bijoux que je lui ai donné, il pourra du moins conſerver de moi quelque tendre ſouvenir ; & quoique

ce ne soit pas à moi qu'il le rapporte, ma délicatesse sera cependant agréablement flattée de l'idée que j'occuperai quelquefois son esprit.

Silvia va ouvrir la porte qui donne sur la prison. Elle amene Dom Carlos



SCENE VII.

FLORA, DOM CARLOS, SILVIA.

FLORA.

MONSIEUR, voici enfin le moment de sortir d'ici ; & si vous avez quelque lieu de vous louer de mon procédé...

DOM CARLOS.

Ah! Madame., comptez sur la reconnoissance la plus vive.

FLORA.

Je n'en exige qu'une marque.

DOM CARLOS.

Quelle est-elle ?

FLORA.

C'eſt de ne dire à perſonne au monde que vous avez trouvé ici un aſyle.

DOM CARLOS.

Quand vous n'auriez pas exigé de moi cet égard, avez-vous pu me croire capable de m'en diſpenſer ? Non, Madame, le ſilence eſt un devoir pour moi, & je ne ſuis pas aſſez lâche pour y manquer : mais puis-je à mon tour exiger de votre part une complaiſance ? c'eſt d'accepter ce bijou, moins comme une marque de ma reconnoiſſance, que comme un moyen de vous rappeller quelquefois l'infortuné qui vous a tant d'obligations. Hélas ! ſi je pouvois, ſi j'oſois parler..... Mais, non, le reſpect me ferme la bouche : adieu. (*Il s'en va.*)

FLORA.

Je ne ſais où j'en ſuis ! Quel eſt ſon deſſein ? dédaigne-t-il le préſent qu'il tient de l'inconnue, ou me donne-t-il la préférence ſur elle ? Allons : au reſte, quel que ſoit ſon motif, je ſuis toujours sûre que c'eſt à moi-même qu'il me ſacrifie.

SCENE VIII.

Le théatre change, il représente les jardins de Laura. Il fait nuit.

DOM ARNAULD, NISE.

NISE.

CACHEZ-VOUS dans ce bosquet, & attendez-y, sans faire de bruit, que Fabio soit couché.

DOM ARNAULD.

Je ne soufflerai pas.

NISE.

Dès que Laura croira son frere endormi, elle descendra ici, & elle ne tardera pas.

DOM ARNAULD, *seul.*

Il s'adresse à la nuit; il l'appelle un manteau d'épouvante, Impératrice du sommeil, couronnée de ciprès, dont les noirs soldats triomphent de la belle armée du jour. Si elle lui laisse voir sans lumiere la beauté de Laura, il lui promet un temple noir d'ebene, de

bronze & de jaspe. Elle y sera représentée avec des étoiles à ses pieds au lieu de fleurs, & cela sera très-convenable; car, ajoute-t-il, *si les fleurs sont les étoiles du jour, les étoiles doivent être les fleurs de la nuit. Après ce monologue singulier arrive Laura. Cela ne peut pas se traduire; mais j'en donne ici une idée, afin de faire connoître le style des comiques Espagnols, en observant toujours que ce langage ridicule n'est point incompatible avec la force des idées.*

SCENE IX.

LAURA, NISE, DOM ARNAULD.

LAURA.

NISE, tiens-toi à la porte de Fabio, & avertis-nous s'il s'éveille.

NISE.

Vous trouverez-là Arnauld qui vous attend.

DOM ARNAULD.

J'ai peine à concevoir mon bonheur, belle Laura.

LAURA.

Remerciez-en les soins jaloux de mon frere; s'il ne m'avoit ôté l'espérance de vous voir le jour, je ne serois point ici à présent; mais qu'entends-je?

DOM ARNAULD.

C'est un homme qui s'est précipité par-dessus la muraille du jardin. *Cet homme est Carlos qui s'enfuit encore.*

LAURA.

Seroit-ce mon frere?

DOM ARNAULD.

Je vais le savoir. Qui est-ce? Qui va-là?

DOM CARLOS.

Monsieur, c'est une foible occasion pour montrer votre courage; vous ne voudriez pas achever d'accabler un malheureux. Si vous êtes le maître de la maison, excusez la hardiesse qui m'y fait entrer: elle étoit nécessaire; je fuis de maison en maison le ressentiment d'un mari qui veut venger sur moi son déshonneur. Permettez-moi seulement de passer au travers de la vôtre, & de chercher ailleurs ma sûreté.

DOM ARNAULD.

Qui que vous soyez je ne puis vous aider, & je ne veux pas vous nuire. Cette maison, qui est près d'ici, appartient au Podestat ; ce seroit chercher une prison que de vous y glisser : la mienne n'est pas faite pour vous servir d'asyle ; ainsi le mieux que vous puissiez faire, est de retourner sur vos pas.

DOM CARLOS.

Non, laissez-moi passer dans les jardins du Podestat ; je le connois, & je m'en tirerai peut-être sans accident. (*Bas*) Flora, je suis encore contraint d'aller chercher un asyle auprès de vous.

DOM ARNAULD.

Soit ; je vais vous aider. (*Il l'aide à monter par-dessus la muraille. On entend du bruit à la porte. Dom César crie :*

Ouvrez, ouvrez promptement.

LAURA.

Que vais-je devenir ? D'où viennent ces cris ?

DOM FABIO, *de sa chambre.*

Holà, de la lumiere : on frappe à ma porte. Qu'est-ce que cela veut dire ?

DOM CESAR.

Ouvrez donc.

DOM ARNAULD.

Quel parti prendre?

LAURA.

Paſſez auſſi par-deſſus la muraille.

DOM ARNAULD.

Je ne ſaurois ſeul.

LAURA.

Voilà de la lumiere; entrez dans cette chambre; cachez-vous-y.

FABIO, *avec de la lumiere & des domeſtiques.*

Je ſaurai d'où vient le tapage. Ouvrez: voyons qui oſe.....



SCENE X.

LAURA, FABIO, CESAR & *sa suite.*

DOM CESAR.

Ne vous allarmez point, Monſieur : cet homme que vous aviez tantôt ſi grande envie de me faire trouver.....

DOM FABIO.

Eh bien !

DOM CESAR.

Il eſt chez vous, dans votre jardin.

DOM FABIO.

S'il y eſt entré, il n'en ſortira pas : il n'y a point de porte & les murs ſont trop hauts.

DOM CESAR.

Voyez donc, viſitez tout. (*On entre*).

LAURA.

O ciel ! que je ſuis malheureuſe ! Si on trouve Arnauld, j'aurai tout à craindre de la fureur de mon frere.

Un homme de la suite.

Il y a quelqu'un ici qui se cache le visage. (*Arnauld sort le manteau sur le visage*).

DOM FABIO.

Découvrez-vous.

DOM ARNAULD.

Je mourrai plutôt mille fois.

DOM CESAR.

Laissez-le. (*A Dom Carlos, bas.*) Ecoutez-moi, Dom Carlos Colonna.

DOM ARNAULD.

Qu'entends-je ? Celui que l'on poursuit étoit mon ennemi.

DOM CESAR.

Quelque sujet que j'aie de vouloir me venger de vous, je veux bien vous épargner l'affront d'être vu. Rendez-vous.

DOM ARNAULD, *à part.*

Me rendre, c'est perdre l'occasion de me venger de mon ennemi : me découvrir, c'est exposer Laura. Allons, je préfere sa sûreté à ma vengeance. Seigneur Dom Cesar, c'est à vous seul que je me rends. (*Il remet son épée sans se découvrir le visage*).

DOM

DOM CESAR.

Celio, conduisez Dom Carlos à la Tour.

CELIO, *qui le reconnoît.*

Que vois-je? c'est vous?

DOM ARNAULD.

Taisez-vous, morbleu, Celio, taisez-vous; il y va de tout pour moi.

(On l'emmene.)



SCENE XI.

DOM CESAR, DOM FABIO, LAURA.

DOM CESAR.

ADIEU, Fabio : pardonnez, Madame, le trouble que nous venons de vous causer.

LAURA.

Je ne puis vous en blâmer; vos raisons étoient trop bonnes.

DOM FABIO.

Je suis toujours à vos ordres.

DOM CESAR.

Vous êtes trop bon. (*Bas.* Que vais je faire, hélas! Voilà mon ennemi en mon pouvoir. Je flotte entre ce que je dois à mon rang & ce que l'amitié exige de moi. La vengeance & la tendresse me dominent tour-à-tour. O ciel! conseille-moi dans ce cruel embarras. (*Il s'en va.*)

SCENE XII.

DOM FABIO, LAURA.

LAURA, *à part.*

QUOI! on vient ici enlever Arnauld sur le prétexte d'un meurtre dont personne n'est plus affligé que lui! & par une autre bizarrerie encore plus étrange, il se trouve que c'est de sa main propre que son ennemi a reçu la vie. Que penser, que croire de tant d'incidens singuliers?

DOM FABIO, *à part.*

Laura habillée à l'heure qu'il est! Laura dans le jardin, tandis que cet

assassin s'y trouve aussi ! Que signifie son affectation à se couvrir le visage ? Dieu ! que tout cela m'inquiete.

LAURA, *à part.*

Mais au reste, il n'y a rien à craindre pour lui ; il n'a qu'à se nommer, & les portes de la prison lui seront ouvertes.

DOM FABIO, *à part.*

Il n'y a point de doute que ce ne soit lui, puisque Dom Cesar étoit à sa poursuite.

LAURA, *à part.*

Cependant que dira mon frere s'il apprend demain quel est le prisonnier que l'on a arrêté ici ?

DOM FABIO, *à part.*

Je n'ai qu'à le voir demain matin, & je saurai avec certitude à quoi m'en tenir.

LAURA, *à part.*

Cette derniere idée me glace le cœur. Non, il n'y a point de remede à mes maux.

DOM FABIO, *à part*

Il n'y a pas d'autre moyen pour me mettre l'esprit en repos. (*Haut.*) Laura.

LAURA.

Fabio.

DOM FABIO.

Il est tard, retirez-vous dans votre appartement.

LAURA.

Volontiers. Que ne m'est-il aussi aisé d'y cacher mes craintes. O honneur, que tu es timide !

DOM FABIO.

Qu'on est ingénieux dans ma situation à se tourmenter.



SCENE XIII.

Le théatre représente la même tour où Dom Carlos a déja été caché par Silvia : elle l'y ramene encore ; ils y entrent par la porte qui donne dans l'appartement de Flora.

SILVIA, DOM CARLOS.

DOM CARLOS.

Je suis bienheureux qu'à une telle heure vous ayez pu vous trouver dans

le jardin où je traînois mon désespoir.

SILVIA.

Je suis très-aise moi-même de m'y être rencontrée. Je ne sais pourtant si je ne vais pas me compromettre auprès de ma maîtresse; mais dans la situation où vous êtes, il y auroit de la cruauté à vous abandonner, & elle-même ne pourra désapprouver la retraite que je vous procure. Restez ici & je vais l'en avertir.

DOM CARLOS.

Dites-lui qu'à peine je l'ai eu quittée, que j'ai rencontré son pere qui m'a reconnu. J'ai tout hasardé pour lui échapper; & au milieu de mon trouble, je me suis trouvé dans son jardin, sans savoir comment.

SILVIA.

Je lui dirai tout cela : mais, adieu. Monsieur va rentrer, je vous quitte : soyez sans inquiétude; je reviendrai dès que je le pourrai. (*Elle s'en va*).

❋

SCENE XIV.

On voit s'ouvrir une porte du fond & entrer deux hommes avec de la lumiere : ce sont Celio & Arnauld qui posent leur lumiere sur une table, & s'amusent à causer fort tranquillement, de maniere que Carlos ne peut entendre ce qu'ils disent.

DOM CARLOS, *d'un côté sans être vu des Acteurs.*

CELIO, DOM ARNAULD,

DOM CARLOS, *à part.*

QUE vois-je? deux hommes ici avec de la lumiere! C'est moi qu'ils cherchent, sans doute. Il me semble que j'en reconnois un, & que c'est le compagnon de ce malheureux qui m'a forcé de le tuer. C'est à moi qu'ils en veulent, cela est clair. C'est la vie qu'ils veulent m'arracher ; retirons-nous dans ce coin ; je la leur vendrai cher du moins : s'il faut qu'ils remportent l'avantage, ce ne sera pas sans danger.

CELIO.

Cette chambre est la plus belle piece du château.

DOM ARNAULD.

Mon sort a quelque chose de bien étrange.

CELIO.

Je ne puis m'empêcher d'en admirer la bizarrerie.

DOM ARNAULD.

J'étois dans ce jardin avec Laura.

DOM CARLOS, *à part.*

S'ils venoient ici pour me chercher, ils ne seroient pas si tranquilles ; mais aussi si ce n'est pas moi qu'ils cherchent, que viennent-ils faire ? Si je pouvois du moins entendre ce qu'ils disent ! mais, non, il vaut mieux reculer encore. S'ils ne songent point à moi, pourquoi irois-je m'offrir à eux ?

CELIO.

Tout cela est inconcevable ; mais au reste, du moment que Cesar saura qui vous êtes, vous serez libre.

DOM ARNAULD.

Ah ! ce n'est point ce qui m'im-

quiete : mon malheur me touche peu. Ce qui m'affecte, ce qui me déchire l'ame ; c'eſt la ſituation de Laura, c'eſt le riſque que court ſon honneur. S'il faut une fois que cet accident éclate, je ne m'en conſolerai de ma vie.

CELIO.

Je voudrois bien trouver un moyen pour calmer vos inquiétudes.

DOM ARNAULD.

Je n'en vois qu'un.

CELIO.

Quel eſt-il ?

DOM ARNAULD.

C'eſt de me laiſſer ſortir pour concerter avec Laura ce que nous avons réciproquement à dire & à faire, & je reviendrai ſur le champ : je vous en donne ma parole d'honneur.

CELIO.

Ce parti n'eſt pas ſans riſque ; mais il faut bien que je faſſe quelque choſe pour vous : au reſte, vous voyez que je vous confie mon honneur & mon état.

DOM ARNAULD.

Je ſerai dans la priſon avant le lever du ſoleil.

CELIO.

Vous êtes le maître de ſortir.

DOM ARNAULD.

Votre généroſité eſt pour moi une nouvelle chaîne, & bien plus difficile à rompre que les portes qu'elle conſent à m'ouvrir. (*Ils s'en vont en laiſſant leur bougie.*)

SCENE XV.

DOM CARLOS, *ſeul.*

LES voilà partis. Que ſont-ils venus faire? Quel étoit leur objet? je n'en ſais rien. Si j'avois pu du moins les entendre! Je ne crois pas qu'il ſoit jamais arrivé à perſonne rien de plus étonnant. Au reſte, il ne faudroit pas que cela recommençât. Eſſayons de nous tirer d'ici : mais on ouvre encore : qui feroit-ce? De ce côté ce ne peut être que Silvia; elle m'apporte, ſans doute, des éclairciſſemens favorables.

SCENE XVI.

DOM CARLOS, DOM CESAR.

DOM CARLOS.

Ciel! que vois-je?

DOM CESAR.

C'eſt moi, c'eſt moi, vous dis-je, Carlos.

DOM CARLOS.

Vous, Monſieur.

DOM CESAR.

Ceſſez de vous troubler, & aſſeyons-nous : j'ai quelque choſe à vous dire. (*Ils s'aſſeyent.*) Ne ſoyez pas ſurpris, Monſieur, de la viſite que je vous rends ici : j'ai plus d'un rôle à jouer dans l'affaire cruelle où vous vous êtes ſi malheureuſement compromis : j'y ſuis votre partie, j'y dois être votre juge, & bien des raiſons m'ordonnent d'y être auſſi votre défenſeur. Ecoutez-moi & vous ne ſerez plus étonné de ma conduite. Votre pere a dans tous les tems été mon meilleur ami : je lui dois l'honneur & la vie. Au milieu de tant de motifs pour vous haïr, la voix de la reconnoiſſance

perce encore & l'emporte sur tout le reste. Vous m'avez offensé cruellement : j'aurois souhaité que vous eussiez pu m'échapper ; mais vous êtes tombé entre mes mains, & la justice ne me permet pas de vous relâcher. Voyez, réfléchissez sur les défenses que vous pouvez produire pour vous justifier. Croyez que personne ne desire plus vivement que moi que vous puissiez en donner de bonnes. Ne négligez rien pour cela, & pensez que si je suis aujourd'hui votre ami, je serai demain votre juge. Adieu.

SCENE XVII.

DOM CARLOS, *seul.*

A-T-ON jamais rien vu de pareil à ce qui m'arrive ? tout cela n'a-t-il pas l'air d'un enchantement ? Quoi ! quand je suis caché, ne redoutant rien tant que d'être vu, Dom Cesar y vient, me voit sans colere, sans surprise ! il semble que ce soit une visite qu'il m'ait voulu rendre. Quand j'ai tout

lieu de croire qu'il doit être en fureur, qu'il ne s'occupe que de me faire périr, il me parle de mon pere, des services qu'il en a reçus, & me montre plus d'attachement cent fois que je n'avois à craindre de fureur de sa part. Il y a ici quelque chose que je ne conçois pas; car enfin j'ai donné la mort à un gentilhomme pour une jolie femme. La cousine, la fiancée de ce gentilhomme m'a assuré un asyle ici. Un de ses amis, qui me cherche pour le venger, a la clef de cette même place où il entre & sort librement. Quoiqu'il ne dût point savoir que j'y étois, il n'est point étonné de m'y trouver. Je ne sais que faire; il n'est aisé ni de sortir d'ici, ni d'y rester. Demain, sans faute, il faut que tout se découvre; & cette vengeance que j'évite ne m'en accablera que plus sûrement, après avoir été si long-tems suspendue; & plût à Dieu que de façon ou d'autre, je pusse être hors d'embarras. La mort me feroit moins à charge qu'une vie si intriguée.



TROISIEME JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

FLORA, SILVIA.

FLORA.

QUE dis-tu?

SILVIA.

La pure vérité. Je vous assure que Dom Carlos est ici pour la seconde fois.

FLORA.

Tu as beau le répéter, je ne puis te croire. Comment veux-tu que cela soit?

SILVIA.

Rien n'est pourtant si vrai : je l'ai trouvé dans le jardin; je l'ai fait entrer ici; je l'ai reconduit dans la tour, & il y est.

FLORA.

Autant je desirois hier qu'il ne s'éloignât pas, autant je souhaiterois aujourd'hui de le savoir éloigné. Mais je veux le voir.

SILVIA.

Il ne tient qu'à vous : entrez.

(Lorsqu'elle ouvre la porte, on entend du bruit dans la tour.)

FLORA.

Qu'entends-je?

SILVIA.

Ah! Madame, on se bat.

FLORA.

Je suis perdue!



SCENE II.

FLORA, SILVIA, DOM CARLOS, DOM ARNAULD, *l'épée à la main.*

DOM ARNAULD.

Tu vas voir, traître, ce que peut mon bras pour punir un assassin.

DOM CARLOS.

Tu verras si le mien fait me défendre.

FLORA.

Arnauld, que faites-vous ?

DOM ARNAULD.

Osez-vous sans rougir protéger le meurtrier de vos parens ? Cruelle ! oubliez-vous que vous êtes la cause de la mort de l'infortuné Licio, & voulez-vous faire un dernier outrage à son nom, en m'empêchant de lui sacrifier l'assassin qui lui a arraché la vie ? Laissez-moi ; l'amitié, en ce cas, a plus de force que le sang. Je vengerai votre famille que vous trahissez : défends-toi.

SCENE III.

Les mêmes, DOM CESAR.

QUOI ! eſt-ce ainſi qu'on oublie le reſpect dû à ma maiſon ?

DOM ARNAULD.

Monſieur, je crois qu'en examinant mes motifs, vous n'aurez point à vous plaindre de moi. Voilà l'aſſaſſin de Licio : Flora, votre propre fille, le protege ; elle lui a ménagé un aſyle dans cette tour, & j'ai voulu....

DOM CESAR.

Ceſſez, Arnauld, un diſcours qui m'inſulte ; Carlos eſt ici mon priſonnier : mes ſoins, ma vigilance m'ont enfin rendu maître de ſa perſonne. Vous êtes heureux que je veuille bien me contenter de la parole pour confondre les groſſiéretés que vous venez de me dire. Flora eſt ma fille, & n'eſt point capable des choſes dont vous l'accuſez. Sortez ; car votre vue redouble ma colere.

DOM ARNAULD, *à part.*

Bon, il croit que Carlos eſt ſon priſonnier d'hier : me voilà libre ſans compromettre Laura. Il y a du mieux. (*Haut.*) Monſieur....

DOM CESAR.

Ne parlez pas.

DOM ARNAULD.

Je ſuis entré.....

DOM CESAR.

Ne repliquez pas.

DOM ARNAULD.

J'ai eu la hardieſſe....

DOM CESAR.

Ce n'eſt pas aſſez.....

DOM ARNAULD.

C'étoit mon ami....

DOM CESAR.

Je n'y tiens plus ; il faut que je le chaſſe. (*Il le chaſſe en effet.*) (*A Carlos.*) Monſieur, c'eſt par ici qu'eſt votre logement ; rentrez-y, je vous prie, & excuſez l'emportement de ce gentilhomme : c'eſt l'excès de l'amitié qui le rend ſi vif ; & ſi je lui pardonne bien, moi, vous pouvez, ſans doute,

lui pardonner aussi. Je vous le demande, parce que je veux vous réconcilier tous deux.

DOM CARLOS, *à part.*

Ou Cesar ne sait rien, ou il le dissimule avec bien de l'art : au reste, peu m'importe. Dans l'état où je suis, je n'ai pas de meilleur parti à prendre que de lui obéir aveuglément. (*Il entre dans la tour.*)

FLORA.

Voici mon tour. C'en est fait, je n'ai point d'autre parti à prendre que de me jetter à ses genoux & de lui avouer la vérité. Monsieur..... (*En se mettant à genoux.*)

DOM CESAR.

Que fais-tu? Leve-toi donc.

FLORA.

Mon pere, Arnauld vient de vous dire....

DOM CESAR.

Que tu cachois ici Carlos....

FLORA.

Je suis votre fille, & il y va de votre honneur, je le sens bien....

DOM CESAR.

Tu es irritée qu'on ose élever de si indignes soupçons sur ta conduite; n'est-ce pas? mais console-toi. Comme il n'en a parlé qu'à moi, qui sais au juste comment tout s'est passé, tu ne dois pas avoir d'inquiétude. Au reste, ma fille, je te prie de me marquer ici ta complaisance. Donne des ordres pour que notre prisonnier ne manque de rien. Charge expressément un domestique d'y veiller. Ne soispas étonnée que j'aie aujourd'hui tant de bontés pour un homme, dont je ne respirois hier que la mort. Voilà comme va le monde, & crois que je ne fais rien sans de bonnes raisons : adieu. (*Il s'en va.*)

FLORA, *seule.*

Plus j'avance, & plus je m'y perds. Quoi! mon pere me dit ici qu'il a fait arrêter Carlos prisonnier, tandis que c'est Silvia elle-même qui l'a introduit dans la tour; & lorsque je m'attends aux plus cruels reproches pour m'être trouvée avec lui, Cesar me charge moi-même du soin de le

bien traiter ! Assurément, ou je rêve, ou mon sort est aujourd'hui dirigé par un être favorable, qui change pour moi le mal en bien.



SCENE IV.

FLORA, LAURA.

LAURA.

Belle Flora !

FLORA.

Ma chere Laura, qu'y a-t-il qui vous amene ici de si bonne heure ?

LAURA.

Je viens le cœur plein d'inquiétudes vous faire part des chagrins qui m'accablent. Vous devinez bien que l'amour y entre pour beaucoup : vous avez chez vous un prisonnier de qui dépendent ma vie, mon honneur & ma réputation ; il faut que je lui parle, ou je suis perdue ; vous pouvez aisément m'en faciliter le moyen.

FLORA, *à part.*

Qu'entends-je ? grand Dieu !

LAURA.

Vous ne me répondez rien ?

FLORA, *à part.*

Je ne sais que répondre ? Quoi ! elle aimeroit Carlos ? Carlos auroit son cœur, il lui auroit promis le sien ?

LAURA.

A quoi pensez-vous ?

FLORA, *à part.*

Je ne sais si je dois lui laisser voir ma jalousie ou favoriser son amour.

LAURA.

Pourquoi me regardez-vous ainsi avec émotion ?

FLORA.

Parce que vous me demandez une chose impossible. La porte de la tour qui donne par ici est toujours fermée, & celle de l'autre côté, c'est le geolier qui en a la clef.

LAURA.

Ouvrons celle-ci.

FLORA.

Je vous dis qu'elle est fermée.

LAURA.

Brisons-la.

FLORA.

Les servantes le verront.

LAURA.

Vous trouvez tout difficile.

FLORA.

Vous vous fâchez ?

LAURA.

On a plus de zele pour ses amies.

FLORA.

Je ne puis pas.

LAURA.

C'est assez.

FLORA.

J'ai fait ce que j'ai pu.

LAURA

Nous verrons, ingrate amie.



SCENE V.

LAURA, FLORA, DOM CESAR.

DOM CESAR.

Qu'avez-vous donc entre vous ? Est-ce que deux amies doivent ainsi se fâcher ?

FLORA.

Ce n'est rien.

LAURA.

C'est beaucoup, Monsieur. Ecoutez-moi, il faut vous avouer tout puisque j'y suis forcée. Cette nuit j'avois reçu un Cavalier dans mon jardin. Un criminel que vous poursuiviez s'y est aussi refugié : il a sauté par-dessus les murailles pour se sauver ici. Vous qui étiez sur ses pas, vous êtes arrivé sur le champ ; vous avez arrêté mon amant : ni lui, ni moi n'avons osé parler à cause de la présence de mon frere ; mais à présent que cette raison ne subsiste plus, je vous éclaircis de la vérité afin que vous ne re-

teniez pas plus long-tems un innocent dans les fers.

DOM CESAR.

Je ne ſais ce que vous eſpérez de tout ceci, Mademoiſelle ; mais vous ne parviendrez pas à m'en impoſer. L'homme que j'ai pourſuivi, je l'ai arrêté dans votre jardin ; c'eſt le même qui eſt ici ; c'eſt Dom Carlos Colomna.

LAURA.

Cette idée où vous êtes, fait le comble de mon malheur.

DOM CESAR.

Il en convient lui-même.

LAURA.

C'eſt pour ne pas me compromettre.

DOM CESAR.

Son valet l'a reconnu.

LAURA.

Il a recommandé à ſon valet de tenir ce langage.

DOM CESAR.

Mais je l'ai vu moi-même, je lui ai parlé ici tête-à-tête.

LAURA.

LAURA.

Vous l'avez vu ! vous lui avez parlé !

DOM CESAR.

Oui, moi, moi-même.

LAURA.

En ce cas, je n'ai rien à dire. Mais celui à qui vous avez parlé n'est sûrement pas celui que vous avez arrêté chez moi.

DOM CESAR.

Enfin, vous voulez me pousser à bout. Dis-lui donc, Flora ; fais-lui entendre que le prisonnier de cette nuit est bien Carlos Colomna. Pour moi, je m'en vais ; car je n'y tiendrois pas.

FLORA.

Il n'y a rien de si vrai. Cet homme est bien le même que nous avons vu sur le bord du Danube ; celui qui a tué Licio....

LAURA.

N'achevez pas, Flora, j'irai m'en instruire moi-même. (*Elle s'en va.*)

SCENE VI.

FLORA, SILVIA.

FLORA.

Je suis au désespoir : s'il faut qu'une autre m'enleve son cœur, je n'y pourrai jamais survivre : je veux m'en éclaircir. Donne-moi un manteau, Silvia.

SILVIA.

Que voulez-vous faire ? Ne voyez-vous pas qu'il vous reconnoîtra à la fin, & qu'à force de braver le danger.....

FLORA.

Dans la situation où je suis, je n'ai rien à craindre de plus terrible que de n'en pas sortir, de quelque façon que ce soit. (*Elles s'en vont.*)

⁂

SCENE VII.

Le théatre change, il représente la tour où est Dom Carlos abîmé dans ses rêveries.

DOM CARLOS, CELIO, FLORA, *se montrant d'un côté* & LAURA *de l'autre. Toutes deux sont voilées.*

CELIO, *à part.*

PUISQU'ARNAULD a eu le bonheur de se tirer d'ici du consentement de Cesar, il faut bien que je fasse semblant de croire aussi que c'est ce gentilhomme qui a été arrêté hier au soir. (*A Dom Carlos.*) Voilà, Monsieur, une femme voilée qui demande à vous voir; & l'extrême envie que j'ai de vous obliger, ne m'a pas permis de la rebuter

DOM CARLOS.

Je vous rends grace : qu'elle entre.

CELIO, *en se tournant du côté de Laura pour la faire avancer, il apperçoit Flora.*

Qu'est-ce donc que cela veut dire? au lieu d'une en voilà deux.

LAURA.

Monsieur.

FLORA.

Carlos.

LAURA.

Hélas! infortunée que je suis; ce n'est point Arnauld.

FLORA.

Ciel! c'est Laura que je vois! (*Elles paroissent vouloir se retirer.*)

DOM CARLOS.

Eh bien! qu'est-ce, Mesdames? Pourquoi cet air d'effroi? Ne puis-je savoir ce qui vous amene?

LAURA.

Pour moi, je n'ai rien à vous dire. En vous voyant, toutes mes idées se sont évanouies. N'est ce pas là Flora?

FLORA.

Moi! j'ai aussi perdu l'envie de parler.

DOM CARLOS.

Mais vous n'êtes pas venues pour rien ? Quelles étoient vos vues ?

LAURA.

Je n'en avois aucune.

FLORA.

Ni moi non plus, en vérité.

DOM CARLOS.

Belles inconnues, ce feroit m'expofer à un cruel tourment, que de me cacher à la fois votre ame & votre vifage. Si l'un m'eft dérobé par ce voile curieux, que l'autre du moins fe manifefte à moi par la parole.

LAURA.

Vous n'avez pas befoin de me connoître : cela ne ferviroit ici ni à vous, ni à moi.

CELIO.

Monfieur, avec la permiffion de ces Dames, voulez-vous bien paffer dans mon appartement : le Podeftat vous y attend pour vous accommoder avec Arnauld.

DOM CARLOS.

Mesdames, il faut que j'obéisse. Mais le regret de ne savoir qui je laisse ici, m'affecte plus vivement que le plaisir de n'avoir plus d'ennemis dans ceux que je vais trouver.

SCENE VIII.

FLORA, LAURA.

FLORA, *à part.*

Je meurs d'envie de savoir au juste ce qu'elle pense.

LAURA, *à part.*

Il faut que j'en aie le cœur net.

FLORA.

Laura, soyez sincere avec moi un moment.

LAURA.

J'allois vous faire la même priere.

FLORA.

Mes sentimens ne vous sont point cachés.

LAURA.

Ma passion vous est connue.

FLORA.

Nous nous voulons du mal l'une à l'autre.

LAURA.

Nous nous regardons de mauvais œil.

FLORA.

Tirons-nous d'incertitude une bonne fois.

LAURA.

Sortons décidemment d'embarras.

FLORA.

Vous venez ici chercher Carlos?

LAURA.

Moi! Carlos! vous vous trompez. De ma vie je ne lui ai parlé : je ne le connois même de vue que de ce moment.

FLORA.

Et pourquoi donc venez-vous le voir ici?

LAURA.

Mais je ne venois point le voir.

FLORA.

Comment vous flattez-vous de me le persuader?

LAURA.

Ce n'est point Carlos, vous dis-je, c'est Arnauld que je cherchois ici: c'est lui que je croyois trouver en prison.

FLORA.

Vous me dessillez les yeux: je vois que c'est Arnauld que mon pere a fait arrêter hier.

LAURA.

C'est lui-même.

FLORA.

Et vous l'aimez!

LAURA.

En doutez-vous?

FLORA.

Vous n'avez pour Carlos que de l'indifférence?

LAURA,

Pas autre chose.

FLORA.

En ce cas, nous ne sommes plus ennemies: embrassez-moi. En récom-

pense de la tranquillité que vous me rendez, je vous donnerai aussi une autre bonne nouvelle. Arnauld n'est plus en prison.

LAURA.

Que dites-vous ?

FLORA.

Non ; trouvant Carlos ici, on a laissé sortir l'autre.

LAURA.

En ce cas, je n'ai plus rien à craindre.

FLORA.

Je le crois ainsi.

LAURA.

Adieu donc, ma chere amie ; je retourne avec l'ame aussi satisfaite qu'elle étoit accablée en arrivant. (*Elle sort.*)

FLORA.

Hélas ! quand pourrai je en dire autant ! Son bonheur ne s'assure qu'aux dépens du mien.

LAURA, *rentrant avec effroi.*

Flora, ma chere Flora, si vous ne voulez me voir morte tout-à-l'heure, secourez-moi.

FLORA.

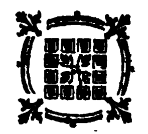
Que vous est-il donc arrivé de nouveau ?

LAURA.

En sortant d'ici, mon frere m'a apperçue & reconnue : il me suit avec fureur..... Mais voilà une porte, je n'ai qu'à m'y jetter & la tirer sur moi, je me déroberai à son emportement. (*En disant cela, elle entre par la porte par où est sortie Flora, & elle la ferme en dedans.*)

FLORA.

Ne fermez point, attendez donc; laissez-moi donc entrer aussi : mais elle est sourde, que vais-je devenir ?



SCENE IX.

FLORA, FABIO.

FABIO.

LAURA ici! & dès le matin! Ah! perfide! malheureuse! vous croyez que je ne suis pas instruit de toute votre conduite?

FLORA, *le visage couvert.*

Que ferai-je? Il y a autant de risque à me montrer qu'à rester voilée.

FABIO.

Je saurai y mettre ordre. Après m'être vengé de votre infamie, je chercherai le moyen d'empêcher que j'aie à en rougir une seconde fois. *(Il veut la dévoiler.)*

FLORA.

Arrêtez.

*

SCENE X.

Les mêmes, DOM ARNAULD, DOM CARLOS, DOM CESAR.

FLORA.

CIEL! me voici dans un bien plus cruel embarras!

DOM CARLOS.

Que faites-vous donc ici, Seigneur Fabio?

DOM FABIO.

Pardonnez, Monsieur, si je ne m'explique pas, & si je vous prie même de ne pas insister sur le sujet de mes démêlés avec cette Dame. Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai eu dans la rue un différend avec elle, qu'elle s'est sauvée ici en fuyant, que je l'ai suivie & que je vous demande la permission de l'emmener.

DOM CESAR.

Tant pis. C'est sa sœur, sans doute, qui sera venue voir Carlos.

DOM FABIO, *à Flora.*

Allons, venez.

DOM CARLOS.

Non, elle n'ira pas. Je ne ſais ni qui elle eſt, ni comment elle ſe nomme; mais enfin c'eſt pour moi qu'elle eſt venue ici : elle n'en ſortira que volontairement.

FLORA, *à part.*

Carlos me perd en voulant me ſervir.

DOM CESAR.

Cela devient embarraſſant.

DOM FABIO.

Je l'emmenerai, dût-il men coûter la vie.

DOM CESAR.

Un moment, Meſſieurs : je vais vous concilier : elle n'ira ni avec vous, ni avec lui. En attendant qu'on ſoit d'accord, elle reſtera chez moi dans la compagnie de Flora ma fille.

FLORA, *bas.*

Je reſpire.

DOM CESAR

Venez, Madame, & ne craignez rien.

DOM FABIO.

Non, Dom Cesar, cela ne se terminera pas ainsi. Cette fille est ma sœur : je ne sortirai pas d'ici que l'affront qu'elle me fait, ne soit ou effacé, ou vengé.

DOM ARNAULD.

C'est Laura! C'est donc moi que regarde le soin de la défendre ; car c'est sûrement moi qu'elle cherchoit ici.

DOM CESAR.

Il ne nous manquoit plus que cela : elle vous cherche, vous, Arnauld, vous!

DOM ARNAULD.

Moi-même, puisqu'il faut vous le dire. C'est moi qui étois hier au soir avec elle dans le jardin quand vous y êtes venu. C'est moi que vous avez arrêté au lieu de Carlos que j'ai aidé à s'échapper, tandis que je suis resté pris à sa place.

DOM CESAR.

En ce cas vous avez raison. (*A Dom*

Carlos.) Mais comment donc vous êtes-vous trouvé chez moi, vous?

DOM CARLOS.

Tout naturellement. En fuyant je suis parvenu ici sans le savoir. L'endroit m'a paru propre à me servir de retraite : j'y suis resté. Quand vous m'avez vu, & que j'ai rencontré chez vous un ami plein de zele, je n'ai plus pensé à m'éloigner.

Laura en ce moment ouvre la porte.

DOM CESAR.

Que vois-je?

LAURA.

Moi, Monsieur : j'étois venu voir Flora, & ayant entendu ici la voix de mon frere, j'étois curieuse de savoir ce qu'il y faisoit.

DOM CARLOS.

En vérité, Seigneur Fabio, vous êtes mal instruit.

DOM FABIO.

J'avoue que je me suis trompé.

DOM ARNAULD.

Mais quelle est donc la Dame qui se cache ici?

DOM CESAR.

Découvrez-vous donc, Madame, afin de nous mettre à tous l'esprit en repos. (*Elle se dévoile.*) Mais, Ciel!

